Tome VIII. N° 21 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Février 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Lorraine dans l'œuvre de François de Curel

Moi qui suis parti, voilà bien des années, de ma petite ville mosellane, pour courir le monde, qui ai même cru pouvoir m'acclimater ailleurs, au point que nos Français d'Afrique veulent bien me considérer comme un des leurs, — voici que, arrivé plus qu'à la moitié de ma carrière, je me retourne vers mon point de départ et je constate avec une stupeur joyeuse qu'à travers mille contradictions apparentes, sous les déguisements les plus divers, sous les ciels les plus opposés au nôtre, je n'ai fait en somme que vivre une vie toute lorraine, et, j'ose le croire, développer en moi quelques-unes des patientes vertus, filles de notre terroir. Cette fidélité instinctive au génie de notre sol, je suis plus que jamais persuadé que c'est une belle et bonne chose de la cultiver en toute conscience, de nous y efforcer dans la plénitude de notre raison et avec toute la vigueur de notre nature. Et c'est la leçon essentielle que je voudrais tirer de cette étude sur un grand écrivain lorrain.

Ai-je besoin de rappeler, en commençant, qu'il y a plusieurs Lorraines et même, si l'on examine les choses minu-

tieusement, une foule de Lorraines fort différentes les unes des autres... Ainsi nous autres *évéchois*, gens de Metz, de Toul et de Verdun, nous avons été presque continuellement en guerre contre la Lorraine ducale. L'arrondissement de Montmédy, où je suis né, fut, en partie, espagnol, lorrain et français. Montmédy même et le comté de Chiny appartinrent quelque temps à une Toscane, la célèbre comtesse Mathilde, qui embrassa avec tant de zèle la défense de la papauté contre l'Empire...

Mais les vicissitudes de la politique n'entament guère l'âme d'un pays. Les maîtres passent, les hommes demeurent. Ce qui est plus important et plus digne de considération, ce sont les divergences de caractères entre des hommes d'une même région. Ainsi dans la Lorraine historique, telle que la firent les guerres et les héritages, dans la Lorraine d'aujourd'hui, qui n'est plus qu'une expression conventionnelle, se trouvent juxtaposées des contrées fort dissemblables. La région mosellane se distingue nettement — tant par son caractère moral que par son aspect matériel et géologique — de la Woëvre, du Barrois, ou du Verdunois. Les Vosges tiennent beaucoup de l'Alsace et de la Champagne, leurs voisines. Les Lorrains de langue germanique diffèrent sensiblement des Lorrains de langue française. Mais ces hommes, aux caractères si diversement colorés et nuancés, ces pays où les dialectes et même les patois se modifient, ou changent complètement d'un clocher à l'autre, ces pays et ces hommes n'ont qu'une seule âme, l'âme vaillante et dure, l'âme douloureuse et secrète de notre Lorraine. Pour moi, quand j'arrive de l'étranger, du midi de la France, de l'Afrique ou du Levant, je me sens chez moi, *chez nous*, aussi bien à Sarreguemines qu'à Épinal, à Nancy qu'à Bar, à Metz ou à Verdun, et même un peu au delà, jusque dans ces Ardennes belges, où l'on aime tant la France et où le Lorrain voyageur reconnaît des frères...

Eh bien ! c'est cette âme de notre pays, cette âme de la race, supérieure à toutes les vicissitudes de la politique, qui semble une pure entité littéraire et qui est pourtant une réalité évidente, c'est elle que je trouve exprimée et réalisée avec une puissance et une beauté extraordinaires dans l'œuvre de François de Curel, gentilhomme lorrain, propriétaire rural et sidérurgiste par procuration, — auteur dramatique par vocation et par génie.

*
* *

Avec une fierté bien compréhensible, M. de Curel lui-même, dans la préface de ses œuvres complètes, ne nous a point laissé ignorer que ses hérédités « n'étaient pas négligeables ». Et nous l'allons voir, en effet. Mais le lieu où il est né et où il a grandi n'est pas indifférent non plus.

Il est né à Metz, en 1854, c'est-à-dire dans une ville qui, à cette époque-là, était aussi vivante qu'elle était lorraine et française. Si j'en crois les souvenirs de mes parents et de mes proches, le Nancy d'alors passait, aux yeux des Messins, pour une ville morte, d'ailleurs quelque peu renfrognée et boudeuse, renfermée dans le regret mélancolique de sa grandeur passée. Au contraire, le Metz du second Empire — ce Metz que j'ai essayé de faire revivre dans *Mademoiselle de Jessincourt* — était la ville joyeuse de notre Lorraine, ville de plaisir, de réceptions, de fêtes mondaines, où les jeunes officiers de l'École d'artillerie et du génie entretenaient une aimable gaieté et même toute une animation nocturne, qui emplissait la rue Serpenoise et les abords de l'Esplanade. Metz acceptait volontiers le ton de Paris, se piquait d'une certaine frivolité.

Mais tout cela n'était qu'à la surface. Au fond Metz est sévère, pour ne pas dire austère. On y prend tout au sérieux, même les questions d'étiquette et de préséance, comme il est naturel dans un milieu de fonctionnaires, d'officiers et de magistrats. On y est extrêmement cérémonieux. On y aime les pompes religieuses. C'est une ville pieuse et même dévote. Et ainsi le Metz du second Empire, sous sa mondanité apparente, trouverait son image symbolique assez exacte dans sa cathédrale, telle qu'elle se montrait, en ce temps-là, au voyageur : environnée et comme masquée par toute une ordonnance de bâtisses rococo, parmi lesquelles il y avait, je crois bien, un *Café de Paris*, rendez-vous bruyant de toute une partie de la garnison. Cet établissement, jadis célèbre, était adossé aux piliers mêmes de la cathédrale, et, de la salle où MM. les officiers battaient le carton en buvant les petits vins gris de la Moselle, on entendait, derrière la cloison, les psalmodies des chanoines et le roulement grave de l'orgue...

Je ne crois pas faire un rapprochement artificiel et pure-

ment littéraire, en avançant que ce Metz français du second Empire a marqué assez fortement son empreinte sur l'homme et l'écrivain qu'est François de Curel. Lui aussi, sous les dehors d'un badinage un peu forcé, d'une frivolité voulue, il est profondément sérieux, sinon austère. Il est resté le petit garçon de Metz, dont les grandes émotions d'enfance et les grands spectacles ont été des défilés militaires, des processions, des reposoirs et des enterrements. Et enfin, à l'importance qu'il attache aux choses nobiliaires, à la considération qu'il témoigne pour les châteaux et leurs propriétaires, à la façon si juste dont il nous peint les hobereaux de chez nous, on peut deviner et reconnaître un enfant qui a grandi entre la rue des Clercs et la rue de Châtillon, sous la fascination des grandes familles messines d'alors, les de Turmel, les de Bouteiller, les du Coëtlosquet.

Par ses ascendants, il appartient lui-même à deux grandes familles lorraines. Les de Curel sont, paraît-il, originaires du Barrois, mais un Barrois très voisin de la Champagne. Le village de Curel fait aujourd'hui partie du département de la Haute-Marne ; il est assez proche de Joinville. On n'est donc pas étonné que le sire de Joinville, le fameux compagnon de saint Louis en Terre sainte, nous parle d'un Gauthier de Curel, son vassal et son écuyer, qui le suivit à la croisade, avec le saint roi.

D'autre part, la mère de M. de Curel était une Wendel. Tout le monde sait quelle impulsion cette puissante famille des de Wendel a donnée à l'industrie du fer dans notre pays. Voilà plus de deux siècles qu'ils y sont installés. Vers l'année 1700, nous dit M. de Curel, Jean Martin de Wendel acheta les forges de Hayange, et, depuis cette époque, lui et ses descendants « n'ont cessé de jouer un rôle considérable dans la métallurgie française. L'usine du Creusot a été fondée en 1781 par Ignace de Wendel, pour le compte de Louis XVI... ». Les vieux Lorrains du Haut-Pays n'ont qu'à évoquer leurs souvenirs d'enfance pour se figurer quels personnages importants étaient les de Wendel, entre Thionville et Briey, — et cela avant comme après l'annexion de 1870. C'est le cas de le dire : ils couvraient « tout de leur ombre, horizon et chemins », — l'ombre fumeuse de leurs usines, qui dressent les tours trapues de leurs condensateurs, le long des vallées de la Fentsch et de l'Orne jusqu'à Moyeuvre et jusqu'à Jœuf. De mon temps, il n'était fourneau

de cuisine, poêle ou réchaud qui ne vînt d'Hayange, — des célèbres fonderies d'Hayange, dont la plaque, tel un blason, décorait et surmontait ces humbles ustensiles de ménage.

François de Curel a grandi dans ce milieu de hauts barons industriels. Il a passé ses vacances chez eux, il a séjourné à la campagne, dans les propriétés de ses parents, aux bords de la Seille ou de la Moselle. Quand il nous représente des mineurs et des forgerons, des gardes-chasse, des paysans, on sent tout de suite qu'il les connaît bien, qu'il a vécu au milieu d'eux et, jusqu'à un certain point, avec eux, qu'il est, pour beaucoup d'entre eux, une manière de camarade, un camarade haut placé, qu'ils n'appellent pas « monsieur le comte », ou « monsieur de Curel », mais tout bonnement « m'sieu François ».

L'influence de ce milieu industriel, campagnard et forestier, conjuguée avec celle du milieu messin d'avant 1870, est, je crois, fort sensible chez lui, — elle a agi aussi bien sur la formation de l'homme que sur la formation de l'écrivain. A Metz, on est dévot, cérémonieux et quelque peu compassé. Dans les châteaux des environs, on ne l'est pas moins. On est traditionaliste et conservateur, cela va sans dire, mais, quand on est un puissant maître de forges, un grand usinier, on se doit de manifester un conservatisme éclairé, ami du progrès. Non seulement on est libéral, mais, avec une belle compréhension des nécessités et des aspirations du monde moderne, on prend résolument la tête de l'évolution. Ces grands seigneurs de l'industrie se permettent des innovations sociales, que nos politiciens dits « avancés » n'ont pas encore osé réaliser pour la France entière. Cela ne les empêche pas, d'ailleurs, de rester, dans le fond de leur âme, de parfaits hobereaux lorrains, des maîtres de la terre et des potentats de l'industrie, qui savent parfaitement l'énorme importance de l'argent dans le monde d'aujourd'hui, — et par conséquent la leur, — et enfin ce que c'est que d'avoir du bien au soleil. Mais ce sentiment de leur valeur est tempéré, chez eux, par une extrême simplicité de manières et de vie, par une haute conscience de tous leurs devoirs. Les hommes sont, du matin au soir, au travail, dans leurs bureaux, ou à l'usine, en contact permanent avec leurs collaborateurs et leurs ouvriers. Les femmes dirigent la maison, tricotent pour les pauvres, s'occupent de leurs œuvres, font, le soir, au salon, des lectures sérieuses. Leur unique distrac-

tion, ce sont les visites. Pour les hommes, c'est la chasse, — la chasse sérieuse et même dangereuse, la chasse aux loups, aux chevreuils, aux sangliers, — et par tous les temps, par la gelée blanche, comme par la neige, — véritables expéditions, pour lesquelles on part bottés, la dague à la ceinture et la peau de bique sur le dos...

Il est clair que, pour de tels hommes, rien n'existe que leurs occupations quotidiennes, leurs plaisirs et leurs affaires. « Au commencement était le minerai de fer », — telle est la maxime qui doit être inscrite au plus profond de leur conscience et qui résume tout leur évangile particulier. Élevé parmi eux, étant un des leurs, François de Curel ne pouvait faire dans la vie que ce qu'avaient fait ses pères et ses proches, — être un grand industriel, à moins qu'il n'optât pour l'armée, qui a toujours eu un prestige extraordinaire dans nos pays de l'Est. Il *devait* entrer à Polytechnique ou à l'École centrale des arts et manufactures : on ne lui laissait point d'autre alternative, on ne concevait point qu'il pût être autre chose que militaire ou maître de forges. Car la vie n'est pas une fantaisie. On est au monde pour travailler, pour servir ou pour se battre. Tel était, tel doit être encore, l'idéal de nos gens. Chez nous, — du moins de mon temps, — un littérateur, un érudit, un savant qui ne fait que de la science, cela n'existait pas. Être poète, romancier, auteur dramatique, ce beau projet, déclaré par un adolescent, ne soulevait qu'une longue risée dans les familles, à moins qu'il ne déchaînât une vertueuse indignation.

Et pourtant, chose horrible à penser, chose profondément déconcertante, François de Curel, fils et petit-fils de hobereaux et de maîtres de forges lorrains, est devenu non seulement un littérateur, mais, ce qui est l'abomination de la désolation, un homme de théâtre, et un homme de théâtre aimant passionnément son métier, le prenant terriblement au sérieux, en bon Lorrain qui tient à bien faire ce qu'il fait, parlant d'Antoine comme d'une divinité, témoignant une infinie considération pour les moindres cabots, faisant état des moindres articles écrits sur ses pièces, ayant la politesse de discuter les pires sottises et même ne gardant point rancune à un Sarcey de ses jugements grossiers autant qu'inintelligents, bel échantillon de la critique ignorante et pédante, toujours à côté de la question et persévéramment antifrançaise du journal *le Temps*.

Ce dut être un gros scandale dans son entourage lorsqu'il manifesta une pareille vocation, après être passé par l'École centrale et s'être demandé quelque temps si, pour être agréable à sa famille, il ne serait pas ingénieur. On eut beau lui imposer, pendant plusieurs années, une éducation scientifique, le démon de la littérature était en lui. Au collège Saint-Clément de Metz, où il fut élève avec quelques futures illustrations de l'armée et des lettres, les Jésuites, selon leur coutume, avaient commencé par faire de lui un excellent humaniste. Dès qu'il fut débarrassé des examens et muni de son titre d'ingénieur, il partit pour l'Allemagne afin de s'initier tout à fait à son métier d'industriel. Comme il arrive parfois, il se trompa assez longtemps sur lui-même et sa véritable vocation. Il sentait bien, au fond, qu'il n'était pas fait pour être un maître de forges. C'était la littérature qui avait tout son cœur. Mais quelle littérature? D'abord il se crut romancier, écrivit même deux romans, qui n'eurent pas grand succès. Enfin, vers 1890, le pas décisif fut franchi. François de Curel se reconnut auteur dramatique et se donna exclusivement au théâtre. A travers d'assez longues périodes de silence et de recueillement, cette fidélité ne s'est point démentie. Certaines de ses pièces, malgré les dénigrements intéressés de toute une critique, furent de véritables triomphes. Il connut la gloire. Un grand auteur dramatique était né dans un pays qui, jusqu'à lui, convenons-en, n'avait guère contribué à l'illustration de la scène française, et dans un milieu social qui fut tout étonné de lui avoir donné le jour.

Que l'auteur de *La Fille sauvage* et de *La Danse devant le miroir* soit sorti de là, des usines d'Hayange et des gentilhommières d'entre Seille et Moselle, c'est là un de ces paradoxes qui font croire que, décidément, l'Esprit souffle où il veut.

*
* *

Mais, si l'on me permet ce jeu de mots, François de Curel n'est sorti de son milieu et de son pays natal que pour y mieux rentrer, je veux dire pour prendre, dans son œuvre, une conscience plus profonde de la Lorraine, de sa terre, de ses hommes, de sa physionomie morale, de ses vertus de race, en un mot de toutes ses puissances d'âme et d'esprit.

D'abord il lui a conservé son cœur. Il ne l'a jamais com-

plètement quittée : c'est un propriétaire qui s'astreint à la résidence. Tous les ans, il passe de longs mois dans son château de Gondrexange, au milieu de ses bois, de ses bêtes et de ses gens. La plupart de ses pièces ont été conçues ou composées en Lorraine. Lui-même nous apprend que la première ébauche de *La Danse devant le miroir* fut écrite à Coin-sur-Seille, — « au château » de Coin-sur-Seille, bien entendu. C'est encore là qu'il écrivit *L'Envers d'une sainte*, qui s'appelait primitivement *L'Ortie* et dont la scène se place (je le tiens de lui-même) à Pont-à-Mousson. *Les Fossiles* ont vu le jour à Paris, mais ont été très probablement conçus dans un autre château lorrain de M. de Curel, ou de ses proches, ou de ses amis. *La Nouvelle Idole* fut écrite mêmement au château de Coin-sur-Seille. En revanche, *Le Repas du lion*, conçu « aux environs de Metz, auprès des ruines d'un hameau appelé Nidange », fut écrite au château des Marmousets, en Seine-et-Marne. *La Fille sauvage*, pareillement écrite au château des Marmousets, fut conçue, nous dit l'auteur, « par un bel après-midi de septembre 1900, à l'ombre d'une forêt, située au nord-est de la ville de Metz, la forêt de Vigy ». Il ne nous dit rien sur le lieu de naissance de ses dernières pièces, *L'Ame en folie* et *La Comédie du génie*, mais il suffit d'être Lorrain pour reconnaître le village où se déroule le premier de ces drames, et la ville de province, « avec son esplanade ombragée de gros marronniers », où il a situé une des scènes capitales du second.

Sans doute, on peut faire d'un pays, où l'on a du bien, un confortable cabinet de travail : M. de Curel ne s'en tient pas là. Non seulement il daigne regarder le pays qu'il a sous les yeux, mais nous savons déjà qu'il en est le fils fervent, aussi complètement racé et raciné qu'il est possible, que ce chasseur, que ce propriétaire aime sa terre et sa forêt de tout son cœur. Et c'est pourquoi il y trouve tout naturellement les inspirations de son art. Il n'a qu'à se mettre à sa fenêtre, à se promener dans ses bois ou dans ses prés, à écouter ses fermiers et ses gardes-chasse : immédiatement des ébauches dramatiques surgissent dans son imagination, des scènes se dessinent, des morceaux de dialogues, des mots à effet, des images symboliques ou allégoriques trouvent leur forme définitive.

Les deux plus frappants exemples de cette suggestion littéraire nous sont fournis par *Le Repas du lion* et *La Fille*

sauvage. La première de ces pièces, nous venons de le rappeler, fut conçue à Nidange, près de Metz... Mais laissons parler l'auteur lui-même : « J'ai récemment créé, nous dit-il, un étang de quatre ou cinq hectares, en établissant un barrage au fond d'une étroite vallée, encaissée dans des coteaux boisés... La digue de cet étang s'est tassée par endroits, une quinzaine d'ouvriers sont en train de la réparer. Je surveille leur travail, pas très rigoureusement, car, mon fusil sur le dos, je flâne à la queue de l'étang, m'amusant à regarder les turbulentes morelles qui, près de moi, se poursuivent à travers les roseaux. Temps superbe, très chaud, sans la moindre brise. Tout à coup, un bruit d'ouragan me fait lever la tête... Non loin de moi, sur le miroir poli du lac, l'eau est soulevée en une sorte de trombe, qui a la forme et la taille d'une ruche d'abeilles, tourne sur elle-même comme une toupie, et se dirige rapidement vers la rive opposée sur laquelle elle se brise, tandis que le tourbillon aérien qui la surmontait poursuit sa course à travers les arbres de la forêt voisine, avec un fracas de tempête. Puis, de nouveau, le grand silence des bois endormis au soleil... »

Là-dessus, l'ingénieur, l'ancien élève de l'École centrale qu'est M. de Curel, se met à réfléchir. Il cherche l'explication du phénomène étrange dont il vient d'être le témoin. Et il se l'explique par la présence, sous l'étang artificiel, d'un gisement de houille et par un dégagement de grisou, qui, à travers une fissure du sol, vient crever à la surface de l'eau... Mais aussitôt l'auteur dramatique intervient. Il suppose qu'une mine ait été effectivement creusée sous l'étang, que quelqu'un, un flâneur, un rêveur comme lui, constate par hasard l'existence de la fissure, c'est-à-dire la possibilité de noyer la mine sous une trombe d'eau ; que, pour des raisons mystérieuses, ce quelqu'un se décide à commettre ce crime, car, avec la mine, il va noyer les mineurs, qu'enfin la catastrophe se produise exactement comme il l'a voulu : voilà tout un drame qui commence à prendre figure, et un drame qui ne peut guère se situer que chez nous, dans le pays minier qu'est notre Lorraine !...

L'autre exemple, celui de *La Fille sauvage*, est non moins probant. Ce drame symbolique est sorti d'une promenade dans nos bois, en compagnie d'une petite fille, nommée Marthe, qui voulait entendre chanter le coucou, — et d'une conversation de l'auteur avec un de ses vieux gardes fores-

tiers. Cela se passait dans la forêt de Vigy, « auprès d'une fontaine qui coule entre deux gros hêtres et fuit à travers une clairière qu'encerclent des halliers, repaires des bêtes noires ».

Ainsi ces drames de François de Curel, et il tient à ce que nous le sachions, sont des fruits, souvent un peu âpres et sauvages, de la Forêt lorraine.

*
* *

Toutefois, ce n'est pas assez qu'un drame soit né en Lorraine, qu'il ait été inspiré par des faits lorrains, pour que lui-même le soit réellement. François de Curel est allé beaucoup plus loin. Cet enfant de Metz, sans y toucher, sans y mettre la moindre prétention littéraire, et simplement parce qu'il a écouté, en lui, les voix de la race et qu'il leur a obéi, a donné, dans son œuvre, une représentation et une expression de ce pays, si exactes, si ressemblantes, que je n'en vois aucune autre qui, à cet égard, puisse lui être comparée.

Certes, littérairement, il est facile de faire de la Lorraine à très peu de frais. Avec des mirabelles, des quetsches, de la *quiche*, de vieilles armoires, de vieilles assiettes à fleurs, on s'en tire très convenablement. Ajoutons-y des variations, d'après *Colette Baudoche*, sur la spiritualité des jeunes filles lorraines et enfin beaucoup de bonnets lorrains, et ce sera parfait... A propos de ces fameux bonnets, je ne puis me tenir d'avouer que j'ai vainement fouillé mes souvenirs d'enfance, interrogé mes parents et mes grands-parents, je n'en ai pas trouvé trace dans notre pays, avant 1870. Je finis par me convaincre que c'est une invention parisienne, docilement acceptée, comme toujours, par la province, une invention mise à la mode, au lendemain de l'annexion allemande, par les braillardes patriotiques de café-concert, — et que ce prétendu bonnet lorrain n'a été imaginé que pour faire pendant à la coiffe alsacienne. En tout cas, pour ma part, — et ma vie, hélas ! est déjà longue, — je n'en ai jamais vu, et, de mémoire de grand'mères, on n'en a jamais vu chez nous, avant cette date fatale de 1870, et encore seulement au théâtre, ou à l'époque du carnaval...

Quoi qu'il en soit, ces menus accessoires de la couleur locale — du moins les plus authentiques — ne sont point

rebutés par François de Curel. On voit dans ses pièces des assiettes à fleurs et d'authentiques armoires lorraines. Les mirabelles elles-mêmes n'y sont pas oubliées ! En revanche, on n'y trouve point les groseilles, — les groseilles assez joliment chantées par André Theuriet, les petites grappes acides et rubicondes, que l'on cueille au jardin, ou bien roulées dans du sucre, que l'on mange pour le goûter, à la campagne, sur la toile cirée de la grande table de cuisine, — les groseilles rafraîchissantes et âpres qui, autrefois, au temps de mes courses africaines, sous le soleil torride des steppes, m'apparaissaient comme le fruit symbolique de notre pays.

François de Curel, lui, dans le verger lorrain, semble préférer les prunes. Il tire maintes comparaisons et métaphores des prunes véreuses et aussi des pruniers que l'on secoue. Il ne dédaigne même pas le pruneau, l'humble pruneau qui, dans nos villages, sur les planches de la *taque*, derrière le foyer, voisine avec la poire tapée. Au temps de mon enfance, on en faisait des tartes grossières, délices des simples gens de la campagne. Une des héroïnes les plus vigoureusement racées de M. de Curel, une parfaite maîtresse de maison lorraine, une maîtresse femme et une gaillarde, ne manque pas de dire à son curé : « Monsieur le curé, dimanche, en allant à la messe, je déposerai chez vous des tartes aux pruneaux pour les enfants du catéchisme... » La messe, le catéchisme, les tartes aux pruneaux, tout cela parle à son cœur le même langage honnête et familial. A ces traits et ces réminiscences rustiques, ajoutez les usages du pays, les mots du terroir. Chez M. François de Curel, on ose dire « la poulerie » pour le poulailler, ou bien « un bout de sucre », comme on dit chez nous, — et non « un grain de sucre », comme on dit dans le Midi, ou « un morceau de sucre », comme on dit correctement à Paris. Je me rappelle une vieille tante lorraine — d'ailleurs assez « regardante » — qui, au moment du café, nous offrait, sans insistance, « un scrupule de sucre »... Et, dans les drames du même M. de Curel, on mange la carpe au bleu et le brochet au vin blanc, triomphes de nos cuisinières. On prend le café au lait, comme on le prenait autrefois à la campagne, à l'époque des vacances et des parties de chasse, — un café au lait dînatoire, plantureux et magnifique. Sur la table couverte d'une nappe très blanche, les bols sont préparés avec le sucrier. Il y a des pots de confiture et des pots de miel, et, à côté d'une miche de pain, une

grande brioche en forme de couronne... Nos usages et nos mots bourgeois sont fidèlement transcrits par ce Lorrain. Il respecte de même les façons de parler de nos paysans. Un garde-chasse parlant des braconniers les traitera de mandrins : « Ah ! les mandrins ! » — mot qui a bien pu être usité dans toute la France, mais que je n'ai jamais entendu qu'en Lorraine. Un fermier faisant allusion à la fille de ses maîtres, ne manquera pas de l'appeler « not' demoiselle ». Poussez-le un peu, il dira : « not' Leiontine ».

Encore une fois, ce sont là broutilles de couleur locale, et j'en dirais autant du paysage même de notre Lorraine, tel qu'il apparaît dans l'œuvre de François de Curel, s'il n'en avait tiré de très heureux effets littéraires qui dépassent de beaucoup la simple notation pittoresque. D'abord, il a très bien vu que les gentillesses de notre paysage n'ont rien de singulier, de particulièrement original. La vraie, la seule caractéristique du paysage lorrain, c'est la forêt. La Forêt lorraine vit d'une vie puissante dans les drames de François de Curel. On la sent, même lorsqu'on ne la voit pas. Et il est infiniment probable que c'est elle qui a façonné l'âme de tous ses héros, quels qu'ils soient, — le duc comme le paysan, — et en quelque lieu qu'il les place : à Paris, ou dans une vague province française... Dans l'antique manoir des ducs de Chantemelle, devant la haute cheminée seigneuriale, où flambent d'énormes bûches, on sent que la forêt est toute proche, — la forêt ensevelie sous la neige. Du salon, on enteud craquer les branches de bois mort. Le hurlement du vent, qui fait gémir les portes, se confond avec le hurlement des loups, — et c'est « un concert d'une indicible mélancolie », au milieu de cette solitude, où tout est silence et blancheur spectrale, à perte de vue... Écoutez avec quel enthousiasme de poète le gentilhomme chasseur nous parle de la forêt ancestrale : « Ah ! les grands bois de Chantemelle ! Je n'étais jamais plus heureux que là ! Les forêts m'ont toujours attiré d'une façon étrange... J'ai été passionné pour la chasse, et ce n'était pas uniquement la rage de tuer des animaux, mais il y avait autre chose : l'épaisseur du fourré, un sentiment d'inconnu... J'écoutais avec délices les coups de vent arriver dans la futaie, s'annoncer au loin par un bruit de flots, s'approcher, grandir lentement, mystérieusement, et tout à coup la crinière des bouleaux et la toison des hêtres s'agitaient sur ma tête : j'étais dans le tourbillon !... Et puis, les sangliers qui

accourent, en brisant les perches, en pliant le taillis... On espère une apparition faunesque. Et quand le sanglier saute dans l'éclaircie, noir, hérissé, la queue en vrille, on n'est presque pas déçu... Et le trot léger des loups sur les feuilles mortes... leur tête fausse et oreillarde qui s'encadre dans les ronces, regarde, s'évanouit, sans qu'on puisse dire par où... Et la silhouette falote des renards sur la neige !... Je m'exalte en pensant à tout cela !... »

Avec un voyant comme celui-là, nous sortons des banalités et des variations littéraires et fantaisistes sur le paysage lorrain. Ce n'est pas un bel esprit qui a arrangé les choses à sa façon, ni même seulement un peintre qui s'est appliqué à bien voir : c'est un propriétaire qui parle de son bien, qui connaît la couleur de ses mottes et le poil de ses bêtes, — un seigneur et un maître de la terre qui a fini par l'épouser, comme le preux épousait mystiquement son épée.

*
* *

Hâtons-nous de reconnaître que tout cela est au second ou au troisième plan dans les drames de François de Curel. Un homme de théâtre n'a pas les mêmes libertés et ne saurait se permettre les mêmes lenteurs qu'un romancier. Il ne peut s'accorder que de très brèves allusions à la couleur locale. Son domaine propre, ce sont les âmes et leurs conflits.

Dans ce vaste domaine, nous avons véritablement beau jeu pour notre thèse. On peut affirmer que François de Curel, sous les déguisements les plus divers, n'a peint que des âmes lorraines. Je laisse de côté, bien entendu, dans son œuvre, les personnages secondaires ou accidentels. Mais il a toute une série de pièces comme *Les Fossiles*, *L'Envers d'une sainte*, *Le Repas du lion*, *L'Ame en folie*, où d'abord le lieu de la scène est en Lorraine (bien que, pour des raisons particulières, le manoir des Chantemelle, dans *les Fossiles*, soit placé dans des Ardennes imaginaires), et où, d'autre part, l'auteur, de propos délibéré, a voulu peindre des types lorrains. J'ajoute : une grande variété de types lorrains, à peu près toutes les classes sociales, depuis les ouvriers, les paysans, les gardes forestiers, les médecins et les curés de campagne, les petits bourgeois, jusqu'aux gros usiniers et aux grands seigneurs terriens.

Ah ! certes, il ne nous flatte pas. C'est un peintre conscien-

cieux, esclave de son modèle. Devant ses portraits, on n'est pas troublé, bouleversé, transporté d'enthousiasme, comme on l'est, en entendant certains passages lyriques de ses pièces. On dit : « c'est cela ! » sans plus. Et pourtant on est saisi par la vérité du portrait. L'auteur a représenté son monde tel qu'il le voyait, sans flatterie, sans complaisance patriotique. Il sait bien que les hommes de son pays ont d'assez belles qualités, pour qu'on accepte par-dessus le marché leurs défauts trop évidents, et qu'eux-mêmes ne cherchent point à cacher. Ce qui, d'ailleurs, atténuerait la rigueur de ses peintures, s'il en était besoin, c'est la sympathie qu'il laisse deviner pour ses personnages, soit qu'il les admire ou les aime réellement, soit qu'il voie tout simplement en eux de beaux sujets pour un peintre de mœurs et de caractères.

Si je passe en revue ses paysans, ses forestiers, ses servantes, tous gens de Nancy ou de Metz, je retrouve en eux de vieilles connaissances. D'abord, ils s'appellent presque tous Nicolas ou Mélanie. De mon temps, tous les domestiques s'appelaient Nicolas et toutes les bonnes Mélanie. Ce n'est rien, ou très peu de chose. Voici qui est plus significatif. Ces paysans ont l'esprit positif et terre à terre du paysan lorrain, son manque total d'imagination, de tout ce qui ressemble, même de loin, à une sensibilité artistique ou littéraire. Pour lui, un champ est un champ, un endroit où pousse, bien ou mal, du blé, des betteraves, des pommes de terre ; un bois est un bois, un endroit où on ramasse des *faines*, des fagots, et où l'on tire des sangliers. Ce rustre est économe et même un peu chiche, rude en ses manières et en ses paroles, et, quand on le contrarie, d'une rudesse qui va quelquefois jusqu'à la brutalité. Avec cela, il est bon ouvrier, bon serviteur, aimant à bien faire ce qu'il fait, s'attachant au maître qui a su forcer son estime : « Moi, dit le garde Prosper, dans *Le Repas du lion*, je me ferais hacher pour monsieur le comte !... A force de chasser ensemble, on est devenu camarades !... »

On m'objectera : tout cela, ce sont des traits qui s'appliquent à n'importe quel paysan de n'importe quelle partie de la France !... Admettons-le un instant. Et écoutons parler ce même garde Prosper ! Écoutons-le expliquer à son frère, ouvrier socialiste, un Lorrain qui a mal tourné, les raisons qui lui font aimer son métier : « Bougre de fou ! si tu crois que c'est pour le plaisir du maître qu'on fait un tel métier !

Lorsque monsieur voit beaucoup de gibier, il est content, n'est-ce pas?... Eh bien! moi, j'y trouve mon plaisir autant que lui! Ainsi, c'est pas la peine de m'appeler imbécile!... Ce matin, au jour, j'étais à la Croix-Canard et j'ai vu défiler devant moi une harde de douze cerfs, tous des beaux, pas une biche dedans. Un moment, ils montaient droit sur moi dans un taillis de cinq ans. On ne voyait que leurs cornes glisser tout doucement au-dessus des buissons. On aurait dit que le taillis marchait. Ça me causait plus de bonheur que si on m'avait donné cent francs!... Qu'y-z-y viennent, les braconniers, après *mes* cerfs!... Pif, paf!... En veux-tu? En voilà!... Ah! les mandrins! Ils trouveront à qui parler. »

Je ne sais, mais il n'est pas un Lorrain qui ne reconnaisse dans ces propos, avec l'accent même du terroir, le décor forestier du pays. Mettez cette tirade dans la bouche d'un paysan normand ou provençal, il faudra changer toutes les images et presque tout le vocabulaire.

Les objections seraient assurément plus fortes contre les types de médecins et de curés qui traversent les pièces de François de Curel. Et pourtant, il y a, dans *Le Repas du lion*, un personnage d'abbé, personnage d'une grande élévation de cœur et d'esprit, en qui je me plais à saluer la figure idéale du prêtre lorrain. À quels signes je le distingue? il me serait peut-être assez difficile de préciser. Mais l'auteur lui a prêté un sérieux, une profondeur de conviction, un goût de vérité et d'honnêteté, et, si je puis dire, des intonations morales et intellectuelles qui me rappellent, sous une forme évidemment idéalisée, les plus belles vertus et les plus belles qualités de nos prêtres.

En revanche, les bourgeois et les hobereaux lorrains de M. de Curel sont merveilleusement caractérisés. Voici, par exemple, Mme Renaudin, la dame de Pont-à-Mousson. Ah! ce n'est pas ce qui s'appelle une belle âme! Sans imagination, sans culture, sans curiosité d'aucune sorte, entièrement dépourvue de sensibilité, mais bonne ménagère, très active et aussi très intéressée, c'est une incarnation parfaite de l'égoïsme bourgeois, un égoïsme sublime, à force d'inconscience et de sérénité. Veuve, délivrée de son mari et aussi de sa fille, qui est entrée au couvent à la suite d'un chagrin d'amour, elle jouit d'un bonheur parfait. La cuisine, le ménage, le potager, l'église et les œuvres pieuses bornent son horizon. Pour elle, les fleurs servent à décorer les reposoirs....

Et voilà qu'au milieu de cette félicité ménagère, tombe sa fille, qui s'est brusquement décidée à quitter le couvent. Mme Renaudin en est fort contrariée. Elle n'a aucun besoin d'affection, pas plus filiale ou maternelle que des autres. Elle se trouvait si bien toute seule, maîtresse absolue dans son logis ! Mais elle sait que son égoïsme est assez robuste et solidement cuirassé pour éliminer l'intruse, et cela sans violence, sans querelles ni gros mots, simplement en traitant sa fille comme une quantité négligeable, en affectant de ne pas s'apercevoir de sa présence. Et elle manœuvre si bien, d'ailleurs aidée par les circonstances, que la pauvre défroquée, inutile et désemparée, sevrée de toute bonté et de toute joie, finit par rentrer au couvent, comme une brebis au bercail. La bonne Mme Renaudin est un peu surprise d'en être venue si rapidement à ses fins. En apprenant cette nouvelle décision, elle embrasse sa fille, qui va la quitter, à la grande et secrète satisfaction de cette tendre mère, et, tout en essuyant ses yeux : « Ah ! mon enfant, dit-elle, encore une croix que le bon Dieu m'envoie !... Enfin, j'ai tant à faire avec mes œuvres, que je n'ai guère le temps de dorloter mes peines. Quant à toi, une vie très occupée est nécessaire à ta nature ardente. Tes élèves te manquaient... » Et voilà les adieux de Mme Renaudin à sa fille : *Tes élèves te manquaient!* C'est-à-dire : « Va vite les rejoindre ! Débarrasse ta pauvre mère !... »

Assurément, je n'ai pas l'impertinence de faire hommage à notre pays d'un aimable caractère comme celui-là. Il y a, dans toutes nos provinces, des madame Renaudin. Il n'en est pas moins vrai que dans l'œuvre de François de Curel, ce caractère, assez répandu ailleurs, se nuance de particularités lorraines, qui échappent peut-être aux étrangers, mais que nous autres Lorrains, nous saisissons tout de suite. Ce sont de menus détails de mœurs, certains tours d'esprit ou de sensibilité, en un mot des habitudes d'âme très spéciales et très peu apparentes qui colorent à la lorraine ce type général. En tout cas, nous Lorrains, nous ne nous trompons pas au ton de certaines phrases, à la signification de certains gestes, à la brusquerie instinctive de certaines réactions.

Écoutez, par exemple, cette tirade où s'exhale toute la poésie dont Mme Renaudin est capable... Celle-ci rentre d'une promenade chez ses fermiers, en compagnie de sa bonne, chargée comme un mulet de toutes les provisions

qu'on rapporte de la ferme. La pensée de ce butin épanouit la bonne Mme Renaudin : « La belle journée ! dit-elle à sa fille... Tu as été bien sotte de rester toute seule à t'ennuyer ! Cela t'aurait amusée de voir tous les changements qu'on a faits à la ferme !... Un véritable petit palais maintenant !... Ah ! c'est que les fermiers sont des messieurs exigeants !... Il leur faut des peintures à l'huile et des plinthes !... Et justement il y avait à l'étable un veau, né hier, pas beaucoup plus gros qu'un chat... Et regarde tout ce que nous rapportons. Des œufs, du beurre, d'excellentes salades, du muguet, des asperges... La fermière a obtenu qu'on lui bâtirait une laiterie neuve, mais nous l'avons pillée de fond en comble. »

C'est admirable ! La rapacité de Mme Renaudin a trouvé à qui parler dans celle de la fermière, qui a obtenu sa laiterie : donnant donnant. Mais la maîtresse a pris sa revanche en faisant main basse sur tout ce qui pouvait s'emporter. Elle a même cueilli du muguet, le muguet de nos bois, bon à parfumer les lessives... Encore une fois, tous ces détails sont menus. Mais quand je songe à ce petit bouquet de muguet, à ces deux avarices affrontées, au petit veau qu'on va voir à l'écurie, immédiatement des souvenirs d'enfance se lèvent en foule dans ma mémoire, et je me persuade que la tirade de tout à l'heure ne peut se placer naturellement que dans la bouche de Mme Renaudin, — de Pont-à-Mousson.

L'Ame en folie, un des derniers drames de François de Curel, nous présente un autre type singulier de bourgeoise lorraine, type assez analogue à celui de Mme Renaudin, mais d'une verdeur, d'une saveur, d'un pittoresque plus accentués : Blanche Riolle, qui vit à la campagne, avec son mari, un original rembûché dans sa solitude agreste, un rêveur qui s'amuse à regarder les bêtes autant que les hommes. Blanche Riolle est, elle aussi, une âme ménagère. Son mari, bon gouailleur de chez nous, lui parlant un jour du « mystère » de son âme, elle lui répond du tac au tac : « Tu mets des mystères là où il n'y en a pas... Quand on veut visiter mon âme, le tour est vite fait... Beaucoup de linge et de vaisselle, soigner les provisions et les conserves, grogner après les bonnes et après toi, la messe le dimanche, communier aux grandes fêtes, et c'est tout !... » Blanche Riolle ne voit après le ménage, — au-dessus du ménage, — que la religion. Elle est pieuse, mais nullement dévote. Esprit positif et réaliste de

chez nous, elle ne se fait pas d'illusion sur elle-même, elle sait ce qu'elle vaut, et, comme on dit aujourd'hui, elle connaît ses limites. Pendant une de ses maladies, comme M. le curé l'exhortait à offrir ses souffrances à Dieu en expiation de ses péchés, elle lui rétorque, en coup de boutoir : « Monsieur le curé, on fait ce qu'on peut ! » Pourtant elle essaye d'obéir à M. le curé, car elle est une bonne pratiquante, une bonne Lorraine, respectueuse de la discipline et du devoir. Par obéissance, elle offre donc à Notre-Seigneur le sacrifice de sa vie : « Alors, dit-elle, ma vie entière s'est placée devant moi... Ah ! le pauvre rien que c'était ! Joli cadeau à faire au bon Dieu... ! » Ainsi, elle est pleine de bon sens ! Elle ne s'en fait pas accroire. Mais elle juge les autres comme elle-même, à leur plus juste valeur. Et elle ne mâche pas ses mots pour le leur dire. A sa nièce, qui est devenue une actrice en renom, elle déclare tout net qu'elle a mal tourné. Puis, réfléchissant que l'actrice gagne beaucoup d'argent, elle se ravise : « Tu gagnes gros, par conséquent on ne peut pas dire que tu aies mal tourné. » Mme Riolle dit tout ce qu'elle pense. C'est « saint Jean-Bouche d'Or ». Un grand écrivain parisien débarque chez elle, à l'improviste, elle le régale de ce compliment de bienvenue : « Monsieur, je ne vous connais pas : je n'ai pas de temps à gaspiller sur les journaux. Ce n'est pas comme mon mari... »

Elle ne recule même point devant le mot cru. Cela lui sort de la bouche, avec une promptitude foudroyante. Devant elle et le grand écrivain de Paris, son mari se lance dans des phrases lyriques : « Représentez-vous César, leur dit-il, César rentrant à Rome, après avoir conquis les Gaules, et, tout à coup, s'apercevant qu'il caracole sur un... humble baudet. » « Tu allais dire : sur un cochon ! interrompt Mme Riolle, mais devant monsieur... » Oui, devant les gens de Paris, l'esprit lorrain se met en frais de cérémonies. Mais Blanche Riolle le remet lestement à sa place et dégonfle son vain lyrisme. Car il ne faut pas faire les malins. Comme dit l'honnête créature à son curé : « On fait ce qu'on peut. »

Mais cette brave femme est une manière d'héroïne, tellement elle est une parfaite image des vertus domestiques. Non seulement elle reste fidèle à son mari, son « vieux sacripant de Justin », comme elle l'appelle, mais le sentiment du devoir l'élève en quelque sorte au-dessus d'elle-même. Le

jour où elle prend conscience de sa vertu, le paradis s'ouvre devant elle. « La princesse des vaches et des veaux », comme elle s'intitule elle-même modestement, devient une reine éblouissante parmi les séraphins. Elle meurt en apothéose, sachant bien que, pour l'âme fidèle, peu importent les formes sous lesquelles se manifeste la vertu, il suffit d'avoir été vertueux. Le simple don d'un verre d'eau, offert par pure charité, recevra une récompense magnifique...

A côté de ces types d'humanité moyenne, si nous examinions alternativement les types d'humanité supérieure que nous offre le théâtre de François de Curel, — hommes ou femmes, bourgeois ou grands seigneurs — nous constaterions une fois de plus que tous ces caractères sont, si je puis dire, à base de psychologie lorraine. Même rudesse extérieure, mêmes réactions brusques, même défiance de soi et des autres, même gouaillerie un peu âpre et dure, même bon sens, même vigueur morale et intellectuelle. Ces authentiques portraits lorrains, on les rencontre dans toutes les pièces de notre auteur, où qu'il en ait placé la scène. Mais, dans certaines autres, comme *L'Envers d'une sainte*, *Les Fossiles*, *L'Ame en folie*, *Le Repas du lion*, nous respirons l'atmosphère même de notre pays. C'est son âme que nous entendons parler, ce sont ses gestes les plus instinctifs, que nous saisissons dans les démarches, ou dans les propos des personnages.

*
* *

Bien plus encore que dans ses personnages, François de Curel, auteur dramatique, a manifesté en lui-même l'âme et l'esprit lorrains. Je veux dire que cette empreinte locale est surtout marquée dans la structure et la direction de son intelligence, comme dans la qualité très particulière de sa sensibilité.

Et cela se comprend tout de suite, si l'on se rappelle ses ascendances, son milieu natal, son éducation. Tout cela ne pouvait que faire de lui un hobereau lorrain, un homme de tradition, qui a infiniment de respet pour les titres, l'aristocratie, les châteaux et, d'une façon générale, pour la richesse acquise. Foncièrement religieux et très pieusement élevé, il est aussi très déférent pour la religion, même lorsqu'il ne croit plus. Mais, en même temps, ce hobereau est un homme éminemment moderne ; c'est un ingénieur, un industriel. Du moins, il en a reçu la formation. Les tendances

les plus modernisantes s'unissent en lui aux instincts profondément traditionalistes. D'autre part, c'est un observateur qui a reçu le don littéraire et dramatique. Une puissance irrésistible, qui est la vocation, le pousse à sortir de son milieu, à s'élancer vers le vaste monde pour satisfaire son appétit de voir, d'observer, d'imaginer et de représenter.

Eh bien ! dans ce grand élan vers le dehors, c'est merveille de voir comme il est guidé et réglé, en somme, par les vieux instincts et par les meilleures vertus de notre race. Ce scientifique passe au crible les idées que lui ont fourni la tradition et l'éducation familiales. Mais il le fait en propriétaire lorrain qui se renferme assez volontiers dans sa pigeonnière, entre ses chiens et ses chevaux, et qui tournerait facilement à l'ourserie complète, s'il n'était en relation perpétuelle avec le monde extérieur par son besoin d'observer, de contempler, de méditer et de raisonner. Ce propriétaire constate bien la poussée de la démocratie moderne, il la sent qui bat les murs de sa gentilhommière. Mais il sait également le prix du passé. Il n'ignore point ce qu'il en coûte de rebâtir après avoir imprudemment démoli. De même il connaît toutes les prétentions du scientisme actuel et il les épouserait volontiers. Mais il constate que la religion est un instinct universel et, depuis les temps les plus reculés, indéracinable. Et, tout ensemble, il s'effraie des conséquences du matérialisme moral, des ruines qu'amoncelle la destruction systématique du sentiment religieux chez un peuple. Il engage donc les ennemis de la religion à mener prudemment leurs attaques...

Telle est l'attitude de François de Curel. En toute chose, bien voir *ce qui est*, le pourquoi et le comment de la chose. Et, en matière de conduite, bien calculer toutes les conséquences de ses actes, après s'être bien rendu compte de ce que l'on voulait et pouvait.

Comment s'étonner qu'un esprit ainsi fait ait trouvé sa formule d'art dans notre vieux réalisme lorrain, si hostile à tout vain ornement à tout ce qui n'est que du *paraître*. Dans son grand souci d'honnêteté, cet art resterait même quelquefois au-dessous de son modèle, par crainte d'y ajouter. Et, dans son horreur de la fioriture, il serait quelquefois un peu nu, comme dans sa peur de s'emballer et d'être dupe, il serait enfin un peu froid et terre à terre... Chose surprenante, il n'est pas extrêmement rare que cet

art si simple s'allie à un certain tarabiscotage, à une certaine préciosité qui déconcerte profondément chez des gens aussi sérieux que nos artistes... A ce sujet, un de nos compatriotes me rappelait récemment une vieille expression oubliée, une expression dont on se servait à la cour de France, du temps de nos ducs. Ceux-ci, lorsqu'ils venaient à Paris ou à Versailles, ne manquaient jamais d'y soulever mille questions épineuses d'étiquette et de préséance, véritables casse-têtes à quoi les maîtres des cérémonies perdaient leur latin. Les Français en faisaient des gorges chaudes : « Ah ! disait-on, tous les embarras de Nancy !... »

Il faut bien l'avouer : « ces embarras de Nancy » se manifestent parfois dans notre art et dans notre littérature. Sérieux comme nous le sommes, nous avons peur précisément de ne pas être pris au sérieux, jugés à notre valeur par les gens de Paris ou du dehors. Nous tenons à leur prouver que nous sommes capables de rivaliser en tout avec eux, et nous affectons des élégances, un « chic », un marivaudage, parfois même un faisandage moral qui ne sont point du tout dans notre naturel. Est-ce à ce besoin de distinction factice qu'il faut attribuer, chez François de Curel, la composition de certaines pièces assurément fort tarabiscotées comme *L'Invitée*, ou *La Danse devant le miroir?* J'y verrais plutôt un scrupule de réalisme, un réalisme poussé jusqu'à la plus extrême subtilité et jusqu'à la lubie de couper, comme on dit, les cheveux en quatre.

Quoi qu'il en soit, c'est à ce réalisme vigoureux et sain qu'il doit le lyrisme de son théâtre. Le lyrisme curélien s'apparente à ce que j'ai appelé ailleurs « le lyrisme exact » (1). C'est une façon d'épuiser tout le réel, — c'est proprement le nôtre, à nous Lorrains. Chez François de Curel, les développements lyriques ne sont pas seulement tout pénétrés de réalités lorraines, ils ne reposent pas seulement sur des faits qui sont *réellement* arrivés à M. de Curel, dans l'un ou l'autre de ses châteaux lorrains, à lui, ou à tel de ses proches ou de ses amis, mais ils dépassent, *en la continuant*, la réalité immédiatement perceptible. Et c'est ce sentiment de l'immensité du réel, de ses correspondances et de ses relations infinies, — de ce réel qui n'est qu'entrevu ou pressenti, — c'est ce sentiment qui jette le poète dans l'émoi lyrique.

(1) Voir ma préface aux *Chants séculaires* de Joachim Gasquet.

Ainsi le réalisme de François de Curel, — qui ne veut être qu'une copie exacte de la réalité, — aboutit à une sorte de positivisme. Car le positivisme n'est pas seulement la description exacte du réel, c'est aussi l'appréciation exacte de ses valeurs, et, en fin de compte, une classification et une hiérarchie du réel. Parmi toutes les réalités, la plus sûre et la meilleure paraît être à François de Curel, comme à Descartes lui-même, la Pensée, la Raison. De là sa passion pour les idées. Et, de là, le caractère hautement intellectuel de son théâtre.

*
* *

Certes, personne ne s'entend comme lui à débrouiller, ou, si l'on veut, à compliquer encore les complications du sentiment. Il a écrit des pièces purement psychologiques, comme *La Danse devant le miroir*, *L'Invitée*, *La Figurante*, auxquelles on peut bien préférer les autres, mais qui n'en restent pas moins des œuvres considérables. M. de Curel est un amoureux et qui s'entend fort bien aux choses de l'amour. Mais il me paraît incontestable qu'il est surtout un homme de pensée et que son théâtre est avant tout un théâtre d'idées. Je dis « un théâtre d'idées » et non un théâtre à thèses, comme celui de Dumas et d'autres dramaturges inférieurs. Lui, il ne se borne pas à faire discuter des thèses adverses par des personnages qui ne sont que des porte-paroles, il *anime* réellement des idées, il en fait des êtres de chair et de sang. Depuis Eschyle, je ne vois personne qui ait été un créateur et un animateur de mythes plus audacieux que lui, — et, avec cela, plus habile, plus homme de métier. Cet ancien élève de l'École centrale est un ingénieur dramatique de premier ordre.

Il a mis sur la scène les idées les plus profondes et les plus essentielles à l'humanité, les plus vieilles et les plus modernes, celles qui nous passionnent le plus sous la forme de « questions contemporaines ». La race, le génie, la science, la foi, la sainteté, l'évolution humaine, la question sociale sont devenus, grâce à lui, des acteurs au visage humain, des figures de connaissance, qui parlent notre langue, agissent comme nous, font autour d'eux de la comédie ou du drame. Ils sont des individus et, en même temps des symboles, — symboles d'idées que François de Curel discute avec la plus entière liberté d'esprit. Ce gentilhomme traditionaliste se pique

d'être libre de tout préjugé. On ne pourrait, à cet égard, lui reprocher qu'une chose, c'est — pour mieux marquer son indépendance — une propension à trop accorder à l'adversaire, à accepter comme vérités démontrées des hypothèses ingénues et aventureuses, sous prétexte qu'elles portent l'étiquette d' « avancées ». C'est ainsi qu'il semble bien admettre, en définitive, le dogme du progrès, cette idole creuse du dix-neuvième siècle ; qu'il semble considérer comme incontestable l'hypothèse darwinienne, — laquelle commence à dater singulièrement, — et, par exemple, que « l'humanité est partie de très bas », que les formes les plus hautes de l'être s'expliquent par les plus inférieures, ou encore que le rôle des aristocraties est fini, que les aristocraties sont sur le point de disparaître. Cela est peut-être vrai de la France, ou d'un moment de l'histoire. Mais l'affirmer absolument, c'est oublier le vaste monde et que rien ne meurt que pour renaître.

Quoi qu'il en soit, François de Curel est habituellement un critique fort rigoureux de la pensée d'autrui comme de sa propre pensée. Et voici où le Lorrain reparaît en lui. Si la marque de l'esprit critique, c'est la peur d'être dupe, ce dramaturge est un critique parfait, car la méfiance lorraine est en lui. Avec un scrupule admirable, — un peu comme Paul Bourget dans le roman, — il s'applique à discerner le bien-fondé des deux thèses en présence, et non seulement leur degré de vérité, mais leur valeur respective, — valeur idéologique, valeur morale. Il pèse les idées comme les vieux changeurs d'autrefois pesaient les pièces d'or— au trébuchet. Et, à ce propos, quand je vois à travers une scène de M. de Curel l'analyse méticuleuse d'une doctrine, je ne puis écarter un souvenir d'enfance qui me hante, celui d'une de mes tantes, une vieille bonne fille de notre pays, que je vois encore, pesant, dans ses deux paumes tendues, des pelotes de laine. Chaque année, à l'automne, elle en faisait une provision pour les tricotages de l'hiver, et elle avait pour fournisseur un marchand ambulant qui passait à date fixe. Mais il fallait se méfier, car ces ambulants, disait-elle, sont tous des « attrapeurs ». Et c'est ainsi qu'avant de faire sa provision elle soupesait longuement les pelotes dans ses deux mains, plus sensibles que les plateaux d'une balance, et, dans ces minutes de la pesée, toute son attention, toute son intelligence et sa méfiance étaient, en quelque sorte, concentrées

dans ses deux paumes balancées et jusqu'au bout de ses doigts... Chez François de Curel, la pesée des idées est merveilleuse de probité lorraine. Lui aussi, comme nos bonnes gens, il a toujours peur d'être « attrapé », ou de « s'attraper » lui-même. Et il en a d'autant plus peur que ces idées lui plaisent davantage.

Voici, par exemple, l'idée de la race. Elle flatte tous les instincts de cet aristocrate. M. de Curel croit à la noblesse : « L'hérédité morale, dit-il, est un *fait* incontestable. Des siècles de valeur militaire, de culture intellectuelle, de politesse raffinée, doivent produire une descendance d'élite. *La noblesse n'est pas un préjugé.* L'aristocratie reste fatalement un conservatoire de sentiments généreux. » Oui, mais il n'y a qu'un malheur, c'est que la noblesse est morte ou en train de mourir, du moins M. de Curel est persuadé qu'elle ne peut pas se défendre contre ce qu'on appelle « l'irrésistible poussée démocratique ». Et ainsi il en arrive presque à démentir la profession de foi qui précède : « Il faut, dit le même personnage qui parlait tout à l'heure, il faut que le futur duc de Chantemelle soit élevé dans la conviction que son rang ne le dispense pas d'avoir une valeur personnelle. *Qu'on ne néglige rien pour en faire un homme moderne, au sens propre du mot...* Sous prétexte que la Révolution a guillotiné nos grands-parents, d'abord si enthousiastes d'elle, ne soyons pas hostiles à toute amélioration sociale. Restons dans la tradition, en payant de nos vies de généreuses erreurs, affirmant en cela le devoir d'une noblesse d'être une école de désintéressement, montrant le chemin à son siècle, audacieuse d'esprit et dupe de cœur ! Lorsque les malheureux et les humbles réclament une plus large part au soleil, sachons marcher à leur tête, avec le scepticisme de nous dire que nos propres troupes nous tireront dans le dos. Pour nous, c'est un moyen de bien finir... »

En vérité, est-il possible de pousser plus loin le respect de l'opinion adverse, un respect qui va jusqu'au suicide?

Ici, il y a certainement excès de scrupule dans la pesée des idées et partialité inconsciente en faveur d'une des thèses opposées. Mais voici un exemple où François de Curel semble avoir réalisé l'idéal du juste juge. Je l'emprunte à *La Nouvelle Idole*, où le scientisme s'oppose à la religion. Je crois deviner que le scientisme n'est pas pour déplaire à cet ingénieur, qui a lu Darwin et Renan. Il y donnerait volontiers

les mains, comme disait Brunetière. Mais il réfléchit, il consulte sa conscience de Lorrain formé par des siècles de catholicisme, il regarde autour de lui le train du monde, et il en arrive à la profession suivante :

Vous dites, vous autres scientistes : quelle est cette rage de vouloir obliger les savants à s'occuper d'un problème qui n'a pas de données? (l'hypothèse spiritualiste, le problème de l'immortalité de l'âme). Pas de données !... Mais qu'est-ce que ce sentiment d'éternité qui imprègne toute ma nature, au point que je ne puis penser à l'objet le plus vulgaire, — une table par exemple, — sans que ce terme comprenne toutes les tables qui sont ici, toutes celles qui ont existé, existent ou existeront? Je nomme un objet, le voilà pourvu de caractères impérissables. Et mon esprit qui fait cela, mon esprit qui revêt d'immortalité tout ce qu'il effleure, serait voué au néant?... Allons donc ! Le néant !... Pouvons-nous y penser sans frémir? Oh ! ne dites pas que oui !... On croit cela de loin !... Je connais la gloire. J'ai eu des heures de triomphe telles que si, dans ma jeunesse, on me les avait annoncées, je me serais écrié : « Après cela, on peut mourir ! » Eh bien, j'ai eu cela, et je ne veux pas mourir !... Voyons ! Nous sommes tous bien pénétrés du grand principe de la science moderne qu'à toute fonction correspond un objet qui lui est adapté... Soyons logiques : ce formidable besoin de survivre qui émane du jeu de nos organes suppose forcément une survie. Pauvre roseau pensant, dont les racines s'enfoncent désespérément à la recherche d'un sol éternel, de quel droit, vous, darwiniste convaincu, lui refusez-vous l'éternité?... Ma raison, ma raison de savant proteste?... Et puis, quand elle approuverait !... Ma raison !... Ce qu'elle me montre le mieux, c'est la profondeur des ténèbres où nos regards se perdent... Heureusement, elle n'est pas mon seul moyen d'investigation. J'ai une imagination, j'ai un cœur, mon être relié au monde par toute une trame frissonnante qui peut me renseigner mieux que ma raison... Pourquoi voulez-vous que la mienne, parce que je ne crois pas en Dieu, se déclare satisfaite? Trouvez-vous que, sans Dieu, l'énigme du monde soit simplifiée? Moi pas ! Et alors le problème vient m'assaillir de tant de manières... Ainsi, au mois de mai dernier, pendant un séjour que j'ai fait dans ma propriété du Dauphiné, j'allais souvent m'asseoir au bord d'un étang ordinairement couvert de superbes nénuphars. Cette année, à cause de la fonte des neiges, qui a été tardive, le niveau d'eau est resté longtemps très élevé, et les nénuphars, dont la tige est relativement courte et qui ne poussent que sur les bas-fonds, ne parvenaient pas à percer. On voyait sous une mince

couche d'eau des centaines de boutons pareils à de petites têtes au bout de longs cous tendus, oh ! mais tendus à se rompre ! Leur désir de vivre avait quelque chose d'héroïque. Je disais au soleil qui les attirait : « Soleil, triompheras-tu?... » A la fin, le soleil a triomphé. Avant mon départ, toutes les belles fleurs de cire s'étalaient sur l'eau... Voyez-vous, devant cela, je n'ai pu me défendre de réfléchir. Vous, moi, tous les chercheurs, nous sommes de petites têtes noyées dans un lac d'ignorance, et nous tendons le cou, avec une touchante unanimité, vers une lumière passionnément voulue. Sous quel soleil s'épanouiront nos intelligences, lorsqu'elles arriveront au jour?... Il faut qu'il y ait un soleil !...

Il est difficile, n'est-ce pas? d'affirmer avec plus de justesse, et de justice, les droits de la religion, après avoir proclamé ceux de la science. François de Curel se défend d'être un mystique. Il n'est même pas un homme de foi. Mais il n'est pas non plus un fanatique de la science, tout en croyant à son avenir, tout en ayant pour elle la plus grande reconnaissance et la plus grande admiration. C'est un Lorrain qui ne veut pas être dupe, qui sait par expérience les bienfaits de la religion, comme il sait, pour les avoir touchés, les bienfaits de la science. Il pèse minutieusement les uns et les autres, et, après avoir écouté les deux parties, il prononce avec sérénité : « Ceci ne tuera point cela ! »

* * *

Mise au point, critique méticuleuse des idées, le théâtre de François de Curel est bien loin d'être un pur jeu de dilettantisme spéculatif. Qui dit théâtre dit action. Ce qui intéresse, en fin de compte, ce dramaturge, ce sont moins les idées en elles-mêmes que leurs répercussions et leurs conséquences dans la pratique. Ce Lorrain positif veut penser juste pour bien agir. Il veut voir clair sur sa route. Et puis, encore une fois, il est auteur dramatique, et, s'il entre-choque les idées, c'est pour en tirer du drame ou de la comédie.

Ses personnages restent d'ailleurs des intellectuels parfaits, je veux dire logiques avec eux-mêmes. Ils acceptent les conclusions de leurs principes, ils s'y soumettent avec une force d'âme qui monte parfois jusqu'à l'héroïsme et jusqu'au martyre. Il y a un martyr au sens propre du mot dans *La Fille sauvage*, un missionnaire, le père Maximin, qui meurt pour sa foi, et c'est même sur le supplice de ce reli-

gieux que la pièce s'achève. Dans *Les Fossiles*, une famille tout entière fait le sacrifice des sentiments les plus tendres et les plus forts, des délicatesses d'âme les plus légitimes, s'immole enfin pour la perpétuité de la race. Dans *La Nouvelle Idole*, un médecin se sacrifie pour la science en qui il salue la divinité nouvelle, tandis qu'à côté de lui une pauvre fille donne sa vie, simplement, sans phrases, sans longs raisonnements, parce que le Christ est mort pour l'humanité. Dans *Le Repas du lion*, un jeune aristocrate « jure de consacrer sa vie aux ouvriers », parce qu'une fantaisie un peu folle qu'il s'est permise a causé la mort d'un mineur. Dans *L'Envers d'une sainte*, une religieuse sortie du couvent se replace volontairement sous le joug de l'obédience, pour expier tout le mal qu'a fait autour d'elle sa fausse sainteté, une sainteté sans abnégation ni humilité... Et ainsi le théâtre de François de Curel apparaît, dans ses tendances les plus hautes, comme une école de vertu, comme une exhortation à la force ou à la grandeur d'âme. S'il glorifie l'intelligence, il exalte peut-être davantage encore la volonté.

Rappelons-nous maintenant les caractéristiques essentielles de cet art : réalisme intégral qui embrasse à la fois les plus humbles et les plus hautes réalités, qui, de Coin-sur-Seille, envahit peu à peu tout l'univers et ne s'arrête qu'à la limite de l'invisible appétit de vérité qui s'attaque aux plus grands problèmes et ne s'arrête que devant le mystère, — probité absolue de l'expression, lyrisme exact, don de créer des mythes et des symboles, enfin prédication d'énergie et de noblesse morale : — si nous tenons compte de tout cela, il nous sera difficile de ne pas voir en cette œuvre une des plus complètes, des plus élevées et des plus bienfaisantes qui aient paru, chez nous, depuis longtemps.

Et si, d'autre part, nous songeons à l'enfance lorraine de François de Curel, à son milieu familial, à tout ce qu'il a dû à sa terre, à son éducation, au portrait véridique et scrupuleux qu'il a fait de nous, à toutes les aspirations et à toutes les qualités de notre race qu'il a réalisées en lui, qu'il a manifestées sous une forme insigne, nous ne pourrons que saluer, en ce gentilhomme si moderne et si traditionaliste, si cosmopolite par l'imagination et si enraciné par sa vie et par son art, un des Lorrains qui font le plus d'honneur à la France.

LOUIS BERTRAND.

Le farouche Amar [1]

Personnellement, pas plus que l'intègre Vadier, — soixante ans de vertu, — l'austère Voulland et les autres, Amar n'a jamais versé le sang et ses mains sont pures de concussions : on peut étudier individuellement ces personnages et les reconnaître innocents de tout crime et de toute vilenie, si on les isole des mercenaires anonymes auxquels ils confiaient la mise en pratique de leurs théories. Le jeu est aisé, le traditionnel euphémisme des correspondances et des harangues officielles facilitant toutes les réhabilitations. Imaginer qu'on peut écrire l'histoire des protagonistes de la Révolution en les dégageant de leurs comparses, c'est croire que l'on connaît une grande symphonie pour en avoir tapoté les thèmes avec un doigt sur le clavier. Quand les membres du Comité signent, pour « mesure de sûreté générale et pour la conservation de l'intérêt public », l'ordre autorisant le citoyen Héron « à s'adjoindre tel membre des comités de surveillance pour se transporter sans délai à Paris et à la campagne... apposer les scellés... requérir des autorités civiles et militaires tels secours et assistances que les circonstances exigeront... » (2), la chose

(1) Voir la *Revue universelle* du 15 janvier 1922.

(2) Archives nationales, F[7] 4407, 23 frimaire an II. Il s'agit de la poursuite des fermiers généraux et de l'apposition des scellés sur leurs « meubles et effets

paraît toute simple et inspirée selon ses termes mêmes par l'intérêt public, si l'homme auquel le Comité délègue ainsi sa toute-puissance est un patriote probe et consciencieux : c'est au contraire une cynique provocation au brigandage pour qui connaît Héron et sa démente fureur. Oh ! sur le papier, tout est en règle et les formes administratives sont pudiquement gardées : l'organisation du Comité semble parfaitement judicieuse, le travail distribué avec méthode, les attributions sagement réparties : au secrétariat général, un bureau central, avec deux secrétaires principaux, huit analyseurs, sept enregistreurs, deux expéditionnaires ; quatre bureaux de régions, un bureau de l'agence militaire, un bureau de l'arrière, les archives, la caisse, les interprètes et un *bureau de l'exécution* comprenant seize « agents ». C'est sous ce terme décent que figure dans les comptes la bande des héronistes succédant à celle des *Tape-dur*. Héron, d'ailleurs, n'est pas porté à l'état d'émargement, pas plus que n'y a été porté Maillard ; prudente hypocrisie bureaucratique. Mais si l'on a honte d'avouer qu'il fait partie de l'administration, pourquoi les membres du Comité ne s'étonnent-ils pas de la situation prépondérante qu'il y occupe? Comment supportent-ils qu'il n'y ait pas de jour où cet homme ne soit là, pénétrant partout, quémandant des signatures, bourrant ses poches de mandats d'arrêt ou de traductions au tribunal révolutionnaire? Ils le connaissent bien pourtant : son nom a été prononcé et sa moralité mise en discussion à la tribune de la Convention. Car, quelque muette que soit l'Assemblée, elle n'est pas sans s'inquiéter des bruits qui courent sur les exactions des agents du Comité de Sûreté générale : le 17 décembre 1793, Héron est dénoncé. Vadier s'empresse de prendre sa défense ; mais sur la proposition de Pressavin, brave ce jour-là, la Convention décrète que le Comité « prendra des renseignements sur la conduite de Héron et en fera son rapport, s'il y a lieu ». Le rapport ne fut jamais présenté, bien entendu ; il fallut, pour qu'on connût en quelle estime les Comités de Sûreté générale et de Salut public tenaient le chef des héronistes que, trois mois plus tard, le 20 mai 1794, une députation des habitants de Seine-et-Oise vînt implorer la protection de la Convention contre les brigandages officiels de Héron et de sa bande. Cette fois l'arrestation fut décrétée ; mais le Comité de Sûreté générale appela à son aide le Comité de Salut public et tous

deux unirent leurs efforts pour sauver ce bon serviteur : Couthon, le premier, déclare que le gouvernement « ne souffrira pas qu'il existe dans l'État des conspirateurs et des fripons » ; mais Héron est loin d'être de ceux-là : « La République lui doit d'avoir découvert et atteint les plus grands ennemis de la liberté, et notamment ceux que leur fortune rendait plus dangereux... » Moïse Bayle parla ensuite, insinuant que si l'on a proposé l'arrestation de Héron, « c'est parce qu'il s'est conduit avec énergie et qu'il a rendu de grands services à la liberté ». Robespierre parut enfin, jugeant l'affaire assez importante pour nécessiter son intervention : après avoir affirmé que l'*on* calomniait *les hommes les plus purs*, qu'*on* les rendait suspects à la confiance publique et que l'*on* surprenait à la Convention des décrets contre les sincères amis de la liberté, il réclama le rapport du décret rendu contre Héron. La Convention obéit sans mot dire et voilà comment, fort de l'assentiment des deux grands comités, Héron put poursuivre impunément ses profitables et sanglantes pirateries (1).

Cette apothéose eut pour effet singulier d'aviver la rivalité jusqu'alors latente entre le Comité de Sûreté générale et le Comité de Salut public. Vadier, Voulland, Amar et leurs collègues s'inquiétaient, comme l'histoire s'en étonne encore, de l'appui inattendu prêté par *l'Incorruptible* à leur agent menacé. Le soupçon leur vint que Héron jouait double jeu. Les espionnait-il, eux aussi? Robespierre ne s'était-il porté chaudement à son secours que pour sauver l'homme qui le renseignait sur leurs opinions et leurs visées? De ce jour-là, Héron fut considéré avec méfiance par les membres du Comité de Sûreté générale : la peur que le bandit inspirait, gagnait maintenant ceux-là mêmes qui l'employaient ; ils se garèrent de ses « subtilités » ; ils lui réservaient toujours « les grandes besognes », car il n'était pas homme à se laisser évincer sans représaille. On le surveillait, tout en affectant envers lui la même confiance.

(1) Gêné par cette intervention de Robespierre, Ernest Hamel se tire d'embarras en traçant de Héron ce portrait : « L'un des agents les plus actifs du Comité de Sûreté générale, déjà attaqué avec une extrême violence par un républicain douteux, le député Pressavin, Héron était-il bien l'homme que nous dépeint la réaction? *Nullement* : c'était un agent de police, voilà tout et, partant, très porté sans doute à faire du zéle exagéré..., etc. » *Histoire de Robespierre*, III, p. 438.

Amar excellait à ces dissimulations. Il habitait, au printemps de l'an II, la rue de la Ville-l'Évêque, et, pour se rendre chaque jour à la Convention et au Comité, il se faisait discrètement escorter par quelques policiers sûrs. Robespierre prenait les mêmes précautions ; les autres en faisaient autant, sans doute. Ils se redoutaient les uns les autres. Est-ce à la crainte encore, ou au désir d'amadouer Robespierre qu'il faut attribuer l'acharnement féroce d'Amar contre les dantonistes? On le vit empressé de porter au tribunal le décret plaçant Danton et ses co-accusés hors les débats et se cacher avec Voulland au fond d'une tribune pour savourer la fureur désespérée de ces malheureux. Sa manière, pourtant, n'était pas de se compromettre : il s'éclipsait volontairement, flairant le vent, madré, cauteleux, furtif et habile aux faux-fuyants. Dans l'un de ses très rares moments d'expansion, dînant, un jour, dans son voisinage, chez la citoyenne Durand, avec laquelle il entretenait d'étroites relations, et qui habitait, rue d'Anjou, la maison du condamné d'Espagnac, cette citoyenne s'inquiétait des dangers auxquels il était exposé : « N'ayez pas peur, répondit Amar, *je sais faire mon jeu* (1). » Toujours froid et circonspect, il cachait ses haines et n'avait pas à craindre de se laisser aller, comme un Danton ou un Legendre, à un mouvement irréfléchi de vivacité ou d'indignation. Il savait « faire son jeu », en effet, et il n'ignorait pas qu'un effacement opportun et une inertie affectée fatigue à la longue et désarme toutes les hostilités.

Ainsi agissait-il envers la malheureuse Marguerite P... qu'il avait rendue mère et qui attendait toujours à Grenoble l'heure où il reparaîtrait et réparerait sa faute. Elle lui adressait lettres sur lettres, le conjurant de lui venir en aide ; elle était sans fortune et n'avait pour ressource que le revenu d'une dot de 12 000 livres, bien insuffisant pour subvenir à ses besoins et à ceux de son enfant. Redoutant un scandale possible, Amar envoya un assignat de 500 livres ; puis, quand il comprit que sa victime ne cherchait pas l'esclandre, il se confina dans un silence obstiné. En vain continua-t-elle à écrire, à supplier ; il ne répondit jamais. Quand, en avril 1793, il vint, ainsi qu'on l'a dit, en mission à Gre-

(1) Villate, *Continuation des causes secrètes de la Révolution du 9 au 10 thermidor*, p. 244.

noble, Marguerite tenta de l'aborder et n'y réussit pas ; elle parvint cependant à lui faire connaître sa situation désespérée ; il promit de lui venir en aide, mais ne donna rien et quitta la ville. Elle s'opiniâtra à l'implorer ; lorsqu'on fut en pleine Terreur, et que les Grenoblais connurent « la dignité redoutable » dont se trouvait investi leur compatriote, les personnes qui s'intéressaient à Mlle P... conseillèrent à celle-ci de se faire oublier ; elles craignaient que Amar, dont ils savaient l'âme implacable, n'usât des moyens qu'il avait de se débarrasser d'elle à tout jamais. La pauvre fille comprit, pleura et, pour subsister, vendit « une partie de sa garde-robe » ; quand fut épuisé le très médiocre produit de cet expédient, elle entama sa maigre dot, diminuant d'autant son revenu ; il fallait vivre et élever son petit André qui approchait de sa sixième année.

Cependant Amar n'avait rien perdu de son importante fortune ; il n'était pas de ceux que la Révolution ruinait ; les revenus de ses terres joints à ses émoluments de député et aux facilités que lui procurait sa situation au Comité de Sûreté générale, constituaient une sorte d'opulence à cet homme indéchiffrable. Le mystère est qu'on ne peut concevoir quel genre d'attrait il trouvait à la vie que cette situation lui imposait. On comprend, certes, qu'un emploi éminent flatte la vanité d'un ambitieux ; l'exercice du pouvoir cause, à ce qu'il paraît, une sorte d'enivrement et ce doit être une émotion très intense de se voir entouré d'hommages, respecté et acclamé par ses concitoyens, de sentir monter vers soi l'affectueuse et reconnaissante faveur de tout un grand peuple... Mais Amar? Il se sait honni, craint, maudit, objet d'aversion et d'épouvante, et s'il compte quelques flatteurs, c'est parmi ses timides collègues que sa haute influence terrifie ou parmi les spadassins dont sa cour est composée. On peut admettre encore qu'un homme parti de bas et parvenu aux honneurs éprouve un certain éblouissement des avantages matériels qu'ils comportent ; un peu de griserie est permis à qui se voit, de la veille au lendemain, logé dans un palais, salué de fanfares et de salves, harangué, complimenté, adulé, entouré de vivats, d'hommages et de courbettes... Mais Amar n'a pas l'occasion de se pavaner ; ses collègues, petits robins de chef-lieu de districts et assez frustes pour la plupart, l'auraient vite ramené au ton de la sainte égalité ; ses subordonnés le tutoient et ses domestiques

lui parlent le chapeau sur la tête ; ainsi le veut la mode du temps. Il vient chaque jour à son bureau, comme un petit employé ; sa besogne est vulgaire et rebutante ; elle consiste à remplir les prisons et à pourvoir le bourreau. A moins qu'il ne découvre une sadique jouissance aux larmes et à la peur des malheureux que, continuellement, ses pourvoyeurs lui amènent de tous les points de la France ; à tracer sa signature sur ces milliers de feuillets timbrés des mots menaçants : *Comité de Sûreté générale* et qui iront porter au loin le désespoir et le désastre, on n'aperçoit pas quelle satisfaction il peut recueillir de ses harcelantes fonctions.

Peut-être faudrait-il, pour s'en rendre compte, tenter de réveiller cette vie tourbillonnante, cette atmosphère de lutte et d'acharnement, de haine et d'angoisse aussi, qui surchauffait le vieux palais des Tuileries et ses annexes en cet éclatant été de l'an II. Mais comment, au moyen des froids documents d'archives, tenter d'évoquer cette fournaise? A peine est-il possible d'imaginer la turbulente animation dont est incessamment secoué cet hôtel de Brionne, siège du Comité de Sûreté générale. Dès l'aube, c'est, dans la cour, une agitation grandissante : les « porteurs d'ordres », c'est le titre officiel des sous-ordres de Héron, montent en fiacre et partent pour saisir au saut du lit les suspects dont le Comité a, dans la nuit, décidé l'arrestation. D'autres héronistes débarquent de belles berlines, revenant de lointaines expéditions, en Normandie ou dans le Nord, ramenant des prisonniers et du butin. On décharge de lourdes malles, remplies d'argenterie ou de titres féodaux. Devant ce qui fut la Maison des Pages, à côté du café tenu par la citoyenne Delcourt, à l'entrée de l'ancienne cour des Écuries devenue *cour des Vétérans* parce qu'y sont logés les vieux soldats chargés de la surveillance des Tuileries et de leurs abords, les cochers et les palefreniers du Comité lavent les voitures et bouchonnent les chevaux que celui-ci s'est offerts. Vers neuf heures, les employés commencent à paraître ; chacun d'eux est porteur d'une carte d'identité indiquant son nom, son titre et signée d'un des membres du Comité. Ils pénètrent dans la cour de l'hôtel par le grand portail ouvrant sur le Petit Carrousel ; l'escalier conduisant aux bureaux est à droite ; on l'appelle l'*escalier de la caisse.* A gauche, un perron de quatre marches monte au vestibule du grand degré qui ne dessert que le premier étage et sous

lequel on a installé, dans de ci-devant cuisines, un poste pour les soldats de la garde et un « violon » où l'on enferme les suspects arrêtés par les rabatteurs de Héron, avant de les expédier, pour l'écrou définitif, sur l'une des vingt-cinq prisons de Paris (1).

Ce grand degré est large et de noble style (2). Son long palier, éclairé par trois fenêtres ouvrant sur la cour conduit à une vaste antichambre, à trois fenêtres également, ordinairement « fort remplie de peuple » ; des gendarmes, postés là en permanence, surveillent cette foule de solliciteurs et de suppliants, résignés à de longues attentes. On pénètre de cette antichambre dans une grande pièce qui, par deux croisées, prend jour au midi sur le jardin, avec vue de la cour du Carrousel et de la longue perspective des Tuileries avec leurs interminables alignements de pilastres et de hautes fenêtres. Cette pièce est un ancien salon de réception, très délabré, l'hôtel de Brionne ayant beaucoup souffert de la canonnade du 10 août 1792. C'est dans ce salon que le Comité tient ses séances : une grande table y est disposée, entourée de sièges pour les membres du Comité ; chacun d'eux, en outre, a son cabinet où il peut travailler et recevoir isolément : c'est donc quatorze pièces, au moins, qu'il a fallu trouver, soit en divisant par des cloisons les grands salons du premier étage, soit en utilisant l'appartement de l'entresol, quatre chambres à cheminée, auxquelles on accède par un escalier de dégagement partant de la salle des séances. Les bureaux de la police sont au second étage sur la cour et les archives dans les mansardes. Trois huissiers et dix garçons de bureau sont chargés du service intérieur.

Nulle assiduité, d'ailleurs, n'était obligatoire : une « belle » audience était-elle annoncée au tribunal, ou la rumeur se répandait-elle que, suivant le mot de Legendre, « on allait avoir du bruit » à l'Assemblée, le Comité chômait, ou, du moins, fonctionnait dans le tumulte et le désarroi. Carnot a révélé comment se donnaient les signatures au Comité de Salut public : il était impossible de le faire « autrement que de confiance, car il fallait en donner cinq ou six cents par jour ». Il en était de même au Comité de Sûreté générale : on

(1) Le Comité de sûreté générale disposait encore d'une autre prison située rue des Orties, près de la galerie du Louvre.

(2) On en voit la disposition sur un plan conservé aux Archives nationales. Série N.

signait sans lire. Très rarement, du reste, le Comité siégeait au complet : le règlement indique que la séance se tient tous les jours, de huit heures à onze heures du soir ; deux membres doivent être présents à l'hôtel de Brionne de midi à quatre heures ; mais chacun avait ses affaires ou ses plaisirs ; Amar « s'était comme approprié la voiture du Comité ». Il arrivait aussi que, en cas d'événements graves, on désertait la place par curiosité de savoir ce qui se passait dans Paris ; un bon, retrouvé dans les papiers du caissier Pijeau-Villiers, permet de constater que, le jour où l'on apprit l'assassinat de Marat, Drouet, alors membre du Comité, courut à la maison du crime, conduisit lui-même Charlotte Corday à la prison de l'Abbaye, se rafraîchit copieusement en compagnie des agents de police et dut payer de sa poche le fiacre de la courageuse fille, fiacre qui stationna durant cinq heures devant la porte de *l'Ami du peuple*, parce que, dans l'émotion du drame, personne n'avait songé à le congédier. Amar lui-même, l'impassible Amar ne put se tenir d'aller contempler l'héroïne.

Donc rien de régulier ni de méthodique, en dépit du règlement établi. On en a la certitude par le *Mémoire* du citoyen Peyron, le restaurateur du Comité. Car on mangeait à la séance du soir, très frugalement, il est vrai, tout en paraphant sans attention les pièces que Héron ou un autre tiraient toutes prêtes des poches de leur houppelande. Ces repas se composaient habituellement d'un *ordinaire*, — c'est ainsi qu'on désigne encore, sur le menu des guinguettes, « la soupe et le bœuf », — d'un morceau de fromage, de pain et de bière. Le Comité avait du vin dans sa cave. On ne peut rêver d'agapes plus spartiates. Or, si l'on examine les comptes de Peyron, on constate que, aux jours calmes, il ne mentionne que deux ou trois *ordinaires*. Le 1er thermidor de l'an II, un seul membre soupe au Comité ; le 2, le 3, le 4 et le 5, Peyron fournit deux *ordinaires*, trois le 6. Le 7, on prévoit quelque événement, les dîneurs sont au nombre de six. Le 10, on vient en foule : trente-deux *ordinaires* et le chiffre monte dans les jours suivants ; il indique, le 17, soixante-quatre convives ; puis l'émotion s'apaise et les soupeurs se font de jour en jour plus rares.

Les suspects transitoirement déposés au violon du Comité sont également nourris à ses frais, mais plus délicatement : on rencontre fréquemment, de l'écriture — et de l'orthographe — du citoyen Peyron, les alléchantes indications de

fricando, *dindonno* rôti, *poullais*, vin, *bierre*, poires, etc. Ces repas sont généralement cotés une livre dix sols : le Comité peut se permettre cette dépense, car ses porteurs d'ordres lui procurent des millions ; ils semblent s'adonner davantage à la chasse des riches qu'à celle des aristocrates : un pauvre ci-devant ne vaut pas, à leurs yeux, la peine d'être arrêté, et ils suivent en cela les leçons d'Amar qui réprimandait en ces termes le comité d'une des sections de Paris : « Vous oubliez, citoyens, en nous envoyant la liste des individus que vous mettez en arrestation, d'indiquer en marge, et à côté de leur nom, *la quotité de leur fortune*. Cet oubli est très préjudiciable à la chose publique ; il met les juges dans l'impossibilité d'asseoir leur jugement... » Les héronistes suivent dévotement ce précepte : aussi, quotidiennement, parmi le perpétuel va-et-vient des gendarmes, des espions, des suppliants, des commis, des prisonniers, des garçons du restaurateur, des vétérans, voyait-on des hommes de peine traverser la cour de l'hôtel de Brionne, portant des caisses, des malles, des paniers remplis de vaisselle d'argent, de pièces d'orfèvrerie, d'ornements d'église, raflés par les gens du Comité de Sûreté générale au cours de leurs « opérations ». Ils s'appliquaient à ces confiscations avec d'autant plus de zèle que la loi accordait au « trouveur » un vingtième du trésor découvert. On monte tout cela aux archives, et deux gendarmes, payés cinq livres par jour, sont chargés de surveiller ces objets précieux, consigne justifiée, mais illusoire, ainsi qu'on le verra. Mais bientôt le local des archives est encombré ; on entasse le butin partout : dans les bureaux, dans les antichambres, et jusque dans la salle où siège le Comité, voire dans la cour de l'hôtel où l'on peut contempler un « vestige de la tyrannie », la cage de fer trouvée à Landau.

* * *

Quelques heures suffirent pour que s'effondrât cette usine de pillage et de mort qui semblait être indestructible. A force d'y fabriquer de la terreur, ceux qui la dirigeaient se sentirent atteints du mal dont ils avaient contaminé la France.

Débarrassé de ses plus importants rivaux, Robespierre inclinait maintenant vers la clémence, persuadé que le pays,

saturé d'horreur, acclamerait l'homme qui supprimerait l'échafaud. Mais dans cette voie réparatrice, il ne pouvait être suivi par ceux de ses collègues qui, pensant lui plaire, s'étaient, depuis près d'un an, compromis aux plus sanglantes besognes : en cas de réaction, ils savaient bien, ceux-là, n'avoir à attendre ni pitié ni pardon, et ils ne supportaient pas que le plus en vue des terroristes échappât, seul avec ses deux compères Couthon et Saint-Just, à la responsabilité commune, ni qu'il abandonnât les autres en holocauste à la politique de concorde qu'il prétendait inaugurer. Robespierre ne cachait pas que, pour atteindre ce but, il restait « quelques têtes coupables » à abattre. Lesquelles? Il s'obstinait à ne point préciser, et tous, les Amar, les Fouché, les Tallien, les Vadier, les Collot, les Billaud et bon nombre encore, tremblaient d'être sacrifiés. Le 8 thermidor, après quelques semaines d'une retraite lourde de menaces, Robespierre reparaissant à la tribune avait, en un discours d'une éloquence âpre et sibylline, montré toutes les plaies béantes par où la France perdait son sang. Le Comité de Sûreté générale y avait eu son couplet et ses cyniques limiers y étaient clairement désignés : « Des agents impurs prodiguent des arrestations injustes... Une des causes de ces abus... existe dans l'excessive perversité des agents subalternes d'une autorité respectable constituée dans votre sein... En vain une funeste politique prétendrait-elle environner les agents dont je parle d'un certain prestige superstitieux. Je ne sais pas respecter les fripons... Les armes de la liberté ne peuvent être touchées que par des mains pures... » De telles paroles n'étaient point pour rassurer les *montagnards* du Comité. Ils se voyaient déjà victimes d'une *épuration* semblable à celle qui, au 31 mai de l'année précédente, avait anéanti le parti de la Gironde. Si, du moins, le gêneur nommait ceux qu'il voulait atteindre, les autres se rangeraient volontiers à son avis ; le doute et l'ignorance de ce qu'il projetait liguèrent contre lui ses anciens adeptes, et comme il ne pouvait espérer rallier à sa cause les débris des partis par lui écrasés, il allait se trouver, pour la première fois qu'il faisait acte de sage et conciliante politique, en opposition avec toute la Convention. Voilà, autant qu'il est possible de les exposer en peu de lignes, les causes de la révolution de Thermidor. Il convient d'ajouter, sans tarder, que si l'on excepte les premiers rôles et quelques rares initiés, aucun

des acteurs du drame n'y comprit absolument rien (1). Ce fut un combat d'aveugles dans la nuit, avec cette paradoxale aggravation que les partisans de la Terreur combattirent pour celui qui voulait l'enrayer et que la victoire des tribuns les plus sanguinaires délivra la France de l'odieux régime dont ils souhaitaient la perpétuité. Le vrai est que la peur avait tout gangrené et que, à l'heure de la crise, — mis à part deux hommes dont la fidélité fut héroïque, Robespierre jeune et Philippe Lebas, — chacun ne se battit que pour sauver sa propre tête.

A la Convention, le 9, le tumulte commença vers midi : à trois heures, Robespierre paraissait perdu ; Voulland, Amar et leurs collègues jugeant qu'on pouvait sans danger se risquer à prendre parti, signèrent l'ordre de mettre en arrestation Hanriot, commandant général de la garde nationale parisienne, pauvre homme, sans instruction ni stratégie, mais non sans prestige, inféodé à Robespierre ainsi que la majorité des membres de la Commune. Son escamotage préviendrait toute tentative de résistance armée et le Comité confia cette délicate mission à Héron, son factotum des grandes occasions. Celui-ci s'adjoignit son timide Pillé et l'agent Rigogne, un gaillard. Tous trois partirent bravement pour l'Hôtel de ville : ce qui leur advint là est un spécimen précieux du paroxysme d'incohérence furieuse, quasi démente, qui semble avoir aliéné tous les acteurs de cette journée tragique. La Grève est couverte de troupes et de canons ; une foule compacte de gens armés obstrue les abords de la Maison commune, le perron, les galeries, les escaliers, les couloirs. Héron et ses acolytes se poussent, s'insinuent, se bousculent, se font passage, pénètrent jusqu'à l'antichambre du général, pleine, elle aussi, d'une cohue effervescente d'officiers et d'estafettes. Une telle huée accueille les gens du Comité que Hanriot, attiré par le bruit, paraît, s'informe dans le vacarme. Arrêté ! Un décret de la Convention ! Avec un geste de théâtre et « sur un ton de sultan », il vocifère, le bras tendu : « Je vous ordonne de tuer ce misérable... Poignardez-le... Poignardez-les tous les trois, que j'en sois débarrassé dans l'instant. » On dégaine, on hurle, on se pré

(1) L'adjudant général Giot, qui commanda pendant une partie de la journée l'armée parisienne, avouait ne rien comprendre à ce qui se passait.

cipite, sabres levés. Mais le général écarte ses lieutenants, se jette sur Héron, l'embrasse : « Je voulais voir si tu aurais peur !... Tu es un brave homme ; tu resteras avec nous. » Il disparaît un instant, revient, tenant un papier à la main, et reprend : « Puisque tu n'as pas foulé aux pieds l'ordre qu'on t'a remis, tu mérites la mort. Voilà mon ordre ; je t'envoie en prison en attendant ton jugement qui sera rendu demain. » Héron, Pillé et Rigogne sont aussitôt conduits à la prison du Bouloi et jetés dans des culs de basses-fosses.

A l'heure où les portes de ces *in pace* se refermaient sur eux, le drame, à la Convention, s'achevait ; sous les invectives et les malédictions, Robespierre, Couthon et Saint-Just étaient décrétés d'arrestation et poussés vers la barre. Quel écroulement ! Dans cette salle d'assemblée, construction sonore de planches et de toiles peintes, toute retentissante, depuis trois heures, de cris et de trépignements, le silence se fit soudain : c'était fini. Les « triumvirs », escortés des huissiers, sortaient par une porte latérale communiquant avec le Comité de Sûreté générale ; c'est à l'hôtel de Brionne qu'on les déposa : ils étaient cinq, Robespierre jeune n'ayant pas voulu abandonner son frère et Lebas suivant volontairement ses amis dans leur proscription. La Convention, délivrée du cauchemar, avait levé sa séance ; mais on s'attardait à commenter l'événement. C'était, au Comité de Sûreté, un défilé incessant ; les Amar, les Vadier, les Voulland exultaient : leurs têtes étaient sauves et ils avaient, prisonnier chez eux, celui qui les avait menacés ; ils le tenaient en garde comme pour marquer que sa chute était leur œuvre et qu'ils héritaient de sa puissance abolie.

Mais qu'est ceci? Un bruit de cavalcade au Petit Carrousel ; une rumeur grandissante, qui monte de la cour, emplit toute la maison ; une porte s'ouvre brusquement ; Hanriot paraît, sabre en main, débraillé, écumant, terrible ; derrière lui, cinq ou six de ses officiers, des canonniers, des gendarmes envahissant l'antichambre et montant le grand escalier. Il vient délivrer Robespierre et ses compagnons. Ruhl essaie de protester au nom de la loi ; le général se jette sur lui, avec un grand moulinet de son arme : « Arrêtez-moi ce scélérat », crie-t-il à un de ses hommes (1). Ruhl s'enfuit éperdu. Amar se sauve « à toutes jambes » ; un des agents

(1) Trembley, caporal, perruquier de profession.

du Comité (1) qui, seul, n'a pas perdu la tête, referme furtivement la porte, saisit Hanriot par derrière, le désarme, le lie de cordes : le général, rugissant de rage, est poussé dans la pièce où sont Robespierre et les autres qu'il pensait délivrer. Sa troupe, le voyant pris, fondit comme cire en un four, fuyant cet imbroglio, aussi obscur pour elle qu'il l'était pour tout le bas personnel du Comité, employés, commis, huissiers et gendarmes, penchés aux fenêtres des bureaux ou groupés au seuil des portes pour suivre les péripéties de ces tumultueux et incompréhensibles incidents.

Le calme rétabli, on se dispersa pour aller dîner ; un repas fut apporté aux six prisonniers, la soupe et le bœuf (2). Puis on dirigea les cinq députés vers les prisons où ils devaient attendre leur mise en jugement, et l'on garda Hanriot en otage. A sept heures un quart, la Convention rentra en séance, dans l'angoisse : on avait appris, durant la suspension, que la Commune rassemblait ses troupes pour les lancer à l'assaut des Tuileries. L'Assemblée était presque sans défenseurs : quelques canonniers veillaient sur elle du côté du Carrousel, harassés par la chaleur lourde, assis sur le pavé et fort ignorants de ce qu'on attendait d'eux. Dans l'expectative anxieuse, la Convention ergotait sur les mesures à prendre quand Collot, qui la présidait, prononça ces terribles paroles : « Citoyens, voici l'instant de mourir à notre poste ; des scélérats, des hommes armés ont investi le Comité de Sûreté générale et s'en sont emparés... »

L'hôtel de Brionne, en effet, est au pouvoir de l'insurrection ; une troupe de canonniers, conduite par Coffinhal, vice-président du tribunal révolutionnaire, vient de braquer douze pièces au Petit Carrousel et a délivré Hanriot que, quatre heures plus tard, ce même Coffinhal, son sauveur, jettera par une fenêtre de l'Hôtel de ville. Hanriot profite de ce répit pour pérorer devant la troupe dans la cour des Tuileries. Les membres du Comité se sont enfuis pour la seconde fois, « comme une troupe d'oiseaux effarés », et cherchent un refuge dans la salle de la Convention, « aussi abattus qu'ils étaient tout à l'heure insolents et cruels

(1) Dossonville.

(2) Dans les comptes du Comité on retrouve mention de ce repas : « Du 9 thermidor, fourni trois ordinaires à dîner et trois à souper pour les détenus, au corps de garde du Comité de Sûreté générale. L'officier, étant très occupé, ne peut faire le bon. » Archives nationales. F[7] 4406B.

dans la prospérité de leur pouvoir » (1). Amar paraît à la tribune. Il a tenté de haranguer les canonniers, et il a « manqué périr ». Le tocsin sonne ; on dit que Paris tout entier est soulevé ; Robespierre et ses complices, tirés de leurs prisons par la Commune insurgée, ont établi un gouvernement rival à l'Hôtel de ville. Les députés jurent de mourir à leurs bancs, mais, en même temps, ils envisagent l'éventualité de se retirer, pour sauvegarder leur dignité, hors de Paris, sur les hauteurs de Bellevue... Si, à ce moment, Hanriot avait levé son sabre et envahi les Tuileries, la Convention perdait la partie. Mais il regagna l'Hôtel de ville et cette inexplicable reculade assura la victoire de l'Assemblée. Celle-ci fut impitoyable dans la répression et, dans les trois jours qui suivirent, bien des hommes moururent, dans la perplexité d'ignorer pour quelle cause ils venaient de combattre.

Le public, lui, fut complètement leurré par cette péripétie imprévue : il prit pour une revanche des modérés le triomphe des pires terroristes ; il s'y trompa avec une si puissante unanimité, une joie si sincère, qu'il imposa cette illusion à tous les partis. Les vainqueurs de la journée eux-mêmes durent se plier à cette équivoque et simuler un grand désir d'apaisement qui n'était pas dans leur programme. Le Comité de Sûreté générale se résigna à sacrifier ses porteurs d'ordres : Héron, dont les exploits étaient déjà légendaires, fut l'un des premiers emprisonnés. Sorti triomphalement, le 10, par ordre du Comité, de la prison où l'avait jeté la Commune, il fut ignominieusement réincarcéré, le 15, par un arrêté du même Comité (2).

Comment allait se comporter Amar dans cette confusion? Il faisait partie de ce Comité auquel on faisait gloire de la chute de Robespierre ; il était l'une de ces « têtes coupables » que celui-ci vouait, l'avant-veille, au bourreau ; il avait été « décrété d'accusation » dans la nuit tragique, par la Commune insurgée ; même une couronne civique avait été promise au courageux citoyen qui s'emparerait de cet « ennemi du peuple ». C'étaient là des titres aux provisoires ménagements des thermidoriens ; mais, d'autre part, son renom

(1) Barras, *Mémoires*, I.

(2) Il fut emprisonné à la maison de santé de Picpus. Archives de la Préfectur de police. Répertoire Labat.

d'implacabilité farouche lui interdisait de prendre le masque de l'indulgence et il comptait dans la Convention presque autant d'ennemis que de collègues. Dans cette impasse, il tâtonna, s'effaça, se fit humble, évita d'attirer l'attention. En fructidor, la maladroite et hâtive accusation de Lecointre ne l'atteignit pas ; mais les rancunes n'étaient pas éteintes : au renouvellement du Comité, en vendémiaire, il ne fut pas réélu. Il se retrouvait simple député, sans chance aucune de remonter aux honneurs, sans influence, — démonétisé, — ne faisant plus peur. Ses rares interventions à la tribune soulevaient des murmures ; c'en était fini de cette cour de belles solliciteuses qui, disait-on, emplissaient naguère son salon et lui offraient des bouquets. Si, taciturne et impassible, il suivait assidûment les séances de la Convention, c'était pour parer, par de sournoises échappatoires, à quelque divulgation périlleuse pour les anciens membres des Comités.

La lumière se faisait peu à peu sur leurs procédés de gouvernement et chacune de ces découvertes vérifiait l'exactitude des sévères insinuations de Robespierre en son discours du 8 thermidor : ainsi essaye-t-on, en brumaire, de mettre un peu d'ordre dans les richesses pillées sur les aristocrates emprisonnés et déposées par les exécuteurs du Comité à l'hôtel de Brionne. On en trouve partout ; il y a de tout : des chandeliers d'autel, « des paquets dans une nappe blanche », une malle peinte en noir, couverte de poil de chien et portant comme seule indication : *Nevers;* brisée en plusieurs endroits, elle a été manifestement fouillée : elle contient encore 3 060 livres en or, 9 791 livres en assignats, de l'orfèvrerie d'église, etc. Un autre coffre, sans aucune inscription, où l'on découvre de la vaisselle d'argent, des titres, des patènes ; et des caisses, des caisses encore où sont des bijoux, des chasubles, des étoles, des galons d'or... Il y a, çà et là, des bâtons d'ivoire, un portrait de Henri IV, une lettre contenant 4 000 livres, les papiers de Bertier, les armes de Santerre, un manteau ducal avec des glands d'or... On ferait un volume des listes d'objets précieux dispersés à tous les étages ; de l'aveu du ci-devant caissier du Comité, le citoyen Pijeau-Villiers, extrait de sa prison pour assister à ce déballage, aucun inventaire n'a jamais été dressé de ces dépouilles et on ne sait « comment c'est venu là ». Chez Héron, rue Saint-Florentin, où les enquêteurs se rendirent ensuite, on put s'assurer que le mystique Pillé avait, au nez du gardien

des scellés, déménagé un bon nombre de paquets, « de quoi remplir un fiacre, » et que le tuyau de descente des cabinets d'aisance était engorgé d'une masse de papiers au point que le logement de l'étage inférieur se trouvait inondé d'ordures. Ces constatations et bien d'autres ne réhabilitèrent point le personnel de l'ancien Comité ; elles atteignaient particulièrement Vadier et Amar à qui l'opinion publique attribuait, en raison de leur influence sur leurs collègues, la responsabilité des brigandages. Et comme la Convention avait entrepris la grande lessive de son passé, chacune de ses discussions suscitait des allusions inquiétantes, semblables à ces fumerolles émanées du sol dans le voisinage des volcans et qui présagent une catastrophe.

Amar avait, d'ailleurs, d'autres embarras : la fille-mère, abandonnée par lui à Grenoble, après avoir prudemment gardé le silence tant que son séducteur disposait en maître de l'échafaud, s'était résolue à obtenir de lui qu'il tînt ses engagements. Ses amis l'avaient persuadée que, la vie d'Amar étant menacée, il était temps d'assurer la subsistance de son enfant et son existence légale. Mlle P... se remit à écrire, mais ne reçut jamais un mot de réponse. On lui conseilla d'entreprendre le voyage de Paris ; elle s'y décida au début de 1795. Ayant distrait de son modique avoir une nouvelle somme de 3 000 livres, elle se mit en route avec son fils, alors âgé de six ans et demi. Le 28 février ils débarquaient à Paris et Mlle P... avisait aussitôt Amar de leur arrivée.

Comme il redoutait un scandale qui eût rompu désavantageusement le silence dont il s'enveloppait, il affecta d'abord d'être accommodant, vint voir à leur auberge la mère et l'enfant, autorisa même qu'ils lui fissent visite à des heures marquées. Au cours de ces entrevues, il montrait une froideur, un détachement déconcertants. Il éludait cauteleusement toute tentative d'épanchement, s'appliquant à déceler par son attitude glaciale et distraite l'ennui qu'il éprouvait de ces rapprochements. Un jour que le petit André se plaignait d'avoir soif, Amar lui fit servir un verre d'eau, et c'est tout ce que l'enfant reçut de son père. Enfin, non sans trouble, Mlle P... aborda le motif de son voyage : ses premiers mots déchaînèrent une colère telle, elle fut interrompue par de si dures imprécations et de si grossières invectives

que, terrifiée, elle saisit son fils dans les bras et prit la fuite. Le lendemain, Amar lui faisait porter deux assignats de 500 livres avec la promesse d'une mensualité régulière, à condition que Mlle P... repartirait sans tarder pour Grenoble.

Obéissante, elle s'occupait donc aux préparatifs de son départ quand le jeune André fut pris de la fièvre. Le médecin diagnostiqua une maladie longue et dangereuse. Le même jour, c'était le 1er avril (1), de grands mouvements de foule agitaient Paris : le peuple, en insurrection, — l'insurrection de la faim et de la misère, — se portait vers la Convention et envahissait la salle de l'Assemblée, réclamant du pain. Et quand, enfin délivrés de cette cohue réprobatrice, les députés, encore effrayés de la violation de leur prétoire, s'indignaient de ce sacrilège, toutes les colères de la majorité thermidorienne se tournèrent vers les restes de la Montagne qu'elle accusa d'avoir fomenté et encouragé l'émeute. Les arrêts de proscription pleuvent sur les anciens terroristes ; les vieilles rancunes se donnent libre cours ; chacun désigne l'ennemi qu'il veut abattre ; l'Assemblée, en permanence, consacre toute la nuit à ce nettoyage ; la liste s'allonge à chaque anathème et quand, vers quatre heures du matin on la croit close enfin, la voix de Merlin de Thionville s'élève : « Vous avez oublié, dit-il, un homme lâche et sanguinaire, qui faisait fermer les portes de cette salle quand il était question d'assassiner ses collègues sur la dénonciation de ses espions. Je veux parler de l'infâme Amar, ce vil instrument des rois, qui, pour faire oublier ses crimes sous l'ancien régime, voulut paraître plus patriote que les autres. Je demande que ce tigre des Comités révolutionnaires soit arrêté sur-le-champ et que les amis de la liberté déposent tous les forfaits que la France lui reproche. » D'un mouvement unanime la majorité ratifia : Amar fut joint aux autres : ce n'était pas la mort, mais, pour Billaud, Barère, Vadier et Collot, la déportation ; pour Amar et sept de ses collègues, la détention indéfinie à la forteresse de Ham. Et cela dut jeter encore quelque trouble dans les esprits simples, car ces hommes étaient précisément ceux que Robespierre avait considérés comme faisant obstacle à sa politique. La Convention le tua pour les sauver, et, huit mois plus tard, elle

(1) 1795.

les frappait sans jugement, donnant ainsi raison contre elle-même à celui dont elle maudissait le nom tous les jours.

Amar fut conduit au Comité de Sûreté générale : dans ce théâtre de sa puissance passée, il vécut les premières heures de son écroulement. Le soir même, à six heures, les huit députés partaient pour Ham, en voitures escortées d'un fort détachement de cavaliers. Au Petit Carrousel, dans la rue de l'Échelle, et tout le long de la rue Saint-Honoré, des bravos et des applaudissements souffletaient les proscrits ; des troupes étaient massées sur la place de la Révolution ; quelques manifestants crièrent : *Arrête! Arrête!* en manière de protestation contre le décret de l'Assemblée et coururent derrière les voitures. A la hauteur de Chaillot était rangée en bataille la force armée de la section des Champs-Élysées ; les citoyens qui la composaient agitèrent leurs chapeaux au bout des baïonnettes et témoignèrent de leur approbation par les cris de : *Vive la République! Vive la Convention!* Mais, à deux cents pas de là, l'escorte fut enveloppée par une nombreuse bande de séditieux qui arrêtèrent le cortège, d'autant plus aisément qu'une partie des cavaliers déguerpirent aussitôt et que le reste fit cause commune avec les émeutiers. Il fallut aller parlementer au Comité de la Section et, après de longs pourparlers, on obtint l'autorisation de se remettre en route (1).

Le reste du trajet s'effectua sans incidents. Après une nuit et un jour de voyage, on arrivait au fort de Ham, grand quadrilatère d'épaisses et antiques murailles flanqué de tours trapues et formant un ensemble plus rébarbatif qu'imposant. Il était déjà encombré de quelques détenus politiques et de quatre cents prisonniers autrichiens ou hollandais. La garnison ne se composait que de vingt hommes. C'est là que Amar et ses compagnons allaient subir une captivité qui menaçait d'être longue.

G. LENOTRE.

(A suivre.)

(1) *Compte rendu au Comité de Sûreté générale par les officiers généraux et les chefs de bataillon chargés de conduire à Ham les députés décrétés d'arrestation.* Archives nationales, F^7 4443. L'avenue des Champs-Élysées n'est pas la route de Ham. Il est possible que cet itinéraire fut choisi pour éviter la traversée des quartiers populeux de Paris et que le cortège rejoignit le grand chemin du Nord en gagnant Saint-Denis par la route de la Révolte.

Un lunch

Au Touquet, — Paris-Plage — dans la villa de M. Bondurand, où quelques amis anglais et français se retrouvent pour jouer au golf. On s'attable au déjeuner.

Lord FAIRPLAY.
Mr MANASTREET.
M. FRITZ BUSINESSTEIN, banquier de Londres (*made in Germany*).
Lady TITANY.
M. BONDURAND, grand industriel du Nord de la France.
L'oncle DESGENAIS.
JACQUES LEPOIL, jeune député, croix de guerre.
LE BON DOCTEUR.
TOTO LABOURDILLE, cercleux.
LA PETITE BARONNE.

BONDURAND. — C'est un plaisir de se retrouver ici, entre vieux amis. Vous y êtes chez vous, plus que nous-mêmes. Le Touquet est le plus récent des protectorats anglais ; un condominium en miniature, dont le loyalisme a trouvé le moyen d'être fidèle à ses deux patries.

LORD FAIRPLAY. — On frémit en songeant à ce que deviendraient nos joueurs de golf, si ce Touquet se mettait à faire du séparatisme.

JACQUES LEPOIL. — Il vous resterait les *links* de la Boulie, de Saint-Cloud, Pau, Hyères, Cannes, Biarritz, et tant d'autres.

LADY TITANY. — Au fond, ce sont nos meilleurs *links* (1).

(1) Mot qui désigne à la fois un lien et un terrain de golf.

TOTO LABOURDILLE. — La France et l'Angleterre sont séparées par un bras de mer et reliées par des golfs.

LE BON DOCTEUR. — Voyons, Toto, vous savez bien que je n'aime pas les calembours, même quand ils sont idiots.

BONDURAND. — Soyons sérieux. Savez-vous que nous avons l'air d'une petite conférence anglo-française autour de cette table à thé. Il n'y manque qu'un tapis vert.

JACQUES. — Et des politiciens.

MANASTREET. — Alors, on va pouvoir s'entendre.

DESGENAIS. — Vous avez joliment raison. Il n'est pas douteux que malgré les disputes de gouvernants et les criailleries de presse, nos deux peuples demeurent profondément attachés par le souvenir des communes souffrances et de la camaraderie d'armes, dans la piété de l'héroïsme et dans le culte des tombeaux. Je parle des braves gens qui forment la grande majorité chez vous comme chez nous.

LADY TITANY. — On ne s'en querelle pas moins.

TOTO. — Ça arrive dans les meilleures familles.

LE DOCTEUR. — Mais, pas un instant, on n'a cessé de s'estimer.

DESGENAIS. — Les Français ont un profond respect pour les vieilles vertus de l'Angleterre et pour son roi ; ils professent depuis la guerre, et malgré tant de coups d'épingle, une affection réelle pour son peuple.

MANASTREET. — Vous dites cela sincèrement?

JACQUES. — Quant à vos ministres, c'est une autre affaire. Nous ne nous privons pas de les critiquer sans ménagement.

LORD FAIRPLAY. — Vous ne ménagez pas les vôtres.

BONDURAND. — D'accord. Nous ne vous demandions pas d'être aimables pour Briand (et vous ne vous privez pas de cogner sur Poincaré, notre fétiche!) pourvu que vous nous laissiez taper sur Lloyd George et Curzon. Ils ont bon dos, ou, comme on dit chez vous : « Ils encaissent » en champions bien entraînés.

TOTO. — Connaissez-vous ce dessin d'un de nos caricaturistes de jadis, — Gavarni, je crois? — en tout cas, c'était avant les autos, sous le régime de nos mémorables cochers de fiacre, qui s'injuriaient à tout coin de rue. Deux de ces gentlemen, conduisant des victorias, après s'être copieusement invectivés, en viennent aux coups de fouets, non sans dommages pour leurs clients qui n'en peuvent mais. Alors

l'un d'eux, avec la plus sereine philosophie : « Tape sur mon client, je taperai sur le tien. » Cela suffit pour les réconcilier.

Manastreet. — Lloyd George n'en est pas moins l'homme le plus populaire de chez nous, surtout depuis qu'il a fait ce miracle d'arranger nos affaires d'Irlande.

Le Docteur. — C'est bien justifié !

Manastreet. — Cependant, notre Premier n'échappe pas plus que le vôtre à la critique. Il y a chez nous bien des gens qui ne le portent pas dans leur cœur.

Lord Fairplay. — Vous connaissez le mot qui a fait la joie de nos clubs? Il s'agit d'un passant qui, au péril de ses jours, avait sauvé un vieillard en train de se noyer dans la Tamise. Le brave homme narre sa prouesse avec la plus franche simplicité : « Je me promenais sur le quai à la tombée de la nuit ; plouf ! une forme humaine qui se débat dans l'eau... Je m'y jette moi-même, du premier mouvement, et tout en nageant à pleins bras, je me demande comment diable je vais m'y prendre, n'ayant jamais opéré de sauvetage. A la grâce de Dieu ! me voici près du malheureux et — après m'être assuré que ce n'est pas Lloyd George — je le ramène au rivage. »

Le bon Docteur. — Voilà de la présence d'esprit.

La Baronne. — Dites simplement de l'esprit. Lloyd George en a trop pour ne pas s'amuser de cette boutade.

Jacques. — On le dit pourtant assez susceptible. Il se serait piqué de certaines caricatures...

Desgenais. — La caricature et l'épigramme sont les soupapes de notre opinion publique, pour laquelle rien n'est sacré. Nos gouvernants s'en accommodent en songeant au mot de Mazarin : « Qu'ils chantent, pourvu qu'ils payent. »

Manastreet. — M. Gladstone se comparait volontiers à un solide parapluie sur lequel glissent les ondées.

Lord Fairplay. — Oui, mais il n'avait pas le mot pour rire, sans lequel son grand rival lord Beaconsfield prétendait qu'on ne peut pas traiter les affaires d'État.

Le Docteur. — Lord Fairplay, qui est un grand psychologue, me permettra-t-il de lui demander ce qu'il pense de la prétendue incompatibilité mentale qui empêcherait les Français et les Anglais de se comprendre?

Toto. — C'est la rengaine à la mode : « Les Anglo-Saxons n'ont pas d'idées générales ; ils ne voient que des faits détachés, alors que nous systématisons tout. »

Le Docteur. — Il est bien évident que Bacon et Descartes n'ont pas le cerveau fait de la même façon ; pas plus que Shakespeare et Molière.

Lord Fairplay. — Connaissez-vous l'apologue que George Henri Lewes a placé dans sa *Vie de Gœthe :* « Un Français, un Anglais et un Allemand étaient chargés d'une étude sur le chameau. Le Français va au Jardin des Plantes, y passe une demi-heure, interroge le gardien, jette du pain à l'animal, le taquine avec le bout de son parapluie et, rentré chez lui, écrit pour son journal un feuilleton, chatoyant d'aperçus piquants et de bons mots. L'Anglais, emportant son panier à thé et le matériel de campement le plus confortable, s'en va planter sa tente dans les pays d'Orient, et en rapporte, après deux ou trois ans d'observations et d'interrogations minutieuses, un gros volume bourré de faits, sans ordre et sans conclusion, mais d'une réelle utilité documentaire. Quant à l'Allemand, plein de mépris pour la frivolité du Français et l'absence d'idées générales de l'Anglais, il s'enferme dans son cabinet de travail pour y construire un ouvrage en plusieurs volumes intitulé *Idée du chameau tirée de la conception du moi.* »

Toto. — Ses compatriotes sont devenus plus pratiques. Ce n'est pas de la conception du moi qu'ils ont tiré les torpilles aériennes, les gaz toxiques et la Bertha.

Lord Fairplay. — L'historien de Gœthe n'avait pas prévu l'Allemagne de M. Stinnes.

Businesstein. — Il y a deux Allemagnes...

Toto. — Fermez ça ! nous connaissons le cliché.

La Baronne. — La bonne Allemagne démocratique, sage comme une image, et la méchante qui met les doigts dans son nez.

Manastreet. — Et dans celui du voisin.

Businesstein. — Laissez-moi vous expliquer ; il y a deux types d'Allemands : celui qui regarde dans le microscope et celui qui regarde dans la lune. Le savant qui voit les faits, les combine et les exploite, c'est le générateur de nos grandes entreprises chimiques, maritimes, métallurgiques. Et puis le penseur qui s'abîme au pied des sommets vertigineux de la métaphysique.

Le Docteur. — Sœur ennemie de la psychologie.

Businesstein. — Le savant allemand gagnait la guerre. Le métaphysicien allemand l'a gâchée par l'insanité de

ses conceptions. Il a rêvé en 1914 que la France avait perdu son patriotisme et l'Angleterre son sens pratique, la Belgique son honneur et l'Italie son génie politique. Il a cru que l'Amérique se laisserait indéfiniment torpiller. Bref, que toutes les nations du monde allaient patiemment attendre qu'elle les croquât l'une après l'autre.

Jacques. — La manœuvre du dernier Horace contre les trois Curiace.

Desgenais. — Il a été bien près d'avoir raison. Quelques jours d'hésitation du gouvernement anglais en juillet 1914, quelques mois de l'Italie et de la Roumanie, deux ans de Wilson, lui ont fait la partie belle ; et ce n'est qu'après nous être bien tardivement résolus au commandement unique que nous avons fini par gagner la guerre.

Le Docteur. — On a mis trois ans pour arriver à l'unité militaire, combien en faudra-t-il pour unifier le civil?

Bondurand. — Le malheur, c'est que chaque fois que les puissances se rencontrent pour se mettre d'accord, elles s'en vont plus brouillées que jamais.

Desgenais. — Cela tient peut-être à ce qu'elles laissent le soin de les représenter à des politiciens éloquents dont chacun veut tout dire et ne sait rien entendre.

Lord Fairplay. — Il y a pourtant dans toutes ces conférences d'éminents experts et des hommes d'affaires considérables.

Toto. — Malheureusement, ce ne sont pas les experts qui décident, mais ceux qui ne le sont point.

La Baronne. — Le danger, c'est qu'à force de parler sans s'entendre, on en vienne à se prendre en grippe.

Lord Fairplay. — En serions-nous là?

Bondurand. — La bonne amitié entre des peuples aussi fiers que les Anglais, les Français, les Italiens, — sans parler des Américains, qui ne veulent plus rien savoir de notre panier de crabes — est une matière bien délicate.

La Baronne. — Et qui ne s'accommode pas de l'éclat du magnésium.

Toto. — Pour vivre heureux, vivons cachés, disaient les diplomates d'avant M. Wilson.

Le Docteur. — Nos amoureux vont trop dans le monde et distribuent sans pudeur leurs photographies ainsi que leurs autographes, dont certains sont compromettants.

Toto. — Voyez Angora.

Bondurand. — Nous n'y avons pas été en cachette.

Businesstein. — Non, c'est le chat ! comme disent vos gavroches.

Le Docteur. — Les querelles de ménage, quand elles éclatent en public, s'enveniment terriblement et les tentatives de réconciliation y sont bien hasardeuses.

Desgenais. — Vous qui êtes un vieux Parisien, mon cher lord, vous avez dû voir jouer *les Trente Millions de Gladiator*, où tout l'effort des deux premiers actes tend à réconcilier au troisième de vieux amis brouillés depuis des temps. A peine se retrouvent-ils en présence, qu'après quelques répliques qui tournent vite à l'aigre, ils échangent des gifles. Le vaudeville est fini, le drame commence.

Le Docteur. — Tous ces colloques dare-dare, au buffet, entre deux trains et deux interpellations, sous l'objectif, c'est la diplomatie du champ de foire ; on vide un verre et on tope.

Toto. — Mais on ne paye pas rubis sur l'ongle.

La Baronne. — Et dire qu'on a tant blagué la diplomatie secrète !

Desgenais. — Oui, la vieille définition : un diplomate est un homme qui ne dit rien, mais qui n'en pense pas plus.

Toto. — Aujourd'hui, nos plénipotentiaires ne pensent pas davantage, mais ils n'en parlent pas moins.

La Baronne. — Un diplomate était un homme qui savait se taire en plusieurs langues.

Desgenais. — Nos conférencistes à tout faire connaissent à peine la leur. En dehors de M. Clemenceau qui avait la rage de parler anglais jusqu'à en perdre son latin, les plus graves négociations sont livrées à des politiciens qui n'ont même pas pris la peine de passer chez Berlitz.

Le Docteur. — Ce qui distingue l'homme de l'anthropoïde, c'est le langage articulé ; malheureusement, il y en a de plusieurs qualités.

Toto. — L'homme articule et le singe gesticule. Ces conférences ont quelque chose d'une cage de gorilles, où l'on aurait laissé entrer des perroquets.

Desgenais. — On s'est trop jeté de noix de coco depuis le temps que ces plénipotentiaires se balancent aux branches fragiles du traité de Versailles. Ils vont finir par le casser. Et qu'est-ce qu'il adviendrait de l'humanité dépossédée de ce nouvel arbre de la science?

Lord Fairplay. — Pourvu que cela n'inspire pas un nouveau Milton.

Bondurand. — Affreuse perspective ! Votre terrible Wells, l'annonciateur de toutes les catastrophes, n'a pas encore été jusqu'à prédire celle-là.

Lady Titany. — Je comprends que vous ne l'aimiez pas, notre Wells, prophète de malheur, mais son pessimisme n'est pas sans raison.

Desgenais. — Oui, il est en train de nous faire voir comment se perd un paradis.

La Baronne. — Quel paradis?

Lord Fairplay. — Mais la civilisation, madame, ni plus ni moins. L'humanité s'y était installée peu à peu dans une félicité relative, dont elle n'appréciait ni la valeur ni la précarité.

Le Docteur. — C'est comme la santé, dont on ne connaît le prix que quand on l'a perdue. Talleyrand se plaisait à dire sur ses vieux jours, qu'on ignorait la joie de vivre si l'on n'avait pas goûté le charme des années qui précédèrent la Révolution française.

La Baronne. — Et qu'est-ce qu'il annonce, ce Wells?

Manastreet. — La ruine du genre humain, s'il ne confie pas ses destinées à Lloyd George.

Le bon Docteur. — Je ne suis pas d'accord sur la médication ; mais il est incontestable que la pauvre humanité n'a plus une faute à commettre. La face du monde peut être changée en un rien de temps si les grandes nations ne se ressaisissent pas. Le mince vernis de civilisation, qui reluit à la surface de notre planète, a craqué ; encore quelques années et son écorce retournera au chaos.

La Baronne. — Savez-vous que vous n'êtes pas gai?

Bondurand. — Qui eût cru que quelques années suffiraient à plonger toutes les Russies dans l'horreur bolcheviste? à ruiner le crédit des nations les plus opulentes? à déconcerter les plus fortes intelligences? à troubler le sang-froid des leaders britanniques?

Toto. — *Que peu de temps suffit pour changer toute chose.*
Nature au front serein, comme vous oubliez!

Le bon Docteur. — En la belle saison de 1914, le monde se ruait à la fureur du plaisir, donnant à l'observateur stupéfait l'angoissant spectacle d'une population qui s'étourdit

à la veille des catastrophes subconsciemment pressenties.

Lady Titany. — Le philosophe dans l'orgie romaine du tableau de Couture...

Desgenais. — Un accès de folie des grandeurs en Allemagne ; un kaiser lâche devant un kronprinz idiot ; une race bestiale déchaînée contre une proie qui lui paraît sans défense ; un instant d'hésitation chez les honnêtes gens qui pourraient conjurer le désastre ; et voilà le genre humain voué à une frénésie de destruction sans exemple. Toutes ses forces, tout son génie, tout son cœur à l'ouvrage, tournés vers l'œuvre de mort et d'anéantissement.

Bondurand. — Enfin les armes tombent des mains de l'agresseur épuisé, le genre humain va revivre, réparer, reconstruire... si toutefois la bête de proie y consent, car son consentement est, paraît-il, indispensable... On l'obtient ; mais elle n'était qu'essoufflée et voici que tous ses venins se raniment avec une virulence déconcertante. Sa perfidie meurtrière se montre plus audacieuse encore et plus ingénieuse dans la paix qu'elle ne le fut dans la guerre, où ses vapeurs méphitiques avaient souillé le champ de bataille. Voici de nouveaux toxiques qui s'élèvent des tranchées boueuses de la finance ; l'émission des gaz ayant échoué, voici l'émission fiduciaire et l'aveuglement lacrymatoire, avant-coureur de la ruine. Les Alliés vont-ils capituler devant une arme imprévue qui les trouve sans défense?

Jacques. — Il y a des cas où l'émission des gaz se retourne contre l'émetteur. Une saute de vent suffit.

Bondurand. — Ne comptons pas sur le vent ; une contre-offensive serait plus sûre, mais on ne la tente pas.

Desgenais. — On aperçoit aujourd'hui la fragilité des édifices les plus somptueux et qui semblaient les plus durables ; on voit en combien peu de temps le luxe le plus insolent peut sombrer dans la famine, le tumulte des foules enivrées faire place au morne silence des solitudes ; on comprend comment s'abîmèrent l'Inde, la Chaldée, la Perse, l'Assyrie, l'Égypte, la Chine.

La Baronne, *à Jacques.* — Vous allez encore nous dire que c'est la faute de la Banque industrielle?

Desgenais. — On comprend l'Europe du quatrième siècle retombant dans la barbarie et tout l'éclat de l'empire romain éclipsé jusqu'à la Renaissance.

LADY TITANY. — Ça nous a valu le moyen âge et les temps heureux de la Chevalerie.

LA BARONNE. — Ah ! nous n'avons pas l'air d'y revenir, n'est-ce pas, monsieur Businesstein?

DESGENAIS. — Nous n'avons pas attendu M. Wells, — ce Jérémie professionnel, qui crie à tue-tête dans les carrefours internationaux, — pour nous rendre compte que si les nations civilisées recommencent à se montrer le poing au lieu de se tendre la main, c'en est fait des unes comme des autres.

BONDURAND. — Oui, mais sa lourde erreur, c'est de ne pas comprendre que pour faire cesser le mal, il faut en supprimer la cause.

BUSINESSTEIN. — En un mot, vous voulez supprimer l'Allemagne?

BONDURAND. — Non, mais couper court à sa malfaisance, la mettre hors d'état de nuire.

BUSINESSTEIN. — Et vous avez pour cela une recette infaillible?

LE DOCTEUR. — Je ne crois pas à une panacée, mais j'ai foi dans une médication rationnelle, dans un ensemble de prescriptions ; je dirais presque dans une hygiène vigoureuse, celle qui attaque le mal dans son principe, comme la vieille médecine.

DESGENAIS. — *Principiis obsta.* Le principe sur lequel il se faut appuyer tout d'abord, c'est la réparation du mal par celui qui l'a fait, et non la restauration du malfaiteur par la victime.

BUSINESSTEIN. — Mais si le malfaiteur, comme vous l'appelez, est sans ressources, vous êtes sans recours.

BONDURAND. — Sans ressources?... je commence par m'en assurer, au lieu de me fier à ses déclarations, dans lesquelles il m'a habitué à n'avoir aucune confiance.

TOTO. — Monsieur Businesstein, vous connaissez sans doute le mot du vieux financier qui avait le plus d'argent et le plus d'esprit de son temps. Il disait : « Je n'en veux jamais à quelqu'un de me tromper deux fois... Parce que la seconde fois, c'est de ma faute ; je suis averti. »

LADY TITANY. — Il faut rendre cette justice à l'Allemagne qu'elle n'a pas négligé de nous avertir.

BONDURAND. — Or, comme elle ne nous a pas permis de nous fier à ses dires, fions-nous à nos yeux. Qu'est-ce que

nous voyons sur elle? des haillons dont elle se déguise pour venir causer avec nous, en nous présentant un vieux porte-monnaie vide et sale ; mais si nous la suivions jusqu'à son domicile...

Jacques. — Voilà beau temps qu'on nous en parle, comme dans les chœurs d'opéras, qui marquent le pas sur place.

Toto. — Si nous poussons jusqu'au domicile de l'Allemand, nous le voyons jeter sa défroque pour revêtir un pyjama capitonné ; regarder avec amour dans son coffre-fort les bonnes valeurs entassées et faire la joie de ses enfants en leur racontant comme quoi il a roulé les gogos interalliés, qui se laissent toujours prendre au même tour.

Bondurand. — Puis il se remet à l'ouvrage, après avoir donné un tour de vis à la presse aux billets de banque, grâce à quoi travaillant à meilleur compte que les Anglais, les Français et les Américains, il chasse leurs produits de tous les grands marchés par le bas prix artificiel des siens.

Jacques. — Et vous avez l'air de trouver cela tout naturel, vous autres Anglais, aussi bien que les Américains, les Italiens et tous les concurrents, qu'ils sont en train de se mettre sous la dent.

Bondurand. — L'unique chance de salut serait dans l'entente loyale et raisonnée des nations saines, pour relever non seulement la situation matérielle de l'univers, mais, avant tout, sa moralité qui est la condition de tout le reste. Capituler devant le chantage de l'Allemagne, c'est assassiner la foi, décourager ce sentiment intime d'honnêteté, qui est le ressort indispensable des relations des êtres humains entre eux. Pour employer de moins grands mots, c'est tuer la confiance, c'est-à-dire le crédit, — ressource suprême qui doit demeurer alors même que l'argent, simple signe monétaire, a perdu sa force.

Desgenais. — Le consentement des vieilles nations honnêtes à la banqueroute frauduleuse de l'Allemagne, ce serait la plus honteuse félonie de l'histoire, en même temps que l'absurdité la plus funeste !

Bondurand. — Cela, rien au monde ne nous fera l'accepter ; à défaut de la conscience du genre humain évoquée par lord Curzon, l'honneur du peuple français, d'accord avec son bon sens, se dresserait devant une telle infamie. N'en doutez pas ; si nous étions incapables de nous comprendre là-dessus, vous et nous, eh bien ! c'en serait fait de

notre amitié, parce que c'en serait fait de notre estime.

Lord Fairplay. — J'en conviens, un désaccord sur les intérêts matériels peut toujours s'arranger, ou, comme nous disons, s'ajuster, mais la mésentente morale ne s'accommode d'aucune transaction.

Desgenais. — L'Entente cordiale est victime du zèle superstitieux dont on l'a entourée ; au lieu de l'envisager comme un contrat destiné à sauvegarder au mieux les intérêts des deux parties, on en a fait insensiblement une sorte d'abstraction sacrée à laquelle tout doit être sacrifié, même ce qui en est le but essentiel. C'est ainsi qu'on en est venu à nous proposer une alliance vide de ses objets et dont il ne subsisterait que sa vertu mystérieuse.

Bondurand. — Hypnotisé par le danger d'une rupture avec Lloyd George, M. Briand en est venu à lui faire des concessions dont s'est indigné le public français. C'est ainsi qu'en voulant éviter la brouille de deux hommes, — que la force des choses aurait bientôt réconciliés, — on a désaffectionné deux peuples, entre lesquels un rapprochement est moins facile.

Lord Fairplay. — Croyez-vous vraiment que nos deux nations en soient là? Rudyard Kipling, dont le fils repose en terre de France, ne cesse pas de proclamer que le vrai peuple d'Angleterre demeure pieusement fidèle au sol où ses héros ont mêlé leur sang avec le vôtre.

Lady Titany. — Il vous adjure de ne pas confondre les sentiments de la vieille Albion avec les vues de quelques financiers cosmopolites.

Businesstein. — C'est toujours à nous qu'on s'en prend.

La Baronne. — A quand et où la prochaine conférence?

Titany. — Jadis les gens élégants se faisaient blanchir à Londres ; aujourd'hui, c'est sur la côte d'Azur que les Alliés lavent leur linge sale.

La Baronne. — Les dessous de l'Entente n'en sortent pas très blancs.

Jacques. — Ce n'est pas ça qui fera renoncer Lloyd George à notre clientèle. Nous connaîtrons encore son vertigineux illusionnisme, son art prodigieux de nous faire prendre la carte forcée, la perdante. Une, deux, trois, passez, muscade.

Toto. — Rien dans les mains.

Jacques. — Rien dans nos poches, et l'Europe est refaite.

La Baronne. — C'est le mot.

Businesstein. — Avouez que c'est un esprit plein de ressources.

Lord Fairplay. — Il ne vous a jamais trompés sciemment.

Bondurand. — Mais il a passé sa vie à se tromper, comme le lui répète chaque matin le *Morning Post*. Il s'est trompé en retardant, par son influence, l'entrée en guerre de l'Angleterre ; il s'est trompé en affirmant que l'Allemagne paierait tout.

Businesstein. — C'était pour les élections.

Bondurand. — Il s'est trompé sur les soviets, sur la Pologne, sur la Grèce.

Toto. — Erreurs d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche, comme on dit au théâtre.

Bondurand. — Le fait est que chacune de ses faillites lui ouvre un nouveau crédit. Il est un peu comme ces financiers à la Rochette qui trouvent toujours des gogos — les mêmes, il est vrai — pour faire confiance aux affaires qu'ils lancent l'une après l'autre de façon à masquer la déception d'hier par l'illusion de demain.

Businesstein. — Chaque matin, le sourire de l'aurore lui apporte une combinaison nouvelle, où se reprennent les espoirs de l'univers en souffrance. Ah ! c'est un fameux consolateur.

Le Docteur. — Comme les débitants de cocaïne.

Toto. — Le chef de la Cocoalition.

Desgenais. — On l'a comparé à Scheherazade. Il lui faut chaque nuit inventer une histoire pour n'avoir pas le cou coupé le lendemain.

Lord Fairplay. — Le fait est qu'il est au pouvoir depuis plus de mille et une nuits.

Titany. — Et votre Briand, quel orateur ! Et Viviani !

Toto. — Notre Caruso, il a des milliards dans le gosier.

Desgenais. — Quant à Briand, il n'y avait pas son pareil pour faire croire à l'Allemagne qu'il allait la prendre au collet et au Parlement qu'elle payerait tout... On le dit assez populaire chez vous.

Manastreet. — On n'est pas l'ami d'un Anglais quand on n'a pas son estime, et l'Anglais n'estime pas celui qui plie dans sa main.

Lord Fairplay. — Entre nous, vos gouvernants se font

du tort par tant de menaces inconsidérées qu'ils oublient de mettre à exécution.

BONDURAND. — Laissez-moi vous citer à ce propos un trait bien significatif. Je le tiens de Galliéni.

TITANY. — Un des plus grands de vos grands hommes !

JACQUES. — Il adorait les Anglais, et savait leur tenir tête.

BONDURAND. — Donc, le général Galliéni, se rendant à Madagascar au mois d'août 1896 pour y prendre son commandement, arrive en vue de Zanzibar quelques heures après un bombardement que rien n'avait fait prévoir. L'amiral Rawson, commandant l'escadre anglaise, avait tiré trois mille coups de canon pour mettre à la raison un sultan indocile. Destruction des édifices publics et de nombreuses habitations privées ; trois ou quatre cents morts. L'affaire était grave ; l'amiral avait eu la main dure.

LORD FAIRPLAY. — Il s'agissait de mettre à la raison un usurpateur qui refusait de se soumettre à notre protectorat.

BONDURAND. — Galliéni, comme tout son monde, fut profondément surpris. Bien que n'ayant point qualité pour intervenir, il crut devoir rechercher quelques éclaircissements. Un jeune journaliste parisien se trouvait attaché à son état-major ; il le pria de se rendre à bord du croiseur, qui battait pavillon de l'amiral, et de demander à celui-ci s'il lui convenait de faire connaître par quelles graves considérations il avait été amené à un tel coup de force. « Je n'y vois aucun inconvénient », répondit avec une extrême courtoisie l'amiral Rawson, entouré de ses officiers réunis sur la plage arrière. « Dès l'arrivée de mon escadre, j'ai envoyé au sultan, par un de mes officiers, un ultimatum lui déclarant que s'il n'était pas rendu à mon bord le lendemain matin avant que l'horloge monumentale du palais marquât 9 heures, je bombarderais la ville. Ai-je eu tort? ai-je eu raison? Mon gouvernement appréciera. A la vérité, je ne m'imaginais pas un seul instant qu'il ne serait point déféré à cette injonction ; or, le lendemain matin, à ma profonde surprise, le sultan n'avait pas bougé. A 9 heures battant, j'ouvre le feu. Ce ne fut pas sans émotion ; mais j'avais le sentiment bien net que si un amiral anglais ne donnait pas suite à sa parole, le crédit de la Grande-Bretagne était compromis. » Galliéni fut très frappé de cette déclaration et je crois savoir qu'il s'en inspira peu de temps après, dans des circonstances difficiles.

JACQUES. — Nos chefs civils font exactement le contraire de ce qui a donné la victoire à nos chefs de guerre. Ils annoncent des offensives et ne les opèrent pas. C'est une des formes de la surprise. Si au moins ils en tiraient un effet d'intimidation ; mais ils n'effraient plus personne.

LA BARONNE. — Du moins chez l'ennemi.

JACQUES. — C'est que les Joffre, les Foch, les Pétain, les French, les Kitchener, les Douglas Haig, ont fait place à des politiciens qui n'ont pas la même manière de voir et de faire.

LE DOCTEUR. — En ce temps-là, nous avions les mêmes ennemis ; on ne s'aime bien que contre quelqu'un.

TOTO. — Dites quelques Huns.

DESGENAIS. — Aujourd'hui, vous vous jetez dans les bras de Ludendorff et de Lénine.

LADY TITANY. — Votre illustre Anatole France a déclaré qu'il l'adorait.

LE DOCTEUR. — Jetons un voile sur les infirmités de ce vieil écrivain.

BONDURAND. — Bref, vous ne vous méfiez plus que de nous ; nous qu'on va mettre en tutelle ; nous qu'on veut turquifier.

MANASTREET. — Vous n'êtes pas juste. Quoi? nous vous offrons notre alliance.

BONDURAND. — Après l'avoir vidée de tout son contenu désirable.

LORD FAIRPLAY. — Notre protection...

JACQUES. — Avec quelle armée?

LE DOCTEUR. — Qui protégera le protecteur? dit l'Écriture.

BUSINESSTEIN. — ...Notre assistance économique et celle de l'Allemagne : ses financiers ont montré leur supériorité par le sens pratique avec lequel ils ont organisé la prospérité dans la banqueroute. Il n'y a qu'eux qui soient de force à remettre sur pied le business.

LADY TITANY. — Et puis, il faut bien que tout le monde vive.

TOTO. — Excepté nous !

LORD FAIRPLAY. — Parlons franchement. Doutez-vous de notre amitié?

DESGENAIS. — Non, mais de votre clairvoyance. Nous nous expliquons fort bien les vues de M. Businesstein, dont le patriotisme n'a pas de frontières, mais qu'un Anglais de la vieille souche ne ressente pas la honte et le péril de l'Eu-

rope livrée à une Allemagne qui ne songe qu'à rattraper son coup manqué...

BONDURAND. — Quant à nous, nous abandonnerions nos exigences et nos garanties, nos moyens d'action et nos sanctions ! et quand il ne nous resterait plus rien, Lloyd George nous assurerait le reste.

TOTO. — La proie pour Londres.

JACQUES. — Nous nous ferions un plaisir de licencier l'armée que nous avons, pour confier notre sort à celle que vous n'avez pas.

LORD FAIRPLAY. — Mais nous avons une marine qui protégera vos côtes.

TOTO. — C'est à se les tordre. Vous nous refusez jusqu'aux sous-marins.

LORD FAIRPLAY. — Nous vous en laissons pas mal.

JACQUES. — A la condition qu'ils n'aillent pas sous l'eau pour ne pas faire peur à vos cargos. Quant aux gaz toxiques et à toutes les diableries germaniques, il n'en sera plus question... C'est signé.

TOTO. — Pas par les Boches.

LE DOCTEUR. — Après quoi il n'y aura plus qu'à supprimer la poudre. C'est la revanche des gens qui ne l'ont pas inventée.

BONDURAND. — Finissons-en avec ces puérilités ; mettons les cartes sur la table. Au point de vue défensif, qu'est-ce que vous nous offrez? Sur terre, moins que rien ; sur mer, une police flottante dont le premier soin est de nous mettre les menottes. Au moral, il est vrai, une tradition d'héroïsme et de loyauté que nous avons vue à l'œuvre ; d'accord, mais ce n'est pas de ça que nous manquons. Quant aux ressources matérielles, nous sommes la nation européenne qui en est la mieux pourvue ; vous, celle qui en est la plus privée. Nous produisons à peu près tout ce qu'il faut pour notre subsistance ; il vous manque 80 pour 100 de ce qu'exige la vôtre. Vous avez plus de charbon que nous ; mais vous n'avez pas de minerai, c'est notre grande richesse et l'un des plus sérieux gages de notre crédit. Nous n'avons pas de pétrole, mais l'Amérique a un intérêt vital à nous en fournir.

DESGENAIS. — Et chez vous, quels embarras ! Le chômage poussé au tragique et demain peut-être jusqu'à la révolution ; c'est l'explication de votre affolement, ce n'en est pas l'excuse, ni le remède ; l'Irlande mal réconciliée ; le sphinx

égyptien fronçant le sourcil ; les Indes auxquelles la séduction du Prince charmant n'a pas rendu le sourire. Pis encore peut-être : les Indes noires et le mystère de leurs cavernes, ces charbonnages incomparables dont vous tiriez le meilleur de votre richesse et la monnaie avec laquelle vous payiez vos fournisseurs ; à quel prix travaillent-ils aujourd'hui? En vérité, le notaire qui pèserait nos deux fortunes jugerait-il avantageux le mariage que vous faites luire si brillamment à nos yeux?

Toto. — Gai, gai, marions-nous, dit la chanson, mais ne nous mettons pas la corde au cou.

Lady Titany. — Nous rêvions un mariage d'inclination.

La Baronne. — Ne craignez-vous pas une certaine incompatibilité d'humeur? Nous nous querellons à tout propos.

Le Docteur. — C'est la rançon du bonheur conjugal ; toutefois, l'agrément de se dire les choses les plus pénibles ne suffit pas à faire le bonheur d'un ménage.

Desgenais. — Et puis, il y a une chose à laquelle nous ne nous faisons pas. C'est votre égoïsme politique.

Manastreet. — Simple franchise.

Desgenais. — Vous la poussez loin. Votre emblème national le proclame ouvertement. : « Dieu et mon Droit. » Cette fière devise ne laisse aucune illusion sur le cas que vous faites de ceux d'autrui.

Lord Fairplay. — Vous êtes dur.

Desjenais. — Je suis sincère, comme vous. Vous aimez le parler franc et le geste vigoureux. Bismarck admirait la vigueur avec laquelle, quand vous jouez au cheval avec un camarade, vous enfourchez ce partenaire en lui enfonçant vos éperons à pleins flancs.

Jacques. — Eh bien ! nous sommes las de « faire tout le temps le cheval ». Chacun son tour.

Le Docteur. — Ce qui nous inquiète aussi, c'est cette singulière fébrilité qui vous emporte depuis quelque temps à travers les capitales et les villes d'eaux, comme ces névropathes cosmopolites qui ne tiennent pas en place. C'est presque de la manie ambulatoire. Votre diplomatie s'agite.

Toto. — Et Lloyd George la mène.

Le Docteur. — Ou la mène-t-il? A Moscou, via Berlin. A Gênes.

Toto. — Prodigieuse ironie des mots. Gêne... universelle.

Lord Fairplay. — Notre Premier a un faible pour l'à-peu-près.

Manastreet. — Et il raffole de l'anecdote.

Lady Titany. — Sans doute s'est-il amusé de celle-ci, qui me fut contée par un de nos hommes d'État, grand ami de la France et qui en comprend à merveille l'esprit et le cœur. Une de ses amies avait à son service la plus délicieuse femme de chambre française vive et dévouée, dont on goûtait l'esprit alerte au point de lui permettre un certain franc-parler. La paix de la maison, du moins de l'élément féminin, était troublée par la présence d'un rat dans la lingerie. Enfin le rat est pris au piège ; pour se débarrasser hygiéniquement de cet hôte infectieux, un domestique s'avise de le flamber au pétrole. La chose est rapportée à la maîtresse de maison, dont le cœur sensible éclate en reproches. Alors la soubrette se rengorgeant : « Vous avez bien brûlé Jeanne d'Arc ! » fait-elle avec dignité.

Desgenais. — Vous vous êtes pardonné Jeanne d'Arc et vous avez adopté Napoléon. Grand merci ! mais les Allemands sont plus rancuniers.

Lady Titany. — Henri Heine disait qu'ils ne nous ont pas encore pardonné l'exécution de Conradin de Hohenstaufen par Charles d'Anjou.

Jacques. — Comment voulez-vous qu'ils nous pardonnent jamais le traité de Versailles?

(*Un silence.*)

Lady Tintany. — Et, maintenant, si on allait faire un tour au golf?

(*Chacun fait prendre par son* caddy *le formidable attirail de maillets, qui constitue l'armement du joueur de golf.*)

Le Docteur. — Savez-vous que nos populations commencent à s'alarmer de voir notre territoire envahi par des légions de vos compatriotes, armés jusqu'aux dents de ces engins diaboliques? Nous ferions peut-être bien de veiller à la limitation de cet armement?

Lord Fairplay. — Ce sera pour la prochaine conférence de Washington.

Toto. — Lloyd vous entende !

Grosclaude.

A travers le répertoire lyrique

VI

Les Huguenots

Repris à l'Opéra l'été dernier, il est possible, d'après le nombre des représentations, que la reprise n'en soit pas tout à fait perdue. Et ce serait justice. Ayons à cette occasion le courage — il en faut et beaucoup — de l'affirmer encore aujourd'hui : c'est un grand musicien de théâtre que Meyerbeer, et dans leur genre, qu'on a plus tôt fait de honnir que d'égaler, c'est une grande œuvre que les *Huguenots*. Aussi bien, tel fut autrefois l'avis d'un Richard Wagner. Nous écrivons *un* à dessein, parce qu'en cette affaire il y en a deux, qui ne s'entendent pas très bien. Le premier a dit de la Bénédiction des poignards : « Qui ne reste émerveillé de l'ordonnance et de la conduite de ce travail de géant? Voyez pourtant la sobriété des moyens... Avec quelle prudence, quelle convenance, le maître fait grossir le torrent, sans le laisser perdre en un tourbillon confus, mais en l'élargissant jusqu'à une mer imposante! En ce sens on ne peut rien concevoir de plus élevé. » Le même Wagner félicitait le musicien des *Huguenots* d'avoir « élargi et élevé sa manière à la hauteur classique, éloquente pour tous, et conquis une noble et idéale personnalité ». Il célébrait en Meyerbeer la « conscience irréprochable qui

éclaire de ses plus purs rayons les productions les plus gigantesques comme les inventions souvent les plus raffinées (1) ». Ainsi parla d'abord et même avec encore plus d'admiration, nous le verrons en terminant, le futur auteur du *Judaïsme dans la musique*. Et malgré tout, malgré lui-même depuis, c'est peut-être alors qu'il ne s'est pas trompé.

Qu'il y ait de la puissance ou, comme disait le président de Brosses, des « endroits forts » dans les *Huguenots*, leurs pires ennemis ne refusent pas d'en convenir. Ils daignent accorder quelque grandeur, ne fût-ce que celle des ruines, à des pages comme la Bénédiction des poignards et le duo qui suit. Nous parlerons de celles-là tout à l'heure. Mais il en est d'autres, d'un caractère tempéré, dont nous voulons auparavant rappeler ou révéler à ceux qui ne les connaissent pas, ou qui les méconnaissent, la finesse, l'élégance et même la poésie. De tels passages ne sont pas rares dans le premier et le second acte, les plus légers, de l'opéra. A propos des *Huguenots*, on a beaucoup parlé de musique historique. D'aucuns ont prétendu qu'il n'en pouvait exister. Nous ne sommes pas de leur avis. Si l'on dit : musique politique, à la bonne heure et la chose va de soi. Dans une lettre, maintes fois citée, « à Giacomo Meyerbeer », George Sand s'indigne qu'on ait pu rédiger des formules de ce genre : « Le massacre de la Saint-Barthélemy fut *tout simplement* une grande et sage mesure de *haute politique*, sans laquelle le trône et l'autel eussent été la proie des factieux. Pour peu qu'on voie les choses *de haut*, il n'y a dans le massacre des huguenots ni bourreaux ni victimes, mais une guerre de légitime défense, provoquée par des complots dangereux à la sûreté de l'État. » Cela pourrait faire question, mais question politique, et que ni le musicien, ni le librettiste des *Huguenots* n'avait à résoudre, ou seulement à poser. Historique encore une fois, voilà la couleur dont la musique des *Huguenots* peut sembler, — je dirais presque à nos yeux, — revêtue et même imprégnée. Un certain ensemble d'idées, ou mieux de formes et d'images, que suscitent en notre esprit les mots de Réforme et de Renaissance, tel est l'ordre que la musique des *Huguenots*, si nous savons l'entendre, sait elle-même, par moments, nous rendre sensible. Plus d'un exemple en fera foi. Remarquez, dès le milieu

(1) Cité par M. René Brancour dans la *Revue française* du 14 août 1921.

de l'ouverture, les ornements et les broderies dont s'enguirlande une des reprises du choral luthérien, thème unique et varié de ce prélude. On trouve là comme la première rencontre, avant beaucoup d'autres, des deux éléments qui se partagent le sujet et l'esprit du drame. « Renaissance », avons-nous dit. Nous ajoutons : « Renaissance française », car ailleurs le paysage aussi fera partie de l'histoire et nous verrons la couleur locale se mêler, en touches claires ou sombres, à la couleur de l'époque.

Chez Nevers, au premier acte, à travers des « ensembles » souvent un peu gros, à moins qu'ils ne soient assez plats (je pense à l' « Orgie »), que d'arabesques, et d'un goût délicat, fait courir au plafond de la salle une ritournelle, une phrase de chant ou d'orchestre, un dialogue, un récit ! Nous ne parlons bien entendu que de la musique. Rappelez-vous l'entrée de Raoul, ou seulement son approche. Un des invités de Nevers adresse au maître de la maison ce distique, où s'exprime, en un style à la fois prétentieux et familier, la hâte d'un appétit impatient :

De ces lieux enchanteurs châtelain respectable,
Pourquoi, mon cher Nevers, ne pas nous mettre à table?

Réponse du « châtelain respectable » : « *Nous attendons encore un convive.* » La réponse, puis le portrait du convive attendu, et les menus propos qui se croisent, tandis que la première phrase, reprise, passe des voix à l'orchestre, y circule et s'y joue, tout cela donne à ce repas de jeunes gentilshommes un air, un grand air de distinction, d'élégance et de courtoisie. En tout ce dialogue j'aime le souci des détails et des nuances. Sous l'indulgence mondaine, une pointe de scepticisme et d'ironie souligne la réplique de Nevers à ses amis, que d'abord effarouche l'annonce d'un huguenot. Le voici lui-même. Impossible de se présenter, de saluer avec plus de bonne grâce et de modestie. Ainsi paraît s'incliner, s'excuser elle-même la phrase, délicieuse de réserve et de timidité : « *Pour moi, pauvre soldat, soldat que l'on connaît à peine.* » Et d'où vient ensuite à ce mot, à ce nom seul : « *la Touraine,* » le charme, la clarté que lui donne la musique ! Tout à l'heure, au début du second acte, la reine Marguerite à son tour le prononcera. Sur ses lèvres, il aura même poésie. Il évoquera tout un paysage, toute une époque, et nous fera croire une fois de plus que la couleur, la cou-

leur historique et locale, peut exister dans ou par les sons.

N'est-ce point encore un paysage, le prélude qui prépare le récit de la rencontre galante : « *Plus blanche que la blanche hermine,* » et dont voici les premières paroles : « *Non loin des vieilles tours et des remparts d'Amboise.* » Au-dessus du frisson, des vapeurs de l'orchestre, avec le dernier mot et les dernières notes, comme on les voit s'élever, les remparts et les tours ! Quel fond, quelle silhouette, et de Touraine encore ! Un simple trémolo suffit à créer l'atmosphère où les phrases suivantes, une à une, vont flotter vaguement avec une douceur de rêve, presque d'extase. Des arpèges légers, aériens, leur répondent et les enveloppent d'une sorte de nimbe. C'est la viole d'amour qui les égrène, lointaine, discrète, j'allais dire chaste, ainsi que le fut, dit-on, l'artiste qui jouait cet instrument naguère et le premier fit entendre le fameux prélude. Il s'appelait Uhran, et sa pudeur autant que son talent est restée légendaire. On assure que pendant les trente années peut-être qu'il fit partie de l'orchestre de l'Opéra, il tourna constamment le dos à la scène et pas une fois ne se retourna pour y jeter les yeux. L'alto, plus grave, succède à la viole, et son contrechant accompagne le chant d'amour, d'un amour juvénile, et que nos « jeunes » ont tort de mépriser. Au cours de ce premier acte, inégal sans doute, l'esprit même ne manque pas. « Nevers, écrivait encore George Sand à Meyerbeer, Nevers, ce beau jeune homme en satin blanc, qui a, je crois, quatre paroles à dire dans le *libretto*, vous avez su lui donner une physionomie gracieuse, élégante, chevaleresque, une nature qu'on chérit malgré son impertinence, et qui parle avec une mélancolie adorable des *nombreux désespoirs des dames de la cour* à propos de son mariage. » En vérité Nevers a plus de quatre paroles à dire. Et lesquelles ! Entre autres, celles-ci, bon exemple de pléonasme d'abord, puis de gradation à rebours ou de dégradation :

> *Et c'est ma fiancée,* ici même, en ces lieux,
> *Qui vient me demander de rompre un mariage*
> *Auquel l'ordre d'un père* et l'oblige et l'engage.

Mais pour tout corriger, tout animer d'une vie légère et charmante, il y a la musique. C'est elle qui fait aimable ou spirituel un détail, un rien : un *a parte* de Nevers, le passage au fond du théâtre de la visiteuse voilée, la première phrase

du page Urbain, les compliments empressés, un peu moqueurs, des jeunes gens à Nevers, puis à Raoul appelé par un message qu'ils savent royal, au rendez-vous pour lui seul mystérieux. Assurément il n'y a pas en tout cela de grande musique, mais de facile, de vive, de brillante même, et tout juste celle-là qu'il fallait.

Souhaitez-vous encore une impression de nature, et la fraîcheur de l'ombre et celle d'un fleuve coulant avec mollesse entre des bords heureux? Alors écoutez le transparent, le fluide prélude du second acte, et, la toile à peine levée, dès les premières paroles de la reine, vous reconnaîtrez le paysage, de Touraine toujours, qu'avait préparé l'orchestre et que la voix féminine, en peu de mots, en peu de notes, achèvera. Plus loin elle saura, cette voix, se faire gentiment ironique et railleuse pour calmer les transports inconsidérés de Raoul. Nous songeons ici non pas au fâcheux *a parte :* « *Si j'étais coquette...* » mais à deux ou trois fines répliques, dont la finesse échappe à l'auditeur parce que, depuis les jours lointains de Mme Carvalho, l'interprète, le plus souvent, ne la soupçonne pas. Plus loin encore, elle ne manque même pas, la petite reine, de la dignité royale. Sans doute, s'adressant aux seigneurs dont elle va recevoir le serment, quand elle commence ainsi : « *Mon frère Charles IX,* » nous nous rappelons certaine lettre « autographe » où Blanche de Castille appelait son fils : « Mon cher saint Louis. » Mais l'exorde, l'exorde musical, n'en a pas moins de l'allure, de la noblesse, avec de la grâce, et la suite du discours y répond.

Voici de plus sombres tableaux. Au troisième acte, Saint-Bris reçoit des mains de Marcel le défi de Raoul et s'écrie : « *Il revient donc enfin!* » — « *Avec la reine,* » répond — et de quel ton ! — le vieux serviteur. « *Tous les trois nous venons de quitter la Touraine. Nous rentrons dans Paris.* » Paris, après la Touraine, et le Paris d'alors, depuis quelques moments déjà, nous croyons le voir en quelque sorte par les sons. Après l'humble prière des femmes agenouillées au seuil de la chapelle sur le passage de la triste épousée; après des récits, des ritournelles où se trahit l'inquiétude, le malaise des choses mêmes, quand les « bruits désordonnés du Pré-aux-Clercs s'effacent dans le lointain et que le couvre-feu fait entendre sa phrase mélancolique, traînante comme l'heure, mourante comme la clarté du jour, est-il besoin de la toile peinte en rouge de l'Opéra et de l'escamotage

adroit de six quinquets pour que l'esprit se représente l'horizon embrasé qui pâlit peu à peu, les bruits de la ville qui expirent, le sommeil qui déploie ses ailes grises dans le crépuscule, le murmure de la Seine qui reprend son empire à mesure que les chants et les cris humains s'éloignent et se perdent (1)? » Cette vision de Paris, et du même Paris, deux grands musiciens, l'auteur des *Huguenots* et celui du *Pré-aux-Clercs*, ont su nous la donner. « *Höre ich nicht das Licht?* » s'écrie Tristan. « N'entends-je pas la lumière? » Aussi bien que la lumière, il faut reconnaître ici que la musique a le pouvoir de nous faire entendre la nuit.

« Tout cela, » nous répondront les oublieux, les ingrats, « tout cela n'est que le décor ou le dehors. » Allons donc plus avant, « *ab exterioribus ad interiora.* » Le « grand opéra français », dont les *Huguenots* forment l'un des sommets, peut bien être — et même il l'est assurément — le drame, parfois le mélodrame, plutôt que la tragédie lyrique. En quoi sans doute il se ressent du romantisme d'alors. Dès 1825, un critique et non des moindres, Vitet, s'en plaignait et criait aux musiciens de son temps : « Rompez, rompez tout pacte avec M. Scribe et ses amis. Ce sont gens qui font trop bien les drames, vrais fléaux de la musique. » En quoi tout de même il exagérait. On peut bien avouer que dans le genre auquel appartiennent les *Huguenots*, l'action, l'intrigue, a trop de part, que les événements y dominent les âmes et que les personnages, comme aurait dit Brunetière, y agissent moins qu'ils n'y sont agis. Pourtant il nous paraît difficile de ne pas donner encore une fois raison à George Sand écrivant du Marcel de Meyerbeer : « Ce vieux serviteur rude, intolérant, fidèle à l'amitié comme à Dieu, cruel à la guerre, méfiant, inquiet, fanatique de sang-froid, puis sublime de calme et de joie à l'heure du martyre, n'est-ce pas le type luthérien dans toute l'étendue du sens poétique, dans toute l'acception du vrai idéal, du réel artistique, c'est-à-dire de la perfection *possible?* » Il est certain que la figure est posée et composée avec une rare puissance. Presque tous les traits en sont justes, fût-ce les moindres, comme les accents de contre-basses qui le plus souvent l'accompagnent. Nous abandonnons volontiers à la critique la chanson huguenote, avec l'insupportable et, si l'on veut, ridicule « *Pif! Paf! Pouf!*

1) George SAND, *loc. cit.*

des balles. » Mais le choral de Luther, au beau milieu du festin chez Nevers, quel n'en est pas, après quels récitatifs ! l'éclat, grossièrement peut-être, mais saintement injurieux ! A la fin de l'acte, il éclate encore, tout autre, et mêle au chœur léger des félicitations un accent de robuste et toujours fanatique orgueil. Nouvelle explosion, la plus dramatique, au troisième acte, lorsque d'une voix tonnante le serviteur fidèle s'écrie, appelant au secours de son maître : « *Tout Israël est en émoi!* »

Et Valentine, « cette grande belle fille brune, courageuse, entreprenante, exaltée, méprisant le soin de son honneur comme celui de sa vie, et passant du fanatisme catholique à la sérénité du martyre protestant, n'est-ce pas aussi une figure généreuse et forte, digne de prendre place à côté de Marcel (1)? » Valentine est tout cela dès qu'elle paraît au seuil de la chapelle :

Derrière ce pilier, cachée à tous les yeux,
Je viens d'entendre, hélas! ce complot odieux...
Ses jours sont menacés! Ah! je dois l'y soustraire.

Le soustraire à quoi? Au complot. (Voyez le vers précédent). Prises ainsi, d'ensemble, les paroles se tiennent un peu mieux et l'ellipse, fameuse dans la littérature d'opéra, paraît alors au moins excusable. Mais la musique, presque toute la musique, est belle, depuis la noble phrase de clarinette annonçant le récitatif : « *O terreur, je tressaille au seul bruit de mes pas,* » jusqu'au *cantabile* plus large encore et si généreux, si tendre, qui porte à sa cime (*Je veux donc le sauver*) une sorte de flamme sonore ; enfin jusqu'à ce peu de mots haletants : « *Une femme, ô Marcel...,* » où se trahit un tel abandon, une telle détresse.

On a dit autrefois, et longtemps : « beau comme le quatrième acte des *Huguenots* ». Un fanatique se serait même un jour écrié devant Meyerbeer : « Après le quatrième acte des *Huguenots*, on ne peut plus entendre *Don Juan.* » A quoi le « détestable flatteur » aurait reçu du maître cette réponse : « Alors c'est tant pis pour le quatrième acte des *Huguenots.* » Il est, ce quatrième acte, l' « endroit fort » par excellence de l'opéra, l'un des plus forts non seulement de l'œuvre de Meyerbeer, mais du théâtre lyrique tout entier. Ne man-

(1) George Sand, *loc. cit.*

quons cependant pas d'en citer les toutes premières mesures pour leur douceur, et de surprendre au passage sur les lèvres de Valentine un profond et triste soupir. (*Je suis seule chez moi, seule avec ma douleur*). Trait passager, touche furtive, mais de ceux ou de celles par où, même en musique, le modelé d'une figure est achevé. Richard Wagner, on l'a vu plus haut, a dignement parlé de la célèbre conjuration, la plus célèbre après celle de *Guillaume Tell*, et un peu au-dessous, qui jamais ait été mise en musique. Oui, musique moins pure, moins noble que celle de Rossini, mais fameuse musique tout de même, solide et grandiose échafaudage de sons. *Omnia in numero et mensurâ.* Tout y est mesure et nombre, ordre et progrès, depuis le calme, presque la froideur du début, jusqu'aux dernières fureurs. Un « motif » principal domine la longue et tragique séance. Il l'ouvre avec gravité, puis il y intervient avec une énergie croissante, il la termine, ou la lève, avec frénésie. Pas un des ressorts de l'immense machine qui ne joue et, quand il le faut, qui ne crie. Il y a là des duretés, des brutalités nécessaires, des coins d'acier qui s'enfoncent (*Anathème sur eux!*) entre des jointures de fer. Avec cela, par endroits, quelle étendue ou quelle profondeur se découvre ! « *Et vous*, s'écrie Saint-Bris, *et vous qui répondez au Dieu qui vous appelle!* » Plus loin : « *Écoutez! Écoutez!* » Plus loin encore : « *Et lorsqu'enfin de l'Auxerrois la cloche sainte...* » Autant de phrases, ou de mots seulement, autant de perspectives sonores, autant d'horizons infinis comme celui de la mer, d'une mer irritée et mugissante. Orchestrale, vocale, tantôt la symphonie se déchaîne, tantôt elle se contraint et se concentre (*Glaives pieux! Saintes épées!*) en de lents mais non moins sinistres accords.

Pour égaler, surpasser même ce concert d'imprécations et de haine, il fallait ce duo d'amour. Musicien de théâtre ou de drame, dit-on de Meyerbeer. Et nous ne sommes pas, on l'a vu, les derniers à le dire. Mais au centre, au sommet du drame des *Huguenots*, la musique en soi, la pure musique rayonne. Mélodique, et mélodieuse, et chantante, musicale en un mot par elle-même, par elle seule, quelle phrase l'est plus que celle-ci : « *Le danger presse et le temps vole!* » Plus aussi que la réponse de Valentine : « *Toi mon seul bien, toi mon idole,* » touchante effusion qui fait mieux en vérité que préparer le futur et prochain aveu : « *Je*

t'aime! » dont Raoul n'aura plus grande raison de se montrer surpris. Il s'en étonne pourtant, il s'en émerveille. « *Tu m'aimes!* » soupire-t-il. Et par ces mots, trois fois répétés, sur des notes de plus en plus hautes, de plus en plus faibles aussi, ou qui devraient l'être, par des modulations où la voix tantôt s'anime et tantôt s'éteint, la musique nous ouvre — avec quelle ravissante douceur! — le domaine des éblouissements et de l'extase. Mais, pour Valentine au moins, celui de l'épouvante. Et c'est l'une des beautés des pages qui suivent, admirables entre toutes les pages d'amour, comme c'est un merveilleux privilège de la musique même, qu'une seule mélodie exprime ici des sentiments contraires. Hélas! il y a longtemps que les interprètes ont perdu la notion de ce privilège et de cette beauté. Sur la triple et montante supplication de Raoul : « *Laisse-moi, laisse-moi, laisse-moi partir,* » l'auteur, nous écrivait-on naguère, — et cet *on* n'était pas une bête — l'auteur a mis un *crescendo* qui aboutit à un *piano* subit, et cela peint à merveille la situation, le sentiment de l'homme qui voudrait partir et ne peut pas. Mais comme Duprez ne pouvait pas, lui, chanter *piano* sur les notes du haut, il a indiqué dans sa *Méthode* un *fortissimo* sur la plus haute note, et comme c'est plus facile, tous les chanteurs la crient ainsi. » Un peu plus loin, nouveau contresens. Raoul enivré : « *Tu l'as dit, oui tu m'aimes.* » Valentine, au désespoir : « *C'est la mort!* » Mêmes notes, mais non pas du tout mêmes paroles, ni même sentiment. Or cette phrase musicale, répétée et diverse, cette phrase « que Valentine doit chanter *forte* et Raoul *piano*, tous les deux la hurlent de toutes leurs forces, avec un point d'orgue sur la note du haut. Ainsi tout du long », poursuivait notre correspondant, « l'ouvrage est défiguré. Les *maestoso* deviennent des *allegro*, les *allegretto* des *allegro molto* ». Enfin, concluait Saint-Saëns, car c'était lui-même : « Quand vous parlerez des *Huguenots*, ne manquez pas, je vous prie, de dire combien ce que l'on fait entendre au public diffère de ce que l'auteur a écrit. Ce qu'on voit maintenant est une caricature. »

Nous l'avons dit. Mais ce que Meyerbeer a écrit, ce que, n'osant aller le réentendre, nous venons seulement de relire, que cela est beau! Beau de toutes les beautés, par tous les éléments de la musique : par le flot, le torrent mélodique, par la richesse de la tonalité, par le chant des deux voix

unanimes et contraires, par l'accompagnement — qui chante aussi — des violoncelles, par la vigueur et la brièveté des péripéties, enfin et surtout par la profonde, la poignante humanité des deux figures lyriques. Pas l'ombre ici de symbole et d'allégorie. George Sand s'en félicitait. Ici les personnages de Meyerbeer, à vrai dire, existent, vivent, plutôt qu'ils ne représentent et ne signifient. La musique ne les dépasse ni ne les déborde. Mais comme elle les anime, les porte, les exalte! Gigantesques sont les héros préhistoriques de Wagner, « *portant* sayon de poil de chèvre ». Mais faut-il oublier pour eux le svelte gentilhomme au pourpoint de velours violet, à la chaîne d'or? Nous voulons bien que Tristan et Iseult figurent l'amour même, l'amour en soi. Il nous plaît également de ne voir en Valentine et en Raoul que deux êtres qui s'aiment, deux créatures de chair et de sang comme nous.

Quant à la religion, « nous avons appris par ce fils de l'Allemagne comment au théâtre elle peut être prêchée ». Ainsi parle Wagner encore. Le Meyerbeer des *Huguenots*, puis celui du *Prophète*, a fait de l'idée, de la passion religieuse, un ressort dramatique, une force dont on vit et dont on meurt. On en meurt, et d'une mort héroïque, au dernier acte des *Huguenots*. Héroïque d'abord avec autant de calme et d'austérité même que de chaleur et d'enthousiasme à la fin. Devant le temple menacé, Valentine, Raoul et Marcel attendent les meurtriers. Au dedans, la foule s'est réfugiée et prie. Écoutez sa prière, si par hasard elle est chantée comme elle doit l'être : je veux dire pas trop vite, ni trop loin, pas trop près non plus, et pas trop fort. Des voix de femmes et d'enfants seulement — d'où l'impression de la faiblesse sans défense — psalmodient le choral. En style polyphonique elles s'entrelacent. Et sur leur trame fragile, un peu tremblante, mais sans la rompre, la voix de Marcel pose çà et là des touches vigoureuses. Fautive quelquefois, la déclamation lyrique de Meyerbeer est admirable ici de justesse et de puissance. Pas une note qui ne réponde au mot, qui ne le fortifie et ne l'illumine. Le silence maintenant règne dans l'oratoire. Prêtre — ou pasteur — par sa propre grâce, Marcel va bénir les fiancés à genoux. Mais une autre voix, avant la sienne, s'élève. Je me trompe, elle s'abaisse au contraire, et la phrase de clarinette basse, qui descend par degrés, et si bas, fait un

exorde sombre à la sombre allocution nuptiale. En vérité, pour « prêcher la religion au théâtre », Meyerbeer s'y est pris de plus d'une sorte. Le cinquième acte des *Huguenots*, et plus tard le troisième et le quatrième acte du *Prophète!* Quelle religion et quelle religion ! Demain, dans la cathédrale, quelle foule, quel bruit et quelle splendeur ! Au seuil du temple aujourd'hui, quelle solitude, quel silence de mort, de la mort prochaine, enveloppe les sévères questions de Marcel aux époux et leurs humbles réponses ! Un moment suspendue, l'action va reprendre ses droits et sa course. Mais la musique n'y sera point sacrifiée. C'est un puissant raccourci que le chœur des meurtriers, où les tons et les modes se heurtent avec rage, où brille par deux fois, entre les décharges de mousqueterie, l'éclair oblique du choral encore invaincu, par deux fois aussi le cri triomphal : « *Ils chantent encore!* » avant que tombent dans l'abîme, et comme dans le néant, les dernières paroles : « *Ils ne chantent plus!* »

Non, pas encore les dernières, ni les derniers chants. « Murmures d'une agonie tranquille, résignée et confiante... voix du martyre calviniste, martyre sans extase et sans délire (1). » George Sand ici n'a pas raison. Telle n'est pas la voix du martyre, et de ce martyre, dans le trio final. Le choral encore en est l'âme, et justement une âme en délire, en extase. Au-devant des meurtriers, il marche, il monte de note en note ; il s'oppose et s'élance à la fois. C'est en vain que les cris de mort le brisent ; de ses éclats, j'allais dire de ses blessures, jaillit par des modulations, par des reprises imprévues, le flot de la musique renouvelée.

. . . .

Et pourtant...

« Les vieilles formes s'usent. L'opéra en cinq actes n'est plus possible. » Ainsi parlait déjà Meyerbeer lui-même à Blaze de Bury. Et Wagner a prononcé cette oraison funèbre de l'opéra meyerbeerien : « En ce sens, on ne peut rien concevoir de plus élevé. Nous comprenons que le point culminant, dans toute l'acception du mot, a été atteint ; et de même que le plus grand génie éclaterait s'il voulait, dans l'ordre d'idées de Beethoven, non pas même enchérir sur sa dernière symphonie, mais seulement essayer de partir de

(1) George Sand, *loc. cit.*

là pour aller plus loin, de même il paraît impossible que dans cet ordre d'idées où Meyerbeer a touché la limite extrême, on veuille encore s'avancer au delà.

« Il nous faut nous arrêter à l'opinion que cette dernière époque de la musique dramatique s'est fermée avec Meyerbeer, et qu'après lui, comme après Hændel, Gluck, Mozart et Beethoven, l'idéal pour cette période doit être considéré comme atteint et impossible à dépasser ; mais aussi que, dans sa puissance infatigable de création, le temps apportera une nouvelle direction qui permettra de faire ce que ces héros ont fait (1). »

Le temps n'a pas été sourd à l'appel de Wagner, infidèle à son espérance. La direction nouvelle qu'il souhaitait, il l'a prise lui-même, le premier, on sait dans quel sens et jusqu'où. Mais si le temps n'a pas épargné tout, il n'a pas non plus tout détruit d'une époque et d'un idéal dont les *Huguenots* peut-être demeurent le plus grand témoignage. Même en musique, on a beau les massacrer, « ils chantent encore ».

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) Traduit par SOUBIES et MALHERBE (*Mélanges sur Wagner*).

La Chaussée des Géants [1]

CHAPITRE VII

Huit jours encore.

La chambre du docteur Grütli était contiguë à la mienne. Là aussi, l'électricité était restée allumée.

— Entrez, cher monsieur Gérard. Asseyez-vous. Comme chez vous, je vous en prie ; faites comme chez vous.

Cette invitation me fut adressée sur un ton qui ne fit qu'accroître mon irritation.

Le docteur Grütli ferma les contrevents de la fenêtre. Il alla à la porte et donna un tour de clef. Puis, il revint vers moi, souriant et boitant.

— Dieu me damne ! dit-il, je me serai foulé le pied dans cette chute stupide.

Il s'était déchaussé. Je revis la chaussette blanche entrevue la nuit de la traversée, à bord du bateau-navette.

— Ma cheville, dit-il, vous la voyez. Demain, elle sera bleue, après demain noire. Je souhaite qu'elle soit redevenue rose et mignonne pour le jour de l'accomplissement de la prophétie du Donegal.

Il prit dans un placard une bouteille et deux verres.

— Que cela ne nous empêche pas de dire un mot à ce whisky.

(1) Copyright 1921 by Pierre Benoit. Voir la *Revue universelle* des 15 décembre 1921, 1er et 15 janvier 1922.

N'est-ce pas, monsieur Gérard, monsieur le professeur Gérard?

Il appuyait sur les mots de façon insolite, et, soudain, il éclata d'un gros rire. Maintenant, c'était une véritable crise d'hilarité qui le secouait.

— Monsieur Gérard ! Ah ! ah ! ah ! Monsieur le professeur Gérard !

— M'expliquerez-vous? fis-je, inquiet et furieux.

Tenant des deux mains sa cheville, il riait tout ensemble et grimaçait horriblement.

— Ah ! ah ! ah ! que c'est mauvais de rire quand on souffre, mais que c'est bon ! Aïe, aïe ! monsieur le professeur Gérard, Ferdinand Gérard, n'est-ce pas?

— Je ne suis pas, dis-je d'une voix menaçante, d'humeur à goûter vos simagrées. Une bonne fois, voulez-vous, oui ou non...

— Monsieur Gérard, je vous en supplie, ne vous fâchez pas. Je serais certes navré de fâcher monsieur le professeur Gérard. Mais il voit en quel triste état je me trouve. Je ne puis plus bouger, non, je ne le puis. Il faut m'aider.

Il avait pris dans son gousset une petite clef qu'il me tendait.

— Là, dans le deuxième tiroir de la commode, ce coffret. Deux tours de clef, s'il vous plaît, un à droite, un à gauche, c'est cela. Dans ce coffret, une grande enveloppe jaune, pliée en deux... Soyez assez aimable pour me l'apporter. Je suis vraiment désolé de vous mettre ainsi à contribution. Un peu plus de ce whisky. N'est-ce pas qu'il est appréciable?

Il avait ouvert l'enveloppe. J'eus la surprise de le voir en retirer un numéro de *l'Illustration*. Un pressentiment désagréable s'empara de moi.

— Voilà qui va vous intéresser, monsieur le professeur Gérard, qui va vous intéresser tout particulièrement.

Son rire odieux l'avait repris.

— 25 juillet 1913, continua-t-il, ayant ouvert le numéro, et lisant la légende inscrite sous la grande photographie de la première page : M. Louis Barthou, président du Conseil, ministre de l'Instruction publique, visite le Collège de France. Je vous ai dit, monsieur le professeur, que ce numéro était de nature à vous intéresser particulièrement, tout particulièrement.

Je me levai.

— Donnez-moi cela, dis-je.

— Là, eh là ! doucement, mon pauvre pied ! Une photographie, monsieur le professeur, une bien belle photographie. On reconnaît tout le monde, presque tout le monde. Et puis, il y a les noms au-dessous. Voici le ministre. A côté de lui, M. Léon Barthou, directeur

de son cabinet, M. Maurice Croiset, administrateur. Puis voici MM. Hadamard, professeur de mécanique analytique et mécanique céleste, Morel-Fatio, professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale, et enfin, très visible, sinon très reconnaissable, M. Ferdinand Gérard, professeur de langue et littérature celtiques... Ah ! ah ! ah !

Renversé dans son fauteuil, il riait à gorge déployée.

— Taisez-vous ! fis-je, avec une colère pleine d'épouvante.

Il ne m'écoutait pas. Il riait de plus belle.

— Non ! Non ! finit-il par pouvoir dire. Vous ne saurez jamais la peur que vous avez pu me faire, depuis l'instant où j'ai appris que vous étiez professeur de langue celtique. Quand j'y pense, j'ai envie de crier, de danser, d'appeler ce bon M. Ralph pour qu'il boive avec nous. Je parle assez couramment le gaélique, mon cher professeur, mais quant aux racines, à la syntaxe, à la littérature, pfft ! j'ai maudit ma malchance. Je me suis cru découvert. Je vous ai fui comme un rat pesteux. Mais il y avait ces satanés repas qui nous réunissaient, et au cours desquels j'avais toujours peur de vous voir me proposer un petit match philologique. Ai-je pu être assez empoisonné par votre présence, mon Dieu. Mais, j'y pense, vous-même, vous avez dû être en proie aux mêmes transes?... Ah ! non, non, non, jamais je n'aurai vu quelque chose de plus drôle.

— Qui êtes-vous? demandai-je d'une voix blanche.

Il me regarda finement.

— Je ne vois aucune difficulté à vous le dire, pour le cas où vous ne l'auriez pas déjà deviné. Aussi bien, nous n'avons pas à redouter de nous faire concurrence, puisque nos buts sont les mêmes. Mais que de temps perdu ! Ah ! s'il y avait eu une liaison plus étroite entre nos deux administrations...

— Nos deux administrations?

— Allons, dit-il, ne faites pas l'enfant.

Il avait pris une feuille de papier et dévissé son stylographe. Il écrivait. Je lus :

Wilkie Joyce, Metropolitan Inspector of Royal Irish Constabulary.

— Voulez-vous être assez aimable pour jeter ce petit document dans la cheminée, en prenant la peine de vous assurer qu'il y brûle bien. Ce n'est pas chose à laisser traîner ici, pour ceux qui ne tiennent pas particulièrement à se réveiller un beau matin avec trois pieds de bonne terre irlandaise par-dessus la tête.

J'obéis.

— A votre tour, dit-il, quand je fus revenu auprès de lui.

— A mon tour?

— Eh oui, cher monsieur Gérard, à votre tour. Le celtique n'est plus de saison, et je viens de vous donner l'exemple. Vous vous appelez?

— Corentin, balbutiai-je, Corentin Peyrade.

— Voici le stylographe, dit-il. Écrivez.

On ne peut s'imaginer la difficulté qu'il y a, sous une paire d'yeux acérés, à inventer sur-le-champ un nom de fantaisie. Je n'avais pu y parvenir. Une association d'idées un peu livresque venait de me tenir lieu d'imagination.

— Pourvu, pensai-je en écrivant, que cet animal-là n'ait pas appris le français dans la *Comédie humaine.*

— Corentin Peyrade, lut M. Wilkie Joyce, c'est parfait. Eh bien, cher monsieur Peyrade, vous ne pouvez savoir le plaisir que j'ai à l'idée de travailler de concert avec vous.

Il toucha son front, puis le mien, de son index.

— Votre secret dormira ici, comme le mien doit dormir là. Avec des gaillards à nos trousses comme ce bon M. Ralph, nous avons intérêt à nous interpeller le moins possible par nos noms véritables. Jusqu'au 24 avril, nous restons vous le professeur Gérard, et moi le docteur Grütli. Une question encore, pourtant.

— Quoi?

— Deuxième bureau, ou Sûreté générale?

— Plaît-il?

— Vous me prenez peut-être pour une buse, fit aimablement le docteur Grütli, et désirez voir si je sais que les services de la police politique française sont actuellement groupés en deux organes distincts, l'un relevant du ministère de la Guerre, l'autre du ministère de l'Intérieur. Êtes-vous satisfait? Je répète ma question : appartenez-vous au deuxième bureau, ou à la Sûreté générale?

— A la Sûreté générale.

Il me serra vigoureusement la main.

— Eh bien, mon cher collègue, j'aime mieux ça, je n'ai aucun goût pour les militaires, ni pour leurs méthodes.

Il se frotta les mains.

— Savez-vous que je crois que nous allons faire ensemble d'excellente besogne. Mais encore une fois, nos gouvernements réciproques auraient dû s'aviser mutuellement des missions qu'ils nous confiaient. Nous aurions pu nous contrecarrer, nous tirer l'un sur l'autre... Ah ! quel gâchis. Si dans le domaine des choses de la guerre, il en va de même que dans le nôtre, je m'étonne bien que le kaiser ne soit pas encore installé à Buckingham.

— Puis-je, à mon tour, vous poser une question? demandai-je.

— Je vous en prie.

— Comment êtes-vous arrivé à m'identifier?

Il sourit.

— C'est l'enfance de l'art, dit-il. A ce propos, je me permettrai de vous faire remarquer que vous cachiez assez mal votre jeu. Vous n'étiez jamais au château. Tout le temps en courses au dehors. Une fois, vous n'êtes même pas rentré de toute la nuit. Allures bizarres, n'est-ce pas, chez un professeur. Je ne vous célerai pas d'ailleurs que je me suis donné l'autorisation de pénétrer dans votre chambre. Pas de livres, pas de travaux en train, pas de fiches. Ah! si vous voyiez la chambre du professeur Henriksen, ou même celle du baron Idzumi. Bref, je me suis méfié. J'ai écrit à nos services spéciaux de me procurer une photographie quelconque du professeur Gérard, et j'ai reçu hier matin ce numéro de *l'Illustration*. Vous pensez si j'ai ri.

— Qui vous dit, fis-je, légèrement vexé, que MM. Henriksen, Idzumi et Harvey n'appartiennent pas eux aussi à la police?

— Ceci, et ceci, et ceci, répondit-il, retirant divers documents de l'enveloppe jaune. J'ai pris également la peine de me procurer leurs photographies. J'ai même poussé la conscience professionnelle jusqu'à me faire adresser celle de ce curieux sénateur Barkhilpedro qui diffère sans cesse son arrivée ici. Tenez, regardez bien son portrait. Comme cela, nous serons tout de suite fixés à son égard, quand nous le verrons.

— Sur les événements qui se préparent, dis-je, avez-vous quelque chose que vous croyiez devoir me communiquer?

— Eh! dit-il, je pense que vous en savez autant que moi. Ce qu'il y a de terrible dans mon cas, ce n'est pas la difficulté de rassembler ces renseignements, c'est l'impossibilité de faire admettre en haut lieu qu'ils sont d'importance. Le gouvernement, ni à Londres, ni à Dublin, ne veut croire à la rébellion, du seul fait qu'elle se prépare à ciel ouvert. J'ai beau multiplier les précisions, rien n'y fait. Votre présence me prouve que le gouvernement français est plus clairvoyant sur ce point que le gouvernement britannique. A parler franc, je ne l'aurais pas cru. Mais il l'est, c'est un fait, et il a raison de l'être. La rébellion, voyez-vous, c'est cent mille soldats anglais immobilisés en Irlande, et un prétexte à ne plus vous envoyer de renforts qu'au compte-goutte.

— Cette rébellion, dis-je, elle éclatera sans faute le 24 avril?

— C'est réglé comme du papier à musique. Admirez comme, parfois, le hasard vient au service de la canaille. Cette prophétie du Donegal, on la dirait fabriquée pour les besoins de la cause. Les chefs du mouvement révolutionnaire lui doivent une fière chandelle

d'avoir fixé pour date le lundi de Pâques, et pas un autre jour. Remarquez en effet, *primo*, que les deux jours de fête vont permettre — et c'est déjà fait — de convoquer les volontaires pour des exercices sans attirer l'attention; *secundo*, que les officiers et fonctionnaires seront ces deux jours-là pour les trois quarts absents de leur poste. Ah! je vous l'affirme, ça va être du joli.

— Croyez-vous à un mouvement général?

— Pour cela, non. Il y aura des émeutes dans le Wexford, dans le Kerry, à Cork, peut-être. Mais elles seront vite réprimées. Par exemple, à Dublin, ça chauffera, je vous le promets.

— Les chefs du mouvement, demandai-je, croient-ils au succès de leur tentative?

M. Joyce, *alias* Grütli, eut un geste dubitatif.

— Je ne sais, dit-il, je ne les suppose pourtant pas si enfants.

— Comment, alors, peuvent-ils se lancer dans une aventure où ils sont à peu près sûrs de laisser leur vie?

Il haussa les épaules.

— Pour faire parler d'eux. Ah! on voit que vous ne connaissez pas les Irlandais.

— Faire parler d'eux, dis-je, cela peut se traduire ailleurs ainsi : créer un mouvement d'opinion.

Il me regarda avec ironie.

— Eh! fit-il, on dirait que voilà M. le professeur Gérard qui reparaît. Vos points de vue sont des plus intéressants, mon cher collègue, mais si vous les réserviez pour le déjeuner de demain? Je suis certain que le colonel Harvey se fera une véritable joie d'en discuter avec vous. Ne préféreriez-vous pas, pour l'instant, savoir ce que je faisais, il y a une heure, en haut de mon sapin?

Je rougis. Cet homme avait vu Antiope dans les bras de M. Ralph. Rien que pour cela, il m'était odieux. Mais j'étais son prisonnier, et il me fallait ruser avec lui.

— Vous ne pensez pas, j'espère, dit-il, faisant clignoter ses petits yeux devenus lubriques, vous ne pensez pas que c'était uniquement pour le plaisir de contempler le spectacle que peut offrir une jolie femme aux bras d'un beau garçon? Je commencerais à être un peu blasé, vous savez, car voilà huit soirs que j'accomplis cette petite ascension, pour voir chaque fois se rééditer la scène de ce soir, avec de temps en temps quelques variantes plus tendres, hé! hé! hé!

Je restai impassible.

— Alors, dans quel but? demandai-je.

— Eh! mon cher collègue, dans le même but que vous. Pour perdre le moins possible de vue cet aimable homme qu'on appelle

M. Ralph. Il vaut mieux, croyez-moi, le voir, qu'être vu par lui. Mais que vais-je vous apprendre ! Puisque vous étiez là-haut, c'est que vous savez vous aussi que ce que nous pouvons arriver à recueillir d'intéressant, c'est la surveillance de M. Ralph qui nous le donnera.

— Au juste, qui est ce Ralph?

— Pas un prince déguisé, bien sûr. Ce ne sont pas les attraits conférés par une naissance illustre que cette petite sournoise de comtesse Antiope se plaît à chercher entre ses bras. Il en a d'autres, croyez-le, et de ceux qui font que je tiendrais fort peu à recevoir un coup de poing de lui.

— Quel est son rôle dans le mouvement qui se prépare?

Le docteur Grütli me frappa sur l'épaule.

— Allons, allons, ce n'est pas gentil ! Vous essayez de me faire monter à l'échelle. Tout cela, comme si vous ne le saviez pas aussi bien que moi? Comme si vous ne saviez pas aussi bien que moi que le comte d'Antrim est l'âme du *Sinn-fein*. Mais il est paralysé, ce brave seigneur. Alors, ce qu'il conçoit, c'est Ralph qui l'exécute. Voilà le secret de l'importance prise par cet ancien groom, car, cher monsieur Gérard, l'amant de la comtesse de Kendale a débuté comme groom au château de Dunmore, il y a quelque vingt ans. Depuis, vous voyez, il a fait du chemin. Ah ! fichtre, il y a plus d'avancement pour les gens de maison que pour la police.

— Je suis fatigué, dis-je, je vais me coucher.

— Permettez-moi de ne pas vous accompagner, fit-il, je crois décidément que c'est une foulure que je me suis donnée. A demain, donc, mon cher collègue. Tout est bien qui finit bien. Et gardons-nous d'oublier l'un et l'autre que notre intérêt est de marcher la main dans la main.

Il mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut !

*
* *

Je ne dormis pas. Je ne me couchai même pas. L'aube blême parut peu à peu dans ma chambre. Le vent soufflait en tempête. La pluie tombait à torrents.

Vers neuf heures, je descendis. Dans l'escalier, je rencontrai Antiope.

— Ah ! dit-elle, vous aviez déjà oublié que nous devions sortir ensemble, à huit heures et demie.

J'eus un geste évasif.

— Je croyais que le temps...

— La pluie et le vent, les craignez-vous?

Elle ajouta :

— Mais peut-être que cette promenade ne vous paraît qu'une fatigue inutile.

Je la regardai gravement.

— Des phrases pareilles, pourquoi? dis-je.

— Alors, allez vous habiller. Vous savez bien que vous n'êtes pas en tenue pour arpenter les falaises. Regardez-moi.

Chaussée de hautes bottes, elle disparaissait dans un manteau de caoutchouc. Ses fins cheveux étaient invisibles sous une toque de grèbe.

— Je vous attends, dit-elle.

En dix minutes, je l'avais rejointe.

Nous descendîmes vers la plage, et, toute la matinée, nous errâmes le long de la mer. Pas un seul moment, la pluie ne cessa de tomber avec rage. Mais nous la sentions à peine, parmi le vent et les embruns.

Pendant la première partie de cette promenade forcenée, Antiope fut gaie, étrangement gaie. Mais, même au prix des efforts les plus douloureux, je ne pus réussir à faire écho à cette gaieté. Aux regards d'interrogation anxieuse qu'à plusieurs reprises elle me jeta, je sentis qu'elle se rendait compte à la fois de ces efforts et de leur inutilité. Les paroles que nous échangions, nous n'y prêtions l'un et l'autre aucune importance. Nous savions que nous ne nous trompions pas l'un l'autre en les échangeant. Quand le mensonge est si apparent, il n'est même plus le mensonge.

Bientôt, nous ne nous donnâmes plus la peine de parler.

Arrivés devant une sorte de cap rocheux, qui tombait à pic dans la mer, nous l'escaladâmes. A cent pieds de haut, la roche formait en retrait une banquette sur laquelle nous nous assîmes. De là, une heure, deux peut-être, sans une parole, nous assistâmes à la bataille furieuse de la mer et du vent. Sous le ciel noir, les grandes lames verdâtres se pressaient en rangs serrés à l'assaut de notre forteresse. Des flocons d'écume poreuse et jaune venaient fondre à nos pieds. Avec des cris tragiques et rauques, des mouettes surgissaient devant nous, près, si près que nous aurions pu les toucher. Nous les voyions lutter désespérément contre la rafale pour se maintenir là, au même point de l'espace, puis, elles se laissaient aller, et le vent les emportait dans ses volutes noires, pauvres choses aussi désemparées que des lambeaux arrachés à la voilure d'un navire en détresse...

— Quelle horreur !

Je tressaillis. Je regardai Antiope. La tête dans ses mains, elle était immobile. Je l'entendis qui répétait, à voix basse :

— Quelle horreur !

— Ah ! dis-je, qu'avez-vous? Parlez-moi.

Elle ne répondit pas, et je n'osai l'en presser encore. « A quoi bon ! » m'eût-elle dit, sans doute. Et, si elle m'avait parlé, si même elle m'avait révélé son mal, sa honte, qu'aurais-je trouvé à lui dire de consolant, alors qu'il me suffisait de l'imaginer une seconde dans les bras de Ralph pour ne savoir plus que la haïr !

Une troisième fois, elle dit encore :

— Quelle horreur !

Le monstrueux pouvoir qu'exerçait sur elle cet homme, ce valet, comment avait-il pu l'acquérir? Je songeai à la petite amazone d'Aix-les-Bains, à cette enfant qui avait l'air d'entrer dans la vie une cravache à la main. Ah ! c'était la vie qui avait eu raison d'elle.

— Rentrons, dit Antiope d'une voix déchirante.

Nous descendîmes du rocher. Elle tremblait si fort qu'à plusieurs reprises je dus la retenir dans mes bras.

Au bout d'une demi-heure de marche silencieuse, nous étions de retour au château. Nous gravîmes ensemble le grand escalier. Machinalement j'accompagnai jusqu'à la porte de sa chambre la comtesse de Kendale.

Alors, comme j'allais la quitter, Antiope me saisit la main. Sa voix était basse et saccadée :

— Plus tard, dit-elle, quelle que soit la chose que vous apprendrez sur moi, il faut me jurer de ne pas m'en vouloir.

Elle tremblait ; ses yeux suppliaient. Elle sentait donc obscurément que j'avais deviné son secret indigne. Ah ! comment lui en vouloir plus longtemps? L'occasion qu'elle me fournissait de manière inespérée, n'était-ce pas au contraire à moi d'en profiter à l'instant même, pour faire cesser l'odieuse équivoque dans laquelle je vivais depuis un mois. Oui, le moment était venu de dire à Antiope la vérité. Après tout, si j'avais menti, si je m'étais fait passer pour un autre, c'était pour la revoir que je l'avais fait. Une femme serait-elle insensible à une telle chose? Et, du même coup, je me libérais, je me donnais le moyen de dénoncer le pacte abominable qui me liait au faux docteur Grütli. Je mettais en échec les menaces qui se préparaient de ce côté.

— Écoutez à votre tour, lui dis-je, et c'était au mien de trembler de l'émotion la plus inouïe, écoutez. Supposez que quelqu'un ait pris un nom qui ne lui appartenait pas, ait usurpé un titre qui n'était pas à lui...

Elle avait brusquement arraché sa main à la mienne.

— Taisez-vous ! murmura-t-elle.

Je la regardai avec épouvante.

— Supposez..., essayai-je encore de continuer.

— Taisez-vous ! répéta-t-elle, sur un ton qui me glaça.

Elle chancelait, le dos appuyé à la porte, les bras en croix.

— Taisez-vous, taisez-vous.

Et, comme je faisais un geste pour lui prendre la main, elle ouvrit brusquement la porte et se réfugia dans sa chambre. La clef tourna dans la serrure. Je restai seul au milieu du corridor.

*
* *

Au déjeuner, nous eûmes, pour changer, la lecture des consultations recueillies la veille par le professeur Henriksen ; en l'espèce, celles du chancelier Gortschakof et du cardinal Rampolla.

En outre, le colonel Harvey nous communiqua une lettre du sénateur Barkhilpedro qui s'excusait une fois de plus de n'être pas encore arrivé. Il avait été contraint à divers déplacements pour se procurer des documents nécessaires aux travaux qu'il poursuivait. L'enveloppe de sa lettre portait le timbre de Monte-Carlo.

— Nous sommes le 15 avril, dit le colonel Harvey. Sera-t-il ici pour le lundi de Pâques? Je n'ose l'espérer. Il n'y a plus que huit jours?

— Ah ! pensai-je. Huit jours encore !

Le repas terminé, le docteur Grütli, qui boitait décidément de façon inquiétante, me demanda de l'aider à regagner sa chambre. La crainte qu'il m'avait inspirée en tant que spécialiste des langues celtiques s'était muée en un solide sentiment de répulsion. Je crus prudent, néanmoins, de déférer à son désir.

Dès qu'il se fut assis, il crut spirituel de recommencer ses facéties de la veille.

— Malgré mon entorse, — mais oui, c'est bien une entorse, — je viens de faire un charmant déjeuner. Comprenez-moi ; c'est la première fois que je n'ai pas craint de vous voir commencer un vers de Thomas Moore, et me prier de l'achever. Et vous, avouez que vous aviez aussi sans cesse la même crainte. Avouez-le donc, c'est tellement comique.

— Me permettez-vous de me retirer? fis-je.

— Eh ! pas avant que je ne vous aie entretenu du petit service que j'ai à vous demander.

— De quoi s'agit-il?

— Voici, je me trouve, vous pouvez le constater, dans l'incapacité la plus absolue de sortir, et cela par votre faute.

— Par ma faute? Ce n'est pourtant pas moi qui vous ai fait tomber de votre arbre.

— Sans doute, mais c'est votre arrivée inattendue qui m'a contraint à y grimper. On n'évite pas les responsabilités en essayant de les reculer.

— Dépêchons-nous, dis-je, je suis pressé. Encore une fois, de quoi s'agit-il?

Le docteur Grütli me regarda avec intérêt.

— Vous êtes probablement marié, cher monsieur Gérard?

— Marié? Non. Pourquoi?

— Je le suis, moi, hélas! fit-il en levant comiquement les yeux au ciel. Mais, comme bien vous le pensez, — et il eut un sourire de biais, — cela ne m'empêche pas d'avoir — eh! eh! eh! — une petite amie.

— Je vous en félicite.

— Un ange, cher monsieur, un ange. Il suffit de voir Desdémona Parker pour l'aimer. Des cheveux d'or. Des yeux plus bleus que la tunique d'un horse-guard. Et un esprit... Et un cœur!

— Je croyais vous avoir dit que j'étais pressé.

— J'arrive au fait. J'arrive au fait. Ayant pour Desdémona Parker l'attachement qu'elle mérite, vous pouvez concevoir mon chagrin d'avoir dû la quitter. Ainsi, cher monsieur, depuis un mois, chaque jour que le bon Dieu fait, je lui donne de mes nouvelles. Mais aujourd'hui, je suis immobilisé...

— Eh bien?

— J'ai compté sur vous pour faire partir à son adresse ce télégramme. A charge de revanche.

— Merci bien. Mais le bureau de poste le plus rapproché est celui de Tralee...

— Je le sais. Aussi est-ce à Tralee que je vous demande d'avoir la grande amabilité de vous rendre.

Pour toute réponse, je lui désignai les vitres de la fenêtre sur lesquelles la pluie s'acharnait. Le parc disparaissait dans un brouillard d'eau.

— Oh! fit-il, à peine un petit orage! Encore dix minutes, et l'arc-en-ciel resplendira. En outre, les voitures du comte d'Antrim ne sont pas faites pour les chiens. Le brave Joseph se fera un plaisir de vous être agréable. Aller et retour, c'est l'affaire de deux petites heures.

Ce qui me mettait le plus en rage, c'était la désinvolture avec laquelle ce sinistre bonhomme disposait de moi. Mais pouvais-je réellement refuser quelque chose à celui qui avait dans son tiroir la photographie du professeur Gérard?

Je pris mon air le plus maussade pour dire que j'acceptais.

— Je vous le répète, c'est à charge de revanche. Car vous avez bien, n'est-ce pas, vous aussi, une petite amie, à qui il est nécessaire d'envoyer, de temps à autre, une dépêche?

Il cligna de l'œil.

— Nous nous comprenons, je pense?

Il me tendit le télégramme tout rédigé ; pas une minute, il n'avait douté de mon acceptation.

Comme je sortais, il me rappela.

— Chut, fermez la porte. Ce qui me ravit le plus, voyez-vous, dans notre aventure, c'est l'idée que Lausanne n'est pas si loin que cela de Paris. Le professeur Gérard et le docteur Grütli sont en relations, vous pouvez en être certain. Deux aussi illustres celtisants ne sauraient s'ignorer. Dire que, tandis que nous sommes ici l'un et l'autre, en train de deviser si gentiment, ils sont peut-être eux aussi réunis, à Lausanne ou à Paris, et occupés à discuter quelque passionnant problème de philologie. N'est-ce pas drôle? Voyons, riez. Mais riez donc!

— Allez au diable, murmurai-je, en refermant violemment la porte.

Un quart d'heure plus tard, William vint me prévenir dans ma chambre que la voiture était attelée.

— Il faut vous presser, Votre Honneur, si vous désirez être de retour avant la nuit.

La voiture, un cabriolet, attendait devant le perron. Je montais rapidement. J'eus à peine le temps de m'asseoir : le cheval avait déjà pris le trot allongé. Nous étions en un clin d'œil hors du parc.

Alors, je m'aperçus, avec un étonnement qui n'allait pas sans inquiétude, que c'était M. Ralph qui conduisait.

Je jugeai expédient de le remercier.

— Je suis navré que...

— C'est un plaisir pour moi, monsieur le professeur.

Il parlait de sa voix monocorde, ne quittant pas des yeux les oreilles droites du cheval.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent. Toujours sans me regarder, M. Ralph demanda :

— C'est bien au bureau de poste que je dois conduire monsieur le professeur?

— Oui, dis-je machinalement.

Et soudain, je me rappelai que je n'avais parlé à personne du but de ma course ; j'eus l'intuition qu'il valait mieux jouer cartes sur table.

— Qu'est-ce qui vous a fait deviner que j'allais au bureau de poste?

M. Ralph ne répondit pas de façon directe.

— Connaissez-vous personnellement, monsieur le professeur, miss Desdémona Parker?

— Miss Desdémona Parker?

— Si vous ne la connaissez pas personnellement, ce que je suis porté à croire, vous seriez sans doute bien étonné de la différence qui existe entre sa physionomie réelle et l'image que vous pouvez vous en faire. Oui, très étonné.

— Expliquez-vous.

— Bien volontiers. Miss Desdémona Parker habite Londres, Wardour Street, 47, adresse que porte le télégramme que vous avez bien voulu vous charger d'expédier. Mais là, elle n'a que sa *garçonnière*, oui, garçonnière, le mot convient très bien à la chose. Son véritable domicile est à Witehall, plus exactement à Scotland Yard. J'ajouterai que miss Desdémona Parker a six pieds de taille, de petites moustaches rousses, d'ordinaire un joli browning dans la poche droite de son veston, et qu'elle bourre sa pipe de préférence avec du *Navy Cut*. En outre, de même que le véritable nom du docteur Grütli est Wilkie Joyce, le véritable nom de miss Parker est John Gillchrist.

Il parlait toujours de sa voix calme, ne cessant de surveiller les oreilles de son cheval.

Je tirai mon portefeuille.

— Voici le télégramme, fis-je simplement.

M. Ralph arrêta la voiture et prit la dépêche que je lui tendais.

— Je vous remercie, monsieur le professeur, dit-il avec gravité.

— Vous me ferez l'honneur de croire..., commençai-je.

Pour la première fois, il me regarda. Il y avait dans ses yeux glacés une lueur d'ironie.

— Je vous en prie, monsieur le professeur. En toute équité, vous n'étiez pas obligé de soupçonner qu'il pouvait y avoir des espions parmi les hôtes de Leurs Seigneuries.

J'étais dépité de me sentir dans une posture aussi ridicule devant cet homme redoutable. Et pourtant, chose extraordinaire, malgré le brutal souvenir d'Antiope demi-nue entre ses bras, je n'arrivai pas à haïr complètement M. Ralph. Ma raison seule y parvenait. Mais mon cœur, je le sentais secrètement s'intéresser pour lui.

En cette minute, je fus sur le point de tout lui avouer. Hélas! n'était-ce pas du même coup mettre Antiope au courant du triste subterfuge grâce auquel j'étais venu au château. Et je n'avais que trop vu, le matin même, avec quelle horreur elle avait accueilli ma

timide tentative d'aveu! Une fois de plus, je fus lâche, je me tus. Aujourd'hui encore, je frémis, à l'idée que ce silence m'a peut-être coûté le bonheur.

La voiture était toujours arrêtée sur la gauche de la route déserte. Le vent tordait dans le ciel gris les rameaux des arbres hérissés çà et là de bourgeons malingres. La pluie ruisselait sur la toile résonnante de la capote.

M. Ralph, sans l'avoir lu, me rendit le télégramme.

— Je ne me permettrai pas, monsieur le professeur, d'en prendre connaissance avant vous. Lisez, toutefois, et vous verrez que je n'ai pas dû me tromper.

Non sans un certain ébahissement, je lus :

Miss Desdémona Parker, 47, Wardour Street, Londres. — Offrez pour le lundi de Pâques un cake au petit Teddy. Mais veillez à ce qu'il n'y ait pas de raisins de Corinthe, si vous voulez que Callirhoé conserve quelques chances de gagner le prochain Derby. Vraiment vôtre. Signé : *Stanislas Grütli.*

M. Ralph lut à son tour, se référant après chaque mot à un calepin de toile noire qu'il venait de tirer de sa poche.

— C'est clair, murmura-t-il.

— Tant mieux, fis-je.

Il ajouta :

— C'est égal, le docteur Grütli n'est pas un homme absolument dépourvu d'adresse.

— Est-il indiscret de vous poser une question?

— Je vous en prie, monsieur le professeur.

— Comment avez-vous pu découvrir l'identité de Desdémona Parker?

M. Ralph sourit.

— Si l'on n'avait pas des relations un peu dans tous les mondes, mieux vaudrait ne pas essayer de se mêler de politique, dit-il.

Parlant ainsi, il venait de remettre le cheval au trot.

— Je ne vois plus très bien maintenant l'utilité de notre promenade à Tralee, dis-je.

— Y pensez-vous, monsieur le professeur? Depuis trois semaines, il part une dépêche de ce genre chaque jour, et toutes fort bien documentées, ma foi. La police de Sa Majesté n'en tient aucun compte, c'est entendu, mais peut-être commencerait-elle à se méfier le jour où elle n'en recevrait plus. Rien ne doit être changé. Jusqu'à ce jour, j'ai eu connaissance de ces télégrammes une heure après leur dépôt. Aujourd'hui, grâce à votre obligeance, j'aurai connu celui-ci un quart d'heure avant, voilà tout.

Un quart d'heure plus tard, en effet, ma mission dûment remplie, nous étions sur le chemin du retour.

— Je viens de m'apercevoir, fit M. Ralph, que je me suis tout à l'heure conduit envers vous avec la plus complète incorrection, monsieur le professeur. Oui, j'ai oublié de vous donner la signification de ce télégramme, qui, tel quel, ne pouvait évidemment vous dire grand'chose. Que je répare cette omission. Par sa dépêche, le docteur Grütli informe le gouvernement anglais que le calme régnera le 24 avril prochain dans le Kerry. Il en donne la raison : l'opposition faite par M. O'Rahilly à toute tentative de rébellion.

— Qui est M. O'Rahilly?

— Un honnête homme, et, j'ajouterai, un brave. Mais un timoré. Il est de ceux qui croient que si le mouvement doit échouer, mieux vaut ne pas l'entreprendre. Il est de ceux qui ignorent que certains échecs enfantent des victoires. Bref, il est hostile au mouvement. Et comme son influence contre-balance ici celle du comte d'Antrim, qui n'est pas de la région, il n'y aura pas, le lundi de Pâques, de sérieuse prise d'armes dans le Kerry. C'est regrettable, mais c'est ainsi. Le docteur Grütli est bien informé.

Il me regarda d'un air railleur.

— Ne prenez pas cet air désappointé. Nous nous rattraperons à Dublin, monsieur le professeur.

— A Dublin?

— Oui, le premier coup de feu y sera tiré le lundi, 24, à une heure, heure exacte de l'anniversaire de la comtesse Antiope, ainsi que le veut une prophétie dont vous avez certainement entendu parler. Ce premier coup de feu, c'est elle qui aura l'honneur de le tirer. Et il n'y aura pas de contre-ordre, je vous le certifie.

— La comtesse de Kendale a sans doute oublié qu'elle a accepté de paraître à la soirée que donne la veille lady Flora, dis-je nerveusement. Il lui est difficile de manquer à sa promesse sans éveiller les soupçons, et...

— La comtesse de Kendale ira chez lady Arbukle, dit M. Ralph d'un ton sec. Elle ira. Elle dansera, si besoin est, avec le colonel Hartfield, commandant d'armes de Tralee, et le lendemain, à une heure de l'après-midi, elle tirera le premier coup de feu sur un camarade de ce même colonel Hartfield. Ces choses, monsieur le professeur, vous les verrez d'aussi près que vous voudrez. Les dispositions nécessaires sont prises pour vous donner toutes satisfactions à cet égard, à vous et à vos collègues.

Il ajouta, avec un rire silencieux :

— Y compris le docteur Grütli.

Le cabriolet venait de pénétrer dans le parc du château ; j'entendis M. Ralph murmurer :

— C'est égal, on ne peut le nier, il n'est pas sans courage.

— Qui?

— Wilkie Joyce, monsieur le professeur.

— Pourquoi dites-vous cela?

— Vous voulez le savoir?

Il avait brusquement arrêté la voiture. Il allait parler. Mais il secoua la tête, sourit.

— Je vous le dirais beaucoup moins bien que quelqu'un que je sais. Écoutez, monsieur le professeur, ce soir, demain, quand vous voudrez, arrangez-vous pour être seul avec William, votre valet de chambre, et demandez-lui qui est Wilkie Joyce. N'en demandez pas plus long, vous nous gêneriez. Cela suffira d'ailleurs et la réponse de William vous fera comprendre pourquoi il faut au docteur Grütli un certain courage pour être ici.

*
* *

— William, dis-je. Qui est Wilkie Joyce?

Nous étions tous les deux seuls, une heure avant le dîner, dans la salle de billard. Je poussais au hasard les boules sur le tapis vert, sans idée qu'elles pussent se rencontrer.

— Wilkie Joyce, Votre Honneur?

Je ne voyais pas William. Je ne pouvais le voir, toute la salle, hors la table violemment éclairée par la lampe à réflecteur, se trouvant dans l'ombre. Mais j'entendis sa voix. Elle était pleine d'angoisse.

— Oui, Wilkie Joyce.

— Wilkie Joyce est mort, Votre Honneur.

— Comment? Il est mort !

Je me mordis les lèvres. Je venais d'oublier que j'avais l'ordre de ne pas poser d'autre question. Mais le bon William ne voyait pas si loin...

— Il est mort, voilà vingt-cinq ans qu'il est mort. Ah ! plût au ciel qu'il vécût encore !

— Pourquoi, William?

— Pourquoi, Votre Honneur? Pour pouvoir le tuer moi-même. Votre Honneur ne sait donc pas ce qu'il a fait?

— Non, William.

J'entendis dans l'ombre un soupir qui était peut-être un sanglot.

— Qu'a-t-il fait, William?

J'étais allé à lui. Je l'avais pris par le bras et conduit vers un divan de cuir, dans la partie presque ténébreuse de la salle. Il était ému au point de ne pouvoir parler.

— Je vous écoute.

Les mots sortaient par saccades de sa bouche. Son court récit, il mit à le faire le double du temps normal.

— J'étais alors tout petit enfant, Votre Honneur...

— Parlez plus bas, William!

— Oui, Votre Honneur, j'étais tout petit enfant. Mon père tenait, à Wicklow, une auberge. Il n'appartenait pas aux associations révolutionnaires, mais il était Irlandais, Votre Honneur, et bon Irlandais, de sorte que, le soir, il recevait, dans son arrière-boutique, cinq de ses compatriotes, et il ne leur ferma pas sa porte lorsqu'il eut appris que ces jeunes gens avaient résolu de faire sauter à la dynamite la tour de Londres et le palais de Westminster. C'était en 1885. Vous avez sûrement entendu parler depuis de ce complot. Il échoua, dans les conditions que vous savez. On ne put arrêter d'abord qu'un seul des conjurés, Étienne O'Grady. Alors, comme il fallait satisfaire l'opinion anglaise, on arrêta aussi Patrick Evans, mon père. Il était complice, c'est entendu, puisque, connaissant le projet, il n'en avait pas parlé à la police. Après un procès qui dura près d'un an, ils furent tous deux condamnés à mort. On leur fit attendre encore un an leur exécution. Et pendant ce temps, la police continuait à chercher, et à ne rien trouver.

— Plus bas, William, je vous en prie.

— Je m'excuse auprès de Votre Honneur de mon émotion. Un matin de janvier 1888, — j'avais six ans, — le directeur de la prison entra dans la cellule de mon père. On avait laissé avec lui Étienne O'Grady. — « C'est pour demain, leur dit-il. Toutefois, si vous vous décidiez à faire une déclaration... » Il faut vous dire que si leur exécution s'était tellement fait attendre, c'est qu'on avait tout essayé pour obtenir d'eux les noms des autres conjurés. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas de déclaration à faire. — « Vous tenez probablement à vous confesser? » Ils dirent que oui, et, l'aumônier de la prison étant Anglais, ils manifestèrent le désir d'avoir un prêtre irlandais. On leur répondit qu'ils auraient satisfaction.

— Continuez, William.

— A la nuit tombante, ce prêtre arriva. Il parlait à merveille le gaélique. Ni mon père, ni Étienne O'Grady ne pouvaient soupçonner, se douter, enfin... Une chose pareille!

— Les malheureux! fis-je.

— Ce prêtre, Votre Honneur, les entendit, l'un après l'autre, longuement. A l'un et à l'autre, il donna l'absolution. Or, ce prêtre, Votre Honneur, c'était...

— C'était Wilkie Joyce !

— Oui, Votre Honneur, Wilkie Joyce. Et mon père et Étienne O'Grady lui avaient dit les noms de leurs camarades !

William se tut un instant.

— La suite de l'histoire est encore plus horrible que le commencement. Le lendemain, Patrick Evans et Étienne O'Grady furent pendus. Mais avant de mourir, on leur apprit la vérité : qu'ils s'étaient confessés à un policier déguisé en prêtre, et qu'ils lui avaient livré les noms de leurs amis.

— Et Wilkie Joyce? demandai-je.

— Il eut de l'avancement. Mais, un matin, deux mois plus tard, à peine, comme il était en train de rédiger un rapport, assis bien tranquillement à sa table de travail, une balle venue on ne sait d'où troua la vitre de la fenêtre et vint fracasser son encrier. Un mois plus tard, c'était un bloc de pierre qui tombait d'un échafaudage et manquait de l'écraser. Je n'avais que six ans, ce n'était pas moi, c'étaient les camarades. Il prit peur. On le muta de Dublin à Londres. Deux autres attentats eurent lieu contre lui. Nous aurions bien fini par l'avoir si Dieu n'en avait décidé autrement. Un jour de juillet 1892, il conduisait une voiture légère, du côté de Greenwich. Le cheval s'emballa, l'équipage roula dans la Tamise. Les journaux de cette époque ont raconté, Votre Honneur, de la façon dont je viens de le faire, comment mourut Wilkie Joyce.

Nous gardâmes le silence. En ce moment, la cloche annonçant le dîner sonna.

Au même instant, le timbre électrique du tableau de service retentissait dans le vestibule.

William Evans se redressa.

— Je demande pardon à Votre Honneur. On m'appelle.

Et il me laissa seul.

La silhouette massive de M. Ralph surgit devant moi.

— Eh bien, monsieur le professeur?

— Quelle horreur ! murmurai-je.

La salle de billard, je l'ai déjà dit, était dans l'ombre. Mais de l'endroit où nous étions, on voyait le vestibule et l'escalier, éclairés tous deux.

M. Ralph me toucha le bras.

— Regardez, dit-il.

En haut de l'escalier, le docteur Grütli venait d'apparaître. Il

descendait, clopin-clopant, appuyé sur le bras de William, qui guidait sa marche avec mille précautions.

— William ne sait pas encore, dit à voix basse M. Ralph,

Il ajouta :

— Bientôt, il saura.

CHAPITRE VIII

On soupe chez Dorian Gray.

« — ...*Sans le vin, je crois, en vérité, continua le caporal, que nous aurions laissé nos os dans la tranchée.*

— *Caporal, dit mon oncle Tobie avec des yeux étincelants, pour un soldat, il n'est pas un plus beau tombeau.*

— *J'en aimerais autant un autre, répliqua le caporal...* »

Je posai *Tristram Shandy* sur la petite table proche de mon lit, et, ayant remonté les couvertures jusqu'à leur faire toucher mon nez, je laissai vaguer un peu mon esprit. Quel curieux livre ! Rabelais et Molière avaient passé par là, le nom d'un des héros était pris à Shakespeare... Je le savais, et je ne pouvais m'empêcher malgré tout de trouver ce *Tristram Shandy* un livre sympathique, original, même. Et, comme je cherchais les raisons d'une aussi grave inconséquence, j'en vins à me rappeler le cadeau que m'avait fait, vingt ans plus tôt, à Marseille, une jeune dame blonde, aux cheveux coupés court : un jeu de cubes géographiques. Avec les mêmes cubes, les mêmes, selon qu'on les disposait différemment, on arrivait à obtenir tour à tour les cartes des deux Amériques, d'Asie, d'Europe, d'Afrique, d'Océanie, du monde entier, enfin.

Mes pensées furent interrompues par le fracas de la tempête. Depuis huit jours, le vent et la pluie n'avaient pas cessé. Ils semblaient redoubler de violence. On eût dit que quelqu'un secouait mes contrevents. Des gémissements bizarres s'entendaient dans le château. Au milieu de ce vacarme, l'ampoule électrique qui éclairait ma chambre étonnait par sa rigidité.

Lorsque tout, dans une chambre, est immobile, la moindre chose qui vient à bouger attire immédiatement l'attention. Ce fut ce qui arriva pour le verrou qui fermait la porte donnant sur le corridor.

Avec le malaise que l'on peut imaginer, je vis ce verrou se déplacer horizontalement. Il était manœuvré du dehors par une clé dans une serrure que je n'avais pas remarquée jusqu'alors. Puis, ce fut la poignée qui tourna sur elle-même. De haut en bas,

en son milieu, une raie noire fendit la porte, qui s'ouvrit silencieusement.

M. Ralph entra.

Je m'étais dressé sur mon lit. Il vint à moi.

— Qu'y a-t-il? fis-je, sans m'insurger davantage contre sa façon un peu leste de s'introduire.

Il mit un doigt sur ses lèvres.

— Habillez-vous.

— Mais qu'y a-t-il?

— Chut !

Il désigna la cloison.

— Le voisin ne doit pas entendre.

Je m'étais levé, et, les mains molles, je cherchais mes vêtements.

— Les pantoufles, le pantalon, puis ce pardessus, murmura M. Ralph. Là, c'est suffisant. Je n'ai pas l'intention de vous emmener dans la campagne. Suivez-moi.

J'obéis. Il referma soigneusement, du corridor, le verrou. Il n'était pas resté deux minutes dans ma chambre.

Nous descendîmes le grand escalier guidés par sa lampe électrique. Nous étions maintenant dans le fumoir. Il donna de la lumière.

Je m'aperçus que M. Ralph était pâle. Cette pâleur, chez un tel homme, m'épouvanta.

— Mais qu'y a-t-il? répétai-je.

Il dit :

— Ce que je vais faire, j'ai pris sur moi seul de le faire. J'ai jugé qu'il était de mon devoir d'agir ainsi. Êtes-vous homme à rester, une heure durant, sans bouger, sans manifester par un signe quelconque, quelle qu'elle soit, votre émotion?

— J'essaierai.

— Il faut promettre ; si non, remontez chez vous.

— Je promets.

— Bien, venez.

Nous arrivâmes devant une haute porte.

— Cette porte, dit M. Ralph, est la porte de la chambre du comte d'Antrim. Sa Seigneurie dort. Je vais l'éveiller. Auparavant, je vous aurai introduit. Au pied de son lit, il y a un coin sombre. Vous y trouverez un tabouret. Vous vous assoirez. Vous ne bougerez jusqu'à ce que je vous fasse signe de sortir. De là, vous verrez, et surtout, vous entendrez tout.

Il dit encore :

— Sur mon âme, je jure que Sa Seigneurie ignorera votre présence. Les paroles qui vont être prononcées, vous serez seul à les

entendre. Si le comte d'Antrim savait que vous êtes là, il ne parlerait pas. Il aurait trop peur de paraître jouer la comédie. Êtes-vous prêt?

— Je le suis.

Il me prit la main et la serra. En même temps, il entr'ouvrait la porte.

Il régnait dans la chambre une demi-obscurité. On voyait, à droite, l'alcôve, le lit, immense, avec ses colonnes et son baldaquin. Sur une commode, une veilleuse.

Je suivais toujours M. Ralph. Il m'indiqua, entre le mur de l'alcôve et le pied du lit, l'endroit où se trouvait le tabouret ; je m'y glissai silencieusement, je m'assis.

Un peu de lumière vint s'ajouter à celle que distillait la veilleuse. M. Ralph venait d'allumer une lampe électrique. Mais cette lampe, emprisonnée elle-même dans un abat-jour foncé, n'éclairait que fort modérément.

J'aperçus néanmoins le comte d'Antrim.

Le buste presque droit, adossé à de larges oreillers, il paraissait dormir. Il dormait. Je voyais ses longues mains, parallèles, sur les draps, ses cheveux blancs, les tendons jaunes de son cou, l'ineffable expression de son visage, faite de souffrance et de sérénité.

Ses yeux s'ouvrirent. M. Ralph venait de lui toucher le bras.

— Ralph, qu'y a-t-il?

— J'ai cru devoir réveiller Votre Seigneurie. La chose est d'importance et ne saurait peut-être attendre jusqu'à demain matin.

— Qu'y a-t-il?

— Votre Seigneurie, sir Roger est là.

Le visage du comte, en sa partie vivante, se contracta.

— Que dis-tu?

— Sir Roger est là, Votre Seigneurie.

— Où est-il?

— Dans le petit salon.

— Quand est-il arrivé?

— A onze heures et demie, il va être minuit.

— Quelqu'un l'a-t-il vu entrer?

— Non, Votre Seigneurie. Il a pénétré dans le parc en escaladant les rochers. Puis il a tourné autour du château, a frappé à la seule fenêtre du rez-de-chaussée qui fût éclairée. C'était celle de l'office, et il n'y avait que moi dans l'office.

— Comment est-il ici?

— Il a été débarqué vers cinq heures, ce soir, sur la côte, par un sous-marin allemand. Il est venu droit au château. En route, il n'a rencontré personne.

— T'a-t-il dit quelque chose d'autre?

— Il ne m'a rien dit, sauf qu'il voulait voir Votre Seigneurie le plus tôt possible. Il attend, au petit salon, au coin du feu, car il était trempé de pluie quand il est arrivé au château.

— Va le chercher.

Sur les épaules du vieillard, M. Ralph disposait une couverture de fourrure. Seule, maintenant, la tragique tête rigide émergeait.

L'intendant sortit.

Je ne bougeai pas, et, même si j'avais bougé, le tumulte du vent aurait sans doute absorbé le grincement de mon tabouret. Le comte d'Antrim était lui aussi immobile. Sur le guéridon, à côté de lui, il y avait un verre de cristal brillant, dans lequel plongeait, brisée en son milieu par la réfraction, une longue cuiller de vermeil.

Un léger bruit. M. Ralph rentra. Il était accompagné du visiteur dont la venue, en cette heure tardive, avait l'air d'émouvoir de façon si insolite le comte d'Antrim et son lieutenant.

— Roger ! Toi ici ! Maintenant !

— Milord, milord !

L'homme était tombé à genoux auprès du lit. Il cherchait une des mains du comte. En même temps il répétait :

— Milord, milord !

— Calme-toi, Roger, calme-toi, fit le comte.

Il dit à Ralph :

— Laissez-nous.

Mes yeux, mes oreilles étaient tendus à ne pas laisser échapper un geste, une parole. Le grand drame était commencé. Quelles que fussent les révélations qu'il dût m'apporter, je sentais qu'aucune ne serait plus pathétique.

— Tu arrives de Berlin, Roger?

— De Berlin, oui, milord.

— Comment arrives-tu? Pourquoi viens-tu?

— J'étais malade, oui, malade ; je venais d'entrer dans une maison de santé. C'est là que j'ai appris, il y a quinze jours, exactement le 6 avril, que le soulèvement allait éclater le lundi de Pâques. Dans l'état actuel des choses, j'ai considéré que le soulèvement était une folie, qu'il fallait tout faire pour l'empêcher. Je suis venu.

— Et, Roger, le gouvernement allemand a mis à ta disposition un de ses sous-marins, à seule fin de te permettre de venir faire obstacle à une insurrection qu'il devrait avoir tant de raisons de souhaiter? Vraiment, s'il en est ainsi, je suis de l'avis du comte Plunkett : le gouvernement allemand est un grand calomnié.

Sir Roger se tordit les mains. Sa voix, ses gestes, ses regards de

bête traquée, tout cela se réunissait en une sorte de farouche déséquilibre, quelque chose de presque atroce à regarder.

— Mylord, ah ! ne raillez pas.

— Calme-toi, Roger, et explique-toi.

— M'expliquer, milord? Oui, je dirai tout. Mais d'abord, dites-moi que mes renseignements sont faux, que ce voyage qui va sans doute me coûter la vie est inutile. Dites-moi, dites-moi qu'il n'y aura pas de soulèvement le lundi de Pâques.

— Il y en aura un, je te le jure, dit le comte.

Le visiteur poussa un gémissement.

— C'est de la folie, de la folie ! répéta-t-il.

— Peut-être, fit le comte d'Antrim. Mais ma mémoire deviendrait-elle mauvaise? Ou n'est-ce pas toi qui as écrit : « Le jour où notre premier camarade allemand débarquera en Irlande, le jour où l'on verra le premier vaisseau de guerre allemand fendre fièrement les vagues de la mer d'Irlande avec le pavillon irlandais à sa proue, ce jour-là beaucoup d'Irlandais devront mourir, mais ils mourront dans la paix de Dieu avec la certitude que l'Irlande peut vivre. » Si ma mémoire est bonne, si ces lignes sont bien de toi, puisque, d'autre part, tu traites de folie le mouvement qui va éclater, c'est que tes espoirs, Roger, ont fait faillite, c'est que tu ne nous amènes pas l'aide que tu nous avais promise, sans que nous te l'ayons d'ailleurs demandée.

— Ne m'accablez pas ! murmura sir Roger.

— Qu'as-tu fait en Allemagne? dit durement le comte d'Antrim. Qu'as-tu promis? Que t'a-t-on donné?

— Je n'ai rien promis, fit l'autre dans un cri de douleur, je n'en avais pas le droit. Je comptais obtenir de la *Wilhelmstrasse* qu'elle étudierait les aspirations de l'Irlande, que, le jour de la Conférence de la Paix, la question irlandaise serait internationalisée, que...

— Enfant ! dit le comte. Les Allemands eussent été réellement bien sots... Ils t'ont fait de belles promesses. C'était leur rôle, et je les approuve. Et, en échange, ne t'ont-ils rien demandé?

Sir Roger resta sans réponse.

— J'ai entendu parler, dit l'autre, impitoyable, d'une tentative faite par toi auprès des soldats irlandais prisonniers en Allemagne en vue de la constitution d'une brigade irlandaise destinée, Guillaume aidant, à combattre uniquement pour la cause de l'Irlande, sous le drapeau vert à la harpe d'or. Les aumôniers catholiques allemands étaient chargés de te seconder dans cette besogne. Dis-moi, Roger, sur trois mille gars de chez nous qu'il doit y avoir dans les cages de fil de fer de là-bas, combien ont répondu à cet appel?

Sir Roger baissa la tête.

— Cinquante-cinq, murmura-t-il.

— Cinquante-cinq, dit le comte d'Antrim, cinquante-cinq. Ainsi les humbles paysans illettrés du Munster et du Connaught ne se sont pas laissés piper là où tu t'es laissé prendre. Alors que nos raisonnements et notre savante casuistique nous égarent, le sûr instinct du peuple lui permet de ne pas s'écarter d'un pouce du droit chemin. Mais cette leçon que t'auront donnée les pauvres *Irish Fusiliers*, Roger, en as-tu au moins profité?

— J'en ai si bien profité que me voici. J'ai voulu que l'on sache ici que l'Irlande n'a pas à espérer l'aide de l'Allemagne, que le soulèvement doit être ajourné. Au risque de ma vie, mylord, je suis venu.

— Tu es venu, Roger, sans doute... Mais c'est à bord d'un sous-marin allemand que tu nous arrives. L'Allemagne a-t-elle donc de surcroît tant de submersibles, qu'elle risque d'en sacrifier un uniquement pour t'être agréable, que dis-je ! pour te permettre de venir contremander un mouvement qu'elle a tant de raisons de souhaiter?

Sir Roger garda le silence.

— Réponds, Roger, dit gravement le comte : jamais le temps n'aura été plus précieux.

Et comme l'autre se taisait toujours :

— Que leur as-tu dit, pour qu'ils te laissent partir, pour qu'ils t'y aident?

— Je leur ai donné le change, dit le visiteur. Je leur ai dit que je rentrais en Irlande pour y proclamer la révolution.

— Et ils t'ont cru?

— Ils m'ont si bien cru, mylord, qu'ils m'ont immédiatement donné ce dont je n'avais que faire, ce que je ne leur demandais pas.

— Quoi?

— Un transport a été armé, camouflé en navire neutre, chargé de fusils et de munitions.

La terrible main valide du comte d'Antrim surgit de sous la fourrure. Je la vis, raide et blanche, au bout du bras décharné.

— Ce transport, Roger, où est-il?

— Il arrive, mylord. Il a voyagé de conserve avec le sous-marin qui me portait.

— Mon Dieu ! murmura le comte.

Il y eut un silence tragique.

— Mylord, qu'avez-vous? murmura sir Roger.

— Ce que j'ai, dit le comte d'Antrim, ce que j'ai?...

Un frisson secoua ses épaules.

— Ainsi, Roger, tu as cru abuser l'Allemagne? Malheureux, malheureux! C'est elle qui t'aura joué comme un enfant.

— Que voulez-vous dire, mylord?

— Qu'as-tu fait, Roger! Qu'as-tu fait!

— Vous avez reconnu vous-même que je ne pouvais quitter l'Allemagne en déclarant que je partais pour faire obstacle au mouvement. J'ai dû indiquer le prétexte que je viens de vous dire.

— Ce mouvement aura lieu, Roger, je te l'ai juré, je te le jure encore. Mais ce qui pouvait être fait de pire pour en diminuer l'efficacité, sois fier de toi, tu l'auras fait! Si ce transport est en vue de nos côtes — et, hélas! il ne doit plus en être loin — il sera pris avant deux heures. As-tu oublié que la flotte britannique surveille plus jalousement les côtes irlandaises que les côtes ennemies? Tu viens d'apporter à nos adversaires un argument qu'ils t'auraient payé bien cher. Notre révolte contre l'Angleterre ne devait pas nous aliéner nécessairement les sympathies de ses alliés. Alliés de l'Allemagne, nous devenons pour eux des traîtres. Voilà ce que tu as fait, Roger.

Celui-ci poussa un cri de douleur.

— Mylord, mylord, j'accepte vos reproches. Mais, maintenant, du moins, avouez que c'est moi qui ai raison, que ce mouvement est folie pure, qu'il ne doit pas avoir lieu.

— Il aura lieu.

— Il aura lieu, s'exclama sir Roger. Pour parler ainsi, mylord, il faut donc que vous croyiez à son succès. Jurez-moi que vous croyez à ce succès. Si vous faites ce serment, mylord, je croirai à mon tour que vous êtes fou, mais mon admiration pour vous, mon estime, n'auront pas subi la plus petite atteinte. Sinon...

— Sinon, Roger?

— Jurez, mylord, je vous en supplie. Ah! vous voyez bien, vous ne jurez pas. Vous ne croyez pas au succès. Comment pouvez-vous alors accepter même l'idée de donner cet ordre, de le donner de votre lit, l'ordre atroce par lequel tant et tant d'hommes jeunes ne seront plus bientôt dans la terre que des os pourris, sans que vous ayez été seulement témoin de leur inutile sacrifice!

— Je crois, Roger, que tu me parles en juge, dit le comte d'Antrim.

Sir Roger ne pouvait répondre. Les bras en croix, la tête dans les fourrures du lit, il sanglotait.

— N'importe, continua le comte avec une magnifique majesté triste, ce que tu viens de dire, tu as eu raison de le dire. Tu m'as ainsi contraint à t'avouer mon effroyable douleur, l'effroyable douleur de l'homme que son âge, son impotence empêchent de participer à la lutte qu'il va déclencher, parce qu'il la juge sainte, utile,

nécessaire. La sueur de sang que je verserai alors, Roger, je te souhaite de ne jamais la connaître. L'ordre que je donnerai de prendre les armes, je le donnerai avec autant de vigueur que si j'étais encore d'âge à les porter, mais je le donnerai avec une angoisse dont tu ne te fais pas idée, pour parler comme tu viens de le faire... je t'excuse, va. J'attribue à un énervement compréhensible l'obligation où tu viens de me mettre d'entrer dans de telles justifications... Et puis, je sais que, hors du sol de la patrie, on a tôt fait de méconnaître les réalités nationales. As-tu donc oublié le texte dans lequel tu as appris à lire? As-tu oublié la prophétie du Donegal?

Sir Roger releva la tête.

— La prophétie du Donegal, mylord, dit-il avec un accent de stupeur. Savez-vous que vous me désespérez, que vous me faites peur ! Comment, chez le même homme, le sens aigu des êtres et des choses les plus modernes peut-il s'allier au fétichisme enfantin des vieilles fables? La prophétie du Donegal ! Cette pauvre légende contemporaine des archers de Crécy, qu'en attendez-vous, à l'époque des mitrailleuses et de l'artillerie lourde? Demain, grâce à elle, Dublin va être en flammes. Nous serons vaincus, mylord, vaincus !

— J'en ai ainsi que toi, Roger, la certitude, et la douleur dont je te parlais tout à l'heure n'en est que plus atroce. Mais quelque chose, malgré tout, vois-tu, sortira victorieux de la lutte et ce quelque chose, c'est l'âme de l'Irlande. Elle allait sombrer, Roger, elle allait disparaître. Nos libéraux l'avaient traînée dans les assemblées anglaises. O'Connell, Parnell, Redmond lui avaient fait perdre dans les stériles parlotes le culte de l'acte dur, régénérateur, libérateur. L'ère des compromissions est passée. Il faut, de temps en temps, qu'un peuple renouvelle le bail conclu avec son idéal centenaire... Quand, tout à l'heure, je te parlais de la prophétie du Donegal, ce n'était pas vainement. Pour toi, pour moi, la prophétie du Donegal n'est peut-être qu'un symbole. Pour les simples qui depuis huit siècles sont morts, qui demain encore vont mourir en la récitant, elle est une réalité, plus vivante que toi, que moi, appelés dans quelques heures à n'être que poussière. Ces simples-là, Roger, est-ce à nous, est-ce à toi de les mésestimer? Ces simples-là, ce sont eux qui ont vu clair dans les geôles d'Allemagne. Alors que toi, on te jouait, on te bernait, ils ont, eux, compris que le fusil que l'on essayait de leur mettre à la main n'était pas destiné à la libération de leur patrie. Ils ont éventé le piège dans lequel toi, l'esprit fort, tu as coupé. Contre toi, ces humbles ont eu raison. C'est pour cela, Roger, que lundi prochain, à une heure de l'après-midi, tandis que je serai ici, la main sur ce vieux cœur prêt à éclater d'en-

thousiasme et de douleur sauvage, les fusils de nos volontaires salueront dans Dublin la date fixée pour l'accomplissement de la prophétie sacrée.

Sir Roger releva la tête.

— Je serai avec eux, mylord, dit-il.

Le comte d'Antrim le considéra avec tristesse.

— Hélas ! Roger. Voilà où tu te fais illusion. Tu ne seras pas, tu ne pourras pas être avec eux.

— Je ne serai pas avec eux?

— Je sais que ce que j'exige de toi est terrible, dit le comte : la mort, la mort sous le voile noir, au bout de la corde infâme, au lieu de la mort, les yeux au ciel, des beaux lutteurs. Le sacrifice que je t'impose, tu le supporteras pourtant, je le sais, pour le salut de cette patrie, que tu aimes toi aussi plus que tout.

— Mylord ! que dites-vous? C'est épouvantable.

— Épouvantable, Roger, mais nécessaire. Écoute et comprends. Ta présence parmi nos soldats serait l'aveu d'un pacte nous unissant à l'Allemagne. Ne vois pas, je te prie, dans mes paroles une haine enfantine de l'Allemagne. Mes sympathies personnelles doivent se taire quand l'intérêt de mon pays est en jeu. Si je jugeais qu'à l'heure présente l'Allemagne peut nous servir, notre alliance avec elle n'aurait pas de plus chaud défenseur que moi. Mais je juge qu'elle ne peut actuellement que nous compromettre. Ce n'est pas pour quelques malheureux Mauser qu'on leur jette en pâture que les Irlandais abdiqueront en tout cas l'immense force morale de combattre seuls l'oppresseur. David est allé nu et désarmé au-devant de Goliath, il l'a abattu parce qu'il était dans les vues de Dieu qu'il l'abattît. Mais s'il avait été vaincu par le géant cuirassé de fer, il eût retiré d'une telle défaite un bénéfice aussi glorieux que celui que lui a valu sa victoire. La lutte que nous allons engager, elle ne doit pas être ravalée au niveau de quelque insurrection de tribu marocaine obtenue au plus juste prix par les agents de la *Wilhelmstrasse*.

— Que faudra-t-il que je fasse? dit sir Roger, dont la voix n'était plus qu'un souffle.

— Tu vas dormir ici, et essayer de puiser dans ce sommeil les forces qu'il te faudra pour ton dur calvaire. Aujourd'hui, avant l'aube, Ralph te conduira à Tralee. Il ne faut pas qu'on sache que tu es venu ici, que nous nous sommes vus. A Tralee, tu iras chez des gens au témoignage desquels la justice anglaise te semblera devoir accorder du prix. Tu leur diras les motifs de ton retour, et que ce serait folie de notre part de compter sur l'Allemagne. Tu ne manqueras pas d'ajouter que les fusils qu'elle nous adresse, elle ne nous

les envoie que pour nous compromettre. Tu feras de ton mieux, dis-je, pour atténuer le mal que nous aura causé ta témérité.

— J'obéirai, dit le visiteur.

Le comte d'Antrim le regarda.

— Donne-moi ta main, Roger, fit-il avec émotion.

Sir Roger baisa la main que lui tendait le vieillard. Celui-ci poussa un gémissement sourd.

— Roger, Roger, le devoir, quelle chose terrible, et difficile à connaître! Nous sommes, dans cette chambre, deux hommes à n'avoir jamais eu de pensée que pour le bien de notre patrie... et vois avec quelle violence nous venons tous deux de nous affronter!

Il agita la sonnette placée sur la petite table, à côté du verre. Sir Roger se releva en chancelant.

M. Ralph parut.

— Vous donnerez une chambre à sir Roger, dit le comte. Il doit être à Tralee avant cinq heures. Je compte sur vous, Ralph, pour le réveiller à temps et le conduire.

Les deux hommes sortirent. Je restai seul, cinq minutes, avec le comte d'Antrim. Il avait refermé les yeux. Toute expression avait disparu de cette face rigide. On n'y voyait même pas la trace de l'effort qu'il venait de s'imposer.

M. Ralph, revenant, éteignit l'électricité. La chambre, éclairée seulement par la veilleuse, était maintenant presque noire.

Il vint au pied du lit, me saisit la main. A tâtons, il me guida vers la porte.

— Ralph, appela la voix faible du comte.

— Je reviens, monseigneur, je reviens.

Nous étions tous les deux dans le corridor. M. Ralph fit un signe pour m'inviter à conserver le silence.

— Et maintenant, dit-il à voix très basse, allez vous coucher. Il faut dormir. Les nuits qui s'approchent seront sans sommeil. Il faut dormir pour les supporter.

Du geste, il me désignait, au-dessus de la voûte noire de l'escalier, l'étage supérieur. Un sourire d'une extraordinaire douceur illumina une seconde son dur visage carré.

— Prenez exemple sur *elle*. Elle dort.

*
* *

On dut faire, en cette nuit du 23 avril, une belle brèche à la réserve de champagne de lady Arbukle. A partir de dix heures, on avait dansé. On s'était mis à table vers une heure. Il pouvait en être trois.

Le souper groupait une quarantaine de convives. Lady Flora avait une robe de velours lilas, Antiope une robe de velours noir, à peine infléchie aux hanches par une ceinture de shamroks d'argent.

Nous étions en train d'écouter le commodore Rozel-Tower. Le commandant de la base navale de Tralee donnait des détails sur l'affaire qui passionnait depuis deux jours l'opinion publique.

— Ainsi, demanda avec nonchalance lady Flora, ce transport avait l'intention bien nette de débarquer son chargement dans la baie de Tralee?

— Bien nette, madame. Son commandant n'a d'ailleurs pas fait de difficultés pour l'avouer. L'équipage n'a opposé aucune résistance, ni lorsque nous lui avons signifié de se soumettre aux formalités de la visite, ni lorsque la véritable nature de la cargaison a été reconnue. Officiers et matelots avaient l'air maussade et résigné de gens qui se trouvent en face d'une corvée peu agréable, et qui ont hâte d'en avoir fini.

— En tout cas, commodore, dit Reginald, quelle drôle d'idée d'envoyer ce navire à Queenstown. Si vous l'aviez gardé tout bonnement dans le port de Tralee, son équipage n'aurait pas eu le loisir de le faire sauter.

— Ce n'est pas une idée que j'ai eue, cher monsieur, c'est un ordre que j'ai reçu de l'Amirauté, dès qu'elle a été avisée de la capture de l'*Aud*, tel est le nom du transport en question ; j'ai obéi. C'est au moment de rentrer dans le port de Queenstown que l'*Aud* a sauté, son équipage étant d'ailleurs en parfaite sécurité dans les chaloupes du bord mises posément à la mer.

Le baron Idzumi leva la main, comme il le faisait quand il voulait parler.

— Me permettez-vous une question, monsieur le commodore?

— Je vous en prie, monsieur.

— Quel intérêt pouvait avoir le gouvernement de Sa Majesté Britannique à laisser ce navire se faire sauter?

— Quel intérêt, monsieur ! vous voulez rire, fit le commodore Rozel-Tower.

— Je dis bien, monsieur le commodore : quel intérêt?

— Notre intérêt n'était pas de laisser ce navire disparaître, monsieur. Au contraire. Il faut mettre la chose sur le compte d'un défaut de surveillance.

— L'Angleterre, dit posément le baron Idzumi, n'est pas une nation coutumière de ces sortes de défaillance. Lorsque des navires ennemis dont elle a la garde se font sauter entre ses mains, l'erreur qui consiste à juger volontaire ce manque de surveillance, comme

vous dites, est bien excusable, monsieur le commodore. Veuillez donc, je vous prie, m'excuser.

J'avais pour voisin le docteur Grütli. Il me poussa le coude.

— Eh ! eh ! murmura-t-il avec un sourire, voilà un petit monsieur que vous eussiez gagné à avoir comme négociateur au moment de l'histoire de Fachoda. Heureusement que de semblables malentendus sont désormais impossibles entre nos deux nations. Bon, à celui-là, maintenant !... Quelle stupidité va-t-il nous servir?

Ces aménités étaient à l'adresse du beau colonel Hartfield. Au cours du souper, j'avais eu le loisir de constater que le docteur ne nourrissait pour le commandant d'armes de Tralee qu'une admiration très modérée.

— L'armée de mer, dit celui-ci, a eu son rôle dans cette affaire. Mais l'armée de terre aussi.

— Oui, c'est cela, colonel, dit Reginald, parlez-nous de l'arrestation de Casement. Cette équipée m'intéresse au delà de tout ce que vous pouvez croire.

— Les choses n'ont pas traîné, dit le colonel. Casement a été débarqué le jeudi 20 avril, à une heure et en un lieu que l'enquête établira. Il a passé sous la pluie, à battre la campagne, la nuit du 20 au 21. Le 21, au matin, il a été vu à Tralee. Il s'y est entretenu avec plusieurs personnes qui seront entendues ultérieurement. Enfin, le même jour, exactement à une heure vingt, non loin d'Ardfert, près du fort Mac Kenna, mes hommes lui ont mis la main au collet. Son affaire est bonne. Je demande pardon de m'exprimer ainsi à la comtesse de Kendale, qui peut-être lui porte intérêt.

— Le connaissez-vous, ma chère? demanda lady Flora.

— Si je connais sir Roger Casement? dit Antiope avec une indifférence pleine d'enjouement, certainement. J'ai eu l'occasion de le voir plusieurs fois, avant la guerre.

— Mais comme c'est intéressant ! fit le jeune Reginald. Antiope, vous ne m'aviez jamais parlé de lui. Pourquoi?

— Parce que, Reginald, nous ne pouvons pas deviner à l'avance quels hommes l'adversité va rendre illustres, en s'abattant sur eux.

— Quel homme était ce sir Roger? demanda lady Flora.

— Un homme comme les autres, dit la comtesse de Kendale. Et à ce propos, colonel Hartfield, c'est à moi de vous demander maintenant de m'excuser : le gouvernement de Sa Majesté est peut-être responsable de la haine que sir Roger lui a vouée. Il a été, je crois, fonctionnaire et n'a pas eu toujours à se louer, paraît-il, des procédés de l'administration anglaise à son égard.

— C'est la vérité, dit le major Stanton. Casement a servi dans

notre corps consulaire ; je ne crois pas qu'on y ait rendu justice à ses mérites.

— Il était Irlandais, dit avec un stoïcisme aimable la comtesse de Kendale.

— Cruelle, s'écria galamment le colonel Hartfield, cruelle autant qu'injuste ! Vous aussi, madame, vous êtes Irlandaise. Cela ne m'empêchera jamais de proclamer — parce que c'est la vérité — que lady Antiope est la femme la plus belle du comté.

Le docteur Grütli haussa les épaules.

— Triste idiot, murmura-t-il.

Lady Flora, elle, s'était mise à rire.

— C'est toujours aimable pour moi, dit-elle. Mais je ne suis pas jalouse, n'est-ce pas, monsieur le professeur Gérard? Bravo, colonel Hartfield ! Voyons, Antiope, qu'attendez-vous pour le remercier?

— Elle me boude, dit le colonel, chère amie, elle me boude. Et savez-vous pourquoi? Parce que tout à l'heure, en dansant avec elle, je lui ai demandé si c'était toujours pour demain, l'accomplissement de la prophétie du Donegal?

Le docteur Grütli avait tiré sa montre.

— Quatre heures moins vingt, me murmura-t-il à l'oreille. Et pendant que ce crétin chamarré dit des calembredaines aux femmes, savez-vous ce qui se passe à Dublin? les quatre bataillons de volontaires reçoivent leur convocation pour ce matin, dix heures.

Le colonel Hartfield, ayant empli de champagne sa coupe, la choquait à celle de la comtesse de Kendale.

— Est-ce pour demain, voyons? répéta-t-il, tant il trouvait la plaisanterie de son goût. Est-ce pour demain?

— Ah ! colonel, fit lady Flora, cessez donc un peu de taquiner Antiope. Tenez, complimentez-moi donc plutôt sur ce charmant surtout de porcelaine de Sèvres, que je viens de recevoir de Paris.

— Il est exquis, s'exclama-t-on de toute part.

— C'est, dit lady Flora, une attention de mon ami Henri Seguin, le charmant folkloriste que vous connaissez tous, je pense. Je trouve que cette porcelaine française est véritablement du plus délicieux effet.

— La porcelaine de Sèvres, dit le major Stanton qui avait décidément du goût pour les explications précises et techniques, est fabriquée près de Paris, à la manufacture du même nom. Cette manufacture est actuellement dirigée par M. Bourgeois, que j'ai connu autrefois à La Haye, alors qu'il représentait la France à la Conférence de la Paix. Quand est venue la guerre, qui infligeait un tel démenti à sa métaphysique politique, M. Bourgeois, avec une

conscience qu'on ne saurait assez louer, s'est retiré de la vie publique. C'est alors que le gouvernement français, soucieux de ne pas laisser improductive une pareille intelligence, a décidé de l'appeler à la direction de la manufacture de Sèvres.

— Monsieur, fis-je, vous me paraissez commettre une légère confusion.

— J'accepte toujours de façon reconnaissante les rectifications, fit le major Stanton avec un sourire aimable.

— Le directeur de la manufacture de Sèvres, dis-je, est M. Émile Bourgeois, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Il n'a de commun que le nom avec M. Léon Bourgeois, homme politique et pacifiste français bien connu, que vous avez rencontré à La Haye. J'ajouterai que M. Léon Bourgeois n'a heureusement pas cru devoir priver notre pays de ses lumières. Il est à l'heure actuelle ministre d'État dans le quatrième cabinet Briand, et sénateur de la Marne, le département où se récolte le vin de Champagne.

— C'est, fit le colonel Hartfield, une personnalité tout à fait intéressante.

— Je vous remercie, monsieur Gérard, fit sur un ton un peu pointu le major Stanton. Les similitudes de noms sont-elles fréquentes, en France?

— Assez fréquentes, répondis-je, en rougissant.

Le souper finissait. Comme il arrive dans ces sortes de cérémonies, les uns étaient encore à table que les autres en étaient déjà sortis. Lady Flora avait poussé sa chaise à côté de la mienne et passé sans façon son bras nu à mon bras. Antiope, assise dans une bergère, riait aux propos de plus en plus tendres que lui tenait le colonel Hartfield. Le bel officier s'était emparé d'une de ses mains qu'il baisait sous les regards étonnés et désapprobateurs du jeune Reginald. Chaque fois que le bras de lady Flora resserrait son étreinte, il me semblait que la main d'Antiope s'appuyait plus fort contre les lèvres fardées du beau colonel.

— Vous permettez? dis-je à mon hôtesse.

En même temps, je me levai et allai vers la crédence où se trouvait le whisky. Là, je retrouvai le docteur Grütli qui buvait en compagnie duprofesseur Henriksen et de quelques officiers des armées de terre et de mer. Sauf le docteur, tout ce monde me parut assez ivre.

M. Grütli me prit le bras. D'un coup d'œil, il me désigna le colonel Hartfield. Justement, celui-ci, une main sur le cœur, était en train d'expliquer à la comtesse de Kendale ce que serait sa joie si, con-

traint de l'arrêter pour rébellion à Tralee, en pleine émeute, il pouvait lui rendre la liberté en fuyant avec elle.

— Nous mettrions le monde entre nous... le monde. Au fond, voyez-vous, je n'ai de soldat que l'uniforme. En réalité, je suis un poète, oui, un poète.

— Sinistre ivrogne, murmura le docteur Grütli. Quand on pense qu'il a lu mes rapports, mes rapports qui annoncent la rébellion pour aujourd'hui une heure. Ah ! devant de telles monstruosités, notre métier, croyez-vous qu'il faille l'avoir dans le sang !

Il avait de nouveau tiré sa montre.

— Quatre heures vingt-cinq, dit-il. Je ne comprends plus. Le train pour Dublin quitte Tralee à six heures. Ah çà ! est-ce qu'ils comptent nous diriger en habit vers les barricades !

A cet instant précis, un maître d'hôtel s'étant avancé vers la comtesse de Kendale s'inclina devant elle et lui parla bas.

Le visage du docteur Grütli s'éclaira d'un large sourire.

— Ah ! ce bon M. Ralph. L'exactitude même. Dire que j'allais être injuste à son égard. Tenez, dans le parc, sous la pluie, voilà les voitures de Kendale, et lui avec.

S'étant versé un dernier verre de whisky, le docteur le vida d'un trait.

*
* *

Il y avait deux voitures. MM. Henriksen, Idzumi, Harvey et Grütli prirent place dans la première. Antiope m'invita à l'accompagner dans l'autre, et elle fit signe à Ralph de monter avec nous.

Comme nous franchissions la grille du parc de Clare, elle dit :

— J'étais anxieuse, Ralph. Ne sommes-nous pas en retard?

— Que Votre Seigneurie se tranquillise ! Nous sommes en avance de cinq minutes.

Quand notre voiture s'arrêta devant le perron du château de Kendale, il était cinq heures moins dix. Antiope gagna immédiatement son appartement.

M. Ralph attendit que les voyageurs de l'autre voiture fussent tous quatre dans le vestibule. Alors, à voix nette et déférente, il parla.

— Messieurs, je suis chargé par Sa Seigneurie le comte d'Antrim de vous confirmer ce qu'il vous a déjà appris. C'est aujourd'hui, à une heure, que s'engage à Dublin la lutte de l'Irlande contre l'Angleterre, lutte dont vous avez bien voulu, au nom de vos pays respectifs, assumer la charge de constater le caractère loyal. Nous partons tout à l'heure pour Dublin, messieurs, et toutes les mesures sont prises, de notre chef, pour permettre à ceux d'entre vous qui

désirent être du voyage de le faire dans les meilleures conditions.

— Nous partons tous, dit le colonel Harvey, sauf le sénateur Barkhilpedro, bien entendu. Pour partir, il faut d'abord être arrivé.

M. Ralph inclina la tête.

— Bien, messieurs. Dans ces conditions, je prends la liberté de vous communiquer l'horaire que nous allons suivre et auquel, vu l'extrême exiguïté du temps, je me permets de vous prier de vous conformer. Il est cinq heures. Vous allez remonter dans vos chambres respectives. Tout y est préparé pour vous permettre de revêtir sur-le-champ des vêtements de voyage. Vous voudrez bien être redescendus à cinq heures et demie. Il vous restera une demi-heure pour déjeuner et recevoir les adieux et les vœux de Sa Seigneurie le comte d'Antrim. A six heures...

— Mais, ne put s'empêcher de dire le docteur Grütli, le train part de Tralee à six heures, et nous sommes à six milles de cette gare.

— A six heures, continua imperturbablement M. Ralph, nous quitterons Kendale en automobile et nous rattraperons le train à six heures quarante, en gare de Listovel. Je vous demande, en attendant, messieurs, l'autorisation de vaquer à mes occupations.

— Bon, bon, me dit, en montant l'escalier, le docteur Grütli qui boitait toujours un peu ; c'est très joli, tout cela ! mais il y a eu un temps où il ne fallait pas parler dans la maison de faire seulement un mille en automobile. On change, on change...

Je revêtis rapidement mes vêtements de voyage. A part mes affaires de toilette réunies dans un petit sac, le reste de mon portemanteau, je m'aperçus qu'il avait déjà repris place dans ma malle. Une étiquette neuve y était collée, qui attendait l'adresse du retour.

J'éteignis l'électricité et descendis rapidement. Dans l'escalier, je me souvins que j'avais omis de replacer dans la bibliothèque l'exemplaire de *Tristram Shandy*. J'eus de la peine à ne pas profiter de ce prétexte pour revoir cette chambre, où je venais de passer le mois sans doute le plus original de ma vie.

Le docteur Grütli était déjà dans la salle à manger. Le baron Idzumi et le colonel Harvey nous y rejoignirent. Celui-ci était porteur d'une dépêche arrivée la veille et par laquelle le sénateur Barkhilpedro nous avisait, de Saint-Sébastien, que la maladie d'une vieille tante l'obligeait à différer encore son voyage.

— Je présume, dit le docteur Grütli, qu'il a voulu doubler ses frais de déplacement sur les tapis verts des diverses Rivieras.

Personne ne répondit. M. Ralph entra porteur d'une feuille de papier.

— Voulez-vous avoir l'obligeance, dit-il, messieurs, d'inscrire ici

les adresses où vous désirez, au cas d'événements graves, que soient retournés vos bagages.

A tour de rôle, mes compagnons remplirent cette formalité. Le dernier, j'écrivis l'adresse demandée, et je donnai celle de la Maison de la Presse, persuadé que le jeune Laboulbène se ferait un plaisir de veiller sur le sort de ma pauvre malle.

En rendant sa feuille à M. Ralph, je m'aperçus que celui-ci avait revêtu l'uniforme d'officier des Volontaires.

— Messieurs, si vous voulez bien, dit-il.

Nous le suivîmes. Les minutes étaient empreintes d'une telle majesté que le docteur Grütli lui-même m'en parut intimidé.

Le comte d'Antrim nous attendait dans le salon où, pour la première fois, il nous avait reçus. Derrière lui, accoudée au dossier du fauteuil, je vis la comtesse de Kendale. Elle aussi, avec la jupe courte laissant découvertes les jambes serrées dans de hautes bottes jaunes, elle portait la vareuse grise des Volontaires. A la ceinture de cuir retenue sur l'épaule par le baudrier, il y avait un étui à revolver.

Le comte d'Antrim ne prononça que quelques paroles. On sentait qu'il atteignait en parlant les limites de l'émotion humaine.

— Messieurs, les événements que vous savez vont s'accomplir. Allez et regardez. Je ne vous demande que ceci : dites au monde ce que vous aurez vu. L'Irlande n'a pas besoin d'autre chose.

Il nous serra successivement la main. Quand mon tour fut venu :

— Les arbres de la Villa des Fleurs, dit-il, monsieur Gérard, doivent déjà avoir toutes leurs feuilles. J'aurai aimé, beaucoup aimé votre pays.

Il dit encore :

— Adieu, messieurs.

Et, d'un geste, il manifesta son désir d'être laissé seul avec Antiope.

Il était six heures moins dix.

A 6 h. 40, nous arrivâmes à Listovel en même temps que le train venant de Tralee. Trois minutes plus tard, nous roulions vers Limerik. Deux compartiments avaient été retenus pour notre petite troupe. La comtesse de Kendale prit place dans le premier. J'y montai également, ainsi que les quatre enquêteurs. M. Ralph monta dans le second, avec William, et deux autres serviteurs du château, James et David. Tous trois portaient, comme Antiope, comme M. Ralph, l'uniforme des volontaires, et ils avaient leurs fusils.

Dans notre compartiment, ce fut le silence. Antiope, pâle et grave,

se taisait. Le docteur Grütli, gêné par la présence de cette sorte de statue tragique, n'osait pas se livrer à ses facéties accoutumées.

A Limerik, il se délassa un peu. Nous arrivâmes à 9 h. 5 dans cette gare, dont nous ne devions repartir qu'à 10 h. 15. La comtesse de Kendale s'assit dans un des fauteuils de velours vert de la salle d'attente. Dans un coin, sur une banquette, William, James et David continuaient avec une enfantine insouciance une partie de cartes commencée dans le train. Les soldats anglais, de service à la gare, les regardaient jouer d'un air d'envie.

Le docteur Grütli, que je cherchais toujours à fuir, et qui me rejoignait toujours, me prit par le bras.

— Voyez-moi ces imbéciles, dit-il en me désignant les malheureux hommes de garde. On leur promène sous les yeux les fusils qui dans trois heures vont démolir leurs camarades, et ils n'ont pas un geste d'étonnement. Et les autres jouent aux cartes à leur barbe. Tiens ! mais à quoi jouent-ils, ces gaillards ! Il me semble que je connais ce jeu-là !

Il était allé vers le petit groupe formé par William et ses camarades. Il leur parlait. Je vis les pauvres garçons se lever, très rouges, balbutier des mots que je n'entendis pas. Puis ils se rassirent, non sans une certaine gêne. Le docteur Grütli s'assit lui aussi. Maintenant, il battait les cartes. Il était entré quatrième dans la partie.

Comme 10 heures sonnaient, il se leva et vint vers M. Ralph.

— Je pense, dit-il, que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je fasse dans votre compartiment le reste du voyage. Je viens de commencer avec ces braves jeunes gens une partie que je désire mener jusqu'au bout.

— Comme il plaira à Votre Honneur, dit M. Ralph en s'inclinant.

— Par exemple, continua le docteur, je vais tâcher de me procurer un jeu convenable. Celui dont se servent vos subordonnés abuse vraiment du droit qu'ont les cartes de n'être pas propres.

— Il y a, sur la place, un magasin où Votre Honneur aura satisfaction. Je crois devoir lui rappeler toutefois que nous partons dans un quart d'heure.

Le docteur sortit. Presque en même temps, de sa voix brève, M. Ralph appela :

— William !

L'interpellé sauta sur ses pieds.

— Venez avec moi, William, j'ai deux mots à vous dire.

Et il le conduisit à l'écart, dans un coin de la salle d'attente.

Cinq minutes plus tard, ils revenaient tous deux. Mais le visage du valet de chambre était couleur de terre.

— Allez retrouver vos camarades, William.

Au même instant, brandissant son paquet de cartes, le docteur Grütli reparaissait dans la salle d'attente.

Il pouvait être 11 heures. Le front collé à la vitre de la portière je regardai, parallèles à la voie, les eaux écumeuses et jaunes du Shannon. Puis, la voie abandonna le fleuve. Ce fut alors un brutal couloir granitique, un couloir qui semblait devoir se terminer en tunnel. Le train y filait à toute vitesse, en sifflant éperdument.

Soudain, le frisson attendu m'étreignit. Je venais de voir la portière du compartiment voisin s'ouvrir et, presque simultanément, se refermer. Quelque chose, qui semblait un sac gris, en avait jailli, et était allé se broyer en face, contre la roche. Avec l'apparence de la plus complète indifférence, je baissai la vitre, je me penchai... Mais la voie avait fait un coude. Je ne pouvais plus rien voir.

En tout cas, une chose restait certaine : la Suisse, désormais, n'était plus représentée dans la fameuse commission de contrôle.

A la gare de Ballyprophy, où nous entrâmes à 11 h. 30, M. Ralph parut à la portière de notre compartiment.

— Nous voici arrivés, fit-il.

Et, comme il nous invitait à descendre, nous obéîmes, un peu interloqués toutefois, sachant qu'un nombre respectable de milles nous séparait encore de Dublin.

— Les voitures sont-elles là, Ralph? demanda Antiope.

— Elles sont là, Votre Seigneurie.

Il pleuvait à torrents. Dans la cour de la gare, deux hommes attendaient. Ils coururent vers M. Ralph qui leur serra la main.

— Je vois que tout va bien, George, dit-il au plus grand des deux.

— Tout va bien, monsieur Ralph.

— L'ordre d'appel?

— Expédié ce matin à 4 heures.

— Les bataillons?

— Ils ont dû prendre leurs emplacements à 10 heures.

George ajouta timidement :

— Et... Sa Seigneurie?

— La voici, dit M. Ralph en désignant la comtesse.

Les deux soldats enlevèrent leurs chapeaux. Ils étaient plus émus qu'il ne se peut dire de se trouver devant la fille d'Antrim.

— Ce sont là vos voitures? demanda M. Ralph, arrêté devant deux énormes automobiles qui stationnaient dans la cour.

— Oui, monsieur Ralph.

— Eh bien ! mes agneaux, vous faites bien les choses. Mais ce sont les automobiles du *Château* que vous avez là !

— Pour la première, au moins, vous ne faites pas erreur. C'est une des automobiles du vice-roi. C'est Michel qui l'a empruntée ce matin, devant la porte du Temple, tandis que le chauffeur y faisait ses dévotions.

— Elle marche bien?

— En une heure, nous serons à Dublin.

— Il est onze heures et demie, dit M. Ralph. A merveille.

— L'autre, dit George, va un peu moins vite. Elle arrivera une demi-heure après, c'est une automobile à nous.

— Eh bien, dit M. Ralph, en avant.

Il étendit le bras.

— Quatre places seulement à l'intérieur de la première voiture. Messieurs, en est-il un parmi vous qu'une demi-heure de retard ne dérangerait pas trop?

— Moi, moi, fit le professeur Henriksen. Je ne tiens pas à me casser la figure pour gagner quelques minutes.

— Bien. Vous monterez donc dans la seconde voiture, celle que conduira Michel. Messieurs, maintenant, si vous voulez...

Il avait déjà pris place près du volant, à côté de George, qui était chargé de conduire l'automobile empruntée au vice-roi.

Antiope monta, puis le baron Idzumi, puis moi. Le colonel Harvey allait en faire autant, lorsqu'il s'arrêta.

— Mais je ne vois pas le docteur Grütli.

M. Ralph se frappa le front.

— Mon Dieu, j'avais oublié. Le docteur Grütli a absolument tenu à descendre en gare de Roscrea, pour acheter des mandarines. J'ai eu beau lui répéter que le train ne s'arrêtait que trois minutes...

Le colonel Harvey prit une mine désolée.

— Voilà la commission réduite à quatre membres, dit-il. Quel ennui de penser que deux pays de l'importance de l'Espagne et de la Suisse vont être, par la faute de leurs représentants...

M. Ralph lui coupa poliment la parole :

— Nous partons, Votre Honneur.

Les maisons de la petite ville disparurent. Tout de suite, ce fut la route boueuse et jaune sur laquelle l'automobile filait furieusement au milieu d'énormes gerbes de boue.

La main droite d'Antiope serrait un chapelet de jais. Sur le gant blanc, on voyait la marche lente et régulière des petites boules noires.

* * *

— Déjà ! ne pus-je m'empêcher de dire.

L'automobile s'était arrêtée, et M. Ralph venait de nous en ouvrir la portière.

— Déjà !

Les vitres, recouvertes d'une couche de boue, ne nous avaient même pas permis de nous rendre compte de notre entrée dans Dublin.

Nous sautâmes à terre.

Le colonel Harvey, qui connaissait la ville, nous citait des noms.

— La Liffey, la statue d'O'Connel, *Bachelor Walk*.

— Messieurs, je vous en prie, dit M. Ralph. Hâtons-nous.

La porte d'une haute maison s'était ouverte. L'intendant dit à Antiope :

— On nous attend ici, Votre Seigneurie, à la maison Kelly. Plus tard, quand le signal sera donné, nous nous rendrons à *Liberty Hall*.

Nous entrâmes dans la maison. Une exclamation joyeuse, retentit :

— Antiope ! ma bien-aimée. Vous voilà ! Que je suis heureuse !

Une femme de haute taille, à la beauté altière, vêtue elle aussi de l'uniforme des volontaires, se tenait devant nous. Elle saisit dans ses bras la comtesse de Kendale et, à deux reprises, l'embrassa.

— Que je suis heureuse, répétait-elle. Ah ! puisque vous voilà, Dieu est avec nous.

M. Ralph me murmura à l'oreille :

— La comtesse Markievicz.

— J'ai eu quelque mérite à arriver à temps, dit Antiope. Savez-vous qu'il y a à peine huit heures, j'étais en toilette de soirée, en train d'écouter les galanteries d'un colonel anglais.

Tout dans l'allure et le ton de la comtesse de Kendale venait instantanément de se transformer. Son abattement avait fait place à une espèce de gaieté tragique.

La comtesse Markievicz ouvrit une porte.

— La fille du comte d'Antrim, messieurs ! annonça-t-elle d'une voix vibrante.

Il y eut un bruit de chaises remuées. Une dizaine d'hommes se levèrent simultanément.

Nous étions dans une vaste pièce aux volets fermés, une pièce assez mal éclairée par deux lampes électriques. Aux murs, des

cartes. Sur la table centrale, un immense plan de Dublin déployé. Un peu partout, des appareils téléphoniques.

Les deux femmes firent rapidement les présentations. M. Ralph, derrière moi, me répétait les noms. On sentait en lui, lorsqu'il les prononçait, une sorte de fierté sauvage. L'approche de la lutte rendait presque communicatif l'homme le plus taciturne que j'aie connu.

Clarke, Eamon Cennt, Mac Diarmada, et vous Mac Donagh, et vous Pearse, c'est dans cette chambre mystérieuse que j'ai entendu pour la première fois prononcer vos noms, vos noms hier encore inconnus, et demain étincelants à tout jamais de la plus pure des gloires, vos noms que les petites Irlandaises qui se hâtent sous la bruine, le dimanche, vers l'église de leur village, portent toutes dans leur missel, imprimés en regard du nom du Seigneur.

Ils venaient, l'un après l'autre, s'incliner devant Antiope. Plusieurs la connaissaient ; tous lui baisaient la main.

La comtesse Markievicz avisa l'un d'entre eux, qui se tenait un peu à l'écart, un mince jeune homme au teint pâle, aux manières timides et hautaines, à l'œil de feu.

— Monsieur de Valera, dit-elle, ne venez-vous pas rendre aussi vos devoirs à la comtesse de Kendale?

Au même instant, la porte ouverte bruyamment alla battre le mur. Un homme parut sur le seuil.

— Eh bien, fit-il avec un accent de joyeuse ivresse, sait-on, ici, qu'il est une heure moins dix !

— James Connolly ! murmura M. Ralph.

De celui-là, je connaissais l'histoire. C'était lui, ce meneur socialiste, ce chef du *Liberty Hall*, la Bourse du Travail de Dublin, c'était lui qui avait organisé, et s'en vantait, avant les nationalistes d'Irlande, « la première force citoyenne armée publiquement au sud de la Boyne ». Il était là, debout, la face ardente de foi, les bras croisés.

— Regardez-le bien, monsieur Gérard, murmura la voix de M. Ralph devenu sifflante. Sauf en Allemagne, vous ne rencontrerez qu'ici ce mouton à cinq pattes : un travailliste patriote.

Il ajouta :

— De celui-là, nous avons fait le commandant général de nos troupes. Et personne de nous n'aura à s'en repentir.

— James ! dit Constance Markievicz, venez.

Et, se tournant vers nous :

— Il s'est vanté, dit-elle, de n'appeler la comtesse de Kendale que *citoyenne*, selon la bonne tradition larkiniste. Eh bien, James, approchez, tenez votre parole !

James Connolly marcha non sans embarras vers Antiope. Mais

celle-ci le devança, et, dans un geste qui fit surgir chez les spectateurs des sourires mêlés de larmes, elle lui donna l'accolade.

— Une heure moins deux, dit Pearse.

— Messieurs, à vos téléphones, fit Connolly.

Il commanda :

— Ouvrez les fenêtres.

Les fenêtres ouvertes sur le quai de la Liffey laissèrent entrer la lumière grise. Là-bas, à l'ouest, du côté du Château, des nuées noires s'amoncelaient.

— Le signal, maintenant, dit Connolly.

Il avait pris dans un coin un rifle qu'il arma lui-même. Puis, il conduisit Antiope vers la fenêtre ; il lui mit l'arme entre les mains.

La pendule de la chambre sonna une heure, l'heure à laquelle sept lustres plus tôt, le 24 avril 1881, la petite fille promise depuis six siècles par la prophétie était venue au monde.

— La pendule avance d'une minute, dit Clarke.

En face de la maison, assis, jambes pendantes sur la balustrade du quai, se tenait un soldat anglais, un pitoyable petit *tommy* jaune. Les yeux vagues, il ne voyait pas le canon de la carabine que tendait dans sa direction l'inexorable commandant général des forces révolutionnaires.

Antiope, passive, se laissait guider.

Soudain, elle eut un sursaut. Au sommet d'un mât dressé sur le quai, elle venait d'apercevoir le drapeau rouge et bleu, le drapeau du Royaume-Uni.

Brusquement, elle redressa son arme. Le coup partit : la balle venait de trouer l'étamine de l'*Union Jack*.

La fusillade éclata de toutes parts. La bataille était commencée.

PIERRE BENOIT.

(La fin prochainement.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE PACTE FRANCO-ANGLAIS OU UN FAUX DÉPART A ÉVITER

L'entente démesurée ou l'accord trop limité qu'il est question de conclure entre la France et l'Angleterre nous rappellent plutôt, par l'âpreté de leurs discussions, le crépuscule de l'alliance austro-italienne que l'aurore de l'alliance franco-russe. Et pourtant, dans l'esprit des trois quarts des partisans du pacte, le souvenir de Cronstadt et de Toulon se trouve à l'origine de leur enthousiasme ou, plus simplement, de leur disposition favorable.

N'en doutons pas une minute : la démocratie regrette l'alliance russe et les beaux jours de 1898 à 1904. La présence en quelque sorte idéale du tsar, le bruit sourd de ses invincibles armées, donnait une grande quiétude et permettait une rare insouciance. On ne craignait à peu près rien de l'Angleterre, de l'Allemagne, grâce à cette assurance, il est vrai coûteuse, mais qui permettait de s'abandonner aux fantaisies de l'anticléricalisme le plus facétieux ou des expériences sociales les plus doctes, et c'est tout dire. La solitude où nous sommes oblige à l'action, interdit les farces trop pimentées, met en branle des responsabilités incessantes et inattendues, bref nécessite une gymnastique physique et une discipline morale, où jusqu'ici ni M. Clemenceau, ni M. Briand, pour ne parler que des morts, n'ont particulièrement réussi. L'homme qui apporterait au Parlement, et spécialement aux radicaux-socialistes, l'équivalent de ce dont Lénine (aidé de sir Arthur Nicholson) nous a privés, accumulerait sur sa tête

plus de reconnaissance que n'en récoltèrent jamais M. Hanotaux en 1894, M. Delcassé en 1904, M. Clemenceau en octobre 1918.

Il y a donc beaucoup d'égoïsme et de *farniente*, à la Chambre comme au Sénat, dans ce rêve d'un pacte quelconque, qu'il vienne de Londres ou de Washington.

Regardons maintenant vers le pays. Le spectacle est autre.

Depuis Waterloo et Sedan, et l'on peut ajouter depuis Charleroi et Amiens, le Français a horreur de l'isolement. Bon nombre de nos compatriotes vivraient mal à l'aise, s'ils se sentaient « libres » en Europe. Ils savent que nous sommes peu nombreux, que notre territoire est restreint. D'instinct, ils aspirent vers l'énorme, l'immense, le gigantesque. Ils y voient le rachat de notre petitesse. Ne leur parlez pas d'entente étroite avec la Belgique, l'Italie. Il leur faut des mers, des continents. Plus forte et moins vaste, moins cyclopéenne, la Russie eût été aussi moins populaire. Ce qu'on aime, à cet égard, dans les États-Unis, dans l'Empire britannique, c'est leur masse, leur puissante et magnifique rotondité, leur capacité inépuisable en obus, en vaisseaux, en bataillons. Beaucoup d'innocents attendaient une alliance américaine de la Conférence de Washington. Le jour où M. Lloyd George ferait, par hypothèse, le geste que le président Harding n'a jamais eu l'idée de faire, il serait plus populaire en France que Napoléon ou Louis XIV. L'aventure de M. Wilson n'a pas eu d'autre point de départ. Il y a ainsi chez nous une double et dangereuse tendance, en matière de combinaisons extérieures : les politiciens y cherchent une garantie contre les empêcheurs de déraisonner en hémicycle ; le bourgeois y croit trouver un élément actif destiné à promouvoir la gloire du peuple français. Ni l'une ni l'autre de ces conceptions ne cadrent beaucoup avec ce que l'étranger nous offre ou nous vend.

Regardons plutôt l'Angleterre dans la personnalité de ceux qui nous proposent le pacte après l'avoir éludé. Mettons-les en présence des Français anglophiles et partisans du pacte, en 1922 comme en 1919, en 1919 comme en 1914, en 1914 comme en 1904, en 1904 peut-on dire comme en 1855, en 1802, en 1720 ou en 1660, car en vérité les partisans de l'alliance anglaise à tout prix possèdent de ce côté-ci de la Manche une tradition durable qui s'appuie sur un certain fond de réalités et de goûts et laisse, jusqu'à un certain point, faire bloc de leurs politiques successives, pour en considérer l'effet d'ensemble. Néanmoins, en 1922, la situation acquiert une personnalité très distincte et comporte des risques quasi mortels. Il suffit pour s'en rendre compte de parcourir avec un tant soit peu d'attention les déclarations passe-partout dont M. Lloyd George nous inonde.

Est-il question de lire entre les lignes? Pas même. Le texte apparent suffit.

Considérez plutôt le *Times*, si bien disposé pour nous : « Contre le danger d'*invasion*, nous sommes prêts à donner toutes les garanties à la France ; mais notre gouvernement ne peut engager la nation dans des aventures militaires en Europe *centrale et orientale...* Nos hommes d'État sont toujours prêts à *protéger* la France. » Écoutez maintenant le *Daily Chronicle*, qui ne nous aime guère : « Bien entendu *la France*, à laquelle nous donnons une garantie, *devra se conduire en bon Européen.* » Le *Manchester Guardian* renchérit encore : « Nous ne devons pas accepter un accord *exclusif.* »

Tout cela est éclatant et veut dire : « Ne comptez sur nous ni pour la Pologne, ni pour le Rhin. Souscrivez à nos manigances germano-russes ; en retour, nous vous accorderons notre contrôle. »

Ce n'est pas tout. Étudions les pièces officielles. Presque personne en France n'a osé publier le passage suivant du mémorandum anglais ; il est pourtant typique par cette espèce de cynisme candide qui désarme à force d'impudence, d'inconscience, de légèreté, propre à l'Anglais pour qui « les nègres commencent à Calais » :

> Le gouvernement de Sa Majesté estime que la première condition, pour réaliser une véritable entente, est d'éviter une rivalité navale entre les deux pays.

Fort bien, pensez-vous, l'Angleterre va renoncer pour le moins à une dizaine de superdreadnoughts, ou nous accorder un supplément de tonnage sur le barême de Washington. Il s'agit bien de cela !

> En ce qui concerne les sous-marins, le gouvernement de Sa Majesté comprend parfaitement que la divergence entre le point de vue français et le point de vue britannique, sur cette question, puisse être due à l'idée différente qu'on se fait de l'usage possible des sous-marins. L'opinion britannique cependant, basée sur quatre ans d'expérience de guerre, est que les sous-marins ne sont efficaces que contre les navires marchands et qu'ils sont inutiles autrement, soit comme arme offensive, soit comme arme défensive. L'opinion britannique insisterait inévitablement pour l'adoption d'un grand programme de construction de navires contre sous-marins, si le programme français, en ce qui concerne les sous-marins, était mis à exécution. Le gouvernement de la Grande-Bretagne ne peut dissimuler qu'une telle éventualité réagirait très sérieusement sur les sentiments britanniques envers la France, et réciproquement...
>
> Le gouvernement de Sa Majesté propose donc, comme condition du traité et de l'entente qu'il envisage, que les Amirautés des deux pays se concertent au sujet de leurs programmes navals, afin que *toute rivalité dans les constructions* puisse être évitée entre elles.

En bon français, cette phrase signifie : « Les Américains vous ont saboté vos cuirassés ; nous, nous exigeons livraison de vos 90 000 tonnes de sous-marins. » En d'autres termes, l'Angleterre, en 1922 (aidée de l'Amérique), adopte vis-à-vis de la France l'attitude même qu'elle observait envers l'Allemagne en 1918 : diminuer pour protéger, collaborer à condition d'affaiblir. Depuis Scapa Flow, l'Allemagne bénéficie des sourires britanniques, mais nos 150 sous-marins éventuels nous attirent déjà les pires menaces. C'est que, même en avril 1917, l'Allemagne n'a jamais possédé en même temps plus de 150 sous-marins. Ce qu'on ne comprend pas, c'est qu'en présence d'une telle mise en demeure, il ne se soit trouvé personne chez nous pour demander des explications sur l'emploi que l'Angleterre compte faire de ses vaisseaux de haut bord. Car il va de soi que si nos sous-marins inquiètent la Grande-Bretagne, les *capital ships* britanniques menacent nécessairement la France.

Ce que l'on comprend encore moins, c'est que des Français circonspects se sentent quelque appétit en présence d'un document qui trempe dans une pareille sauce. Quoi ! Nous couper de la Pologne, nous atteler aux *mills* britanniques entre Lénine et Hugo Stinnes, anéantir nos sous-marins, nous écarter de Mayence, et nous tendre par là-dessus une main secourable, on se figure à Londres, même dans la coterie Curzon-Lloyd George, qu'il se trouvera en France un seul homme d'État pour souscrire à pareil programme !

La méprise anglaise provient d'un double et contradictoire noyau : elle consiste à tenir les Allemands pour moins dangereux qu'ils ne sont et à croire que, réduits à nos propres forces, nous en avons peur plus que nous ne les craignons en réalité. Avec cette particularité bien britannique d'agglomérer des éléments disparates, l'école Keynes-Lloyd George continue à bâtir, sur ces assises incompatibles, les thèses les plus correctes dans leur déraisonnable antagonisme. D'une part, on nous convie à reconstruire l'Europe, c'est-à-dire à fortifier l'Allemagne ; d'autre part, on met des conditions léonines à la collaboration antigermanique. Je doute que depuis que le monde est monde, on ait mis tant de logique dans tant d'erreur, tant de *wrong keys* diplomatiques dans tant de serrures nationales.

Les Français (il est vrai mal informés, puisque la grande presse n'a pour ainsi dire pas publié les conditions essentielles du pacte, contenues non dans les considérants du pacte, mais dans le *mémorandum*), qui saluent comme le début d'une ère nouvelle et riche de promesses la démarche de M. Lloyd George, feront bien d'y regarder à deux fois, avant d'y répondre par un geste d'acquiescement.

La question est, en effet, de savoir si, après notre signature donnée,

il nous sera loisible de nous défendre à notre guise, ou si nous aurons cédé en régie au gouvernement de Londres le soin, toujours délicat, — faut-il le rappeler? — de couvrir nos frontières. On a l'air de croire que l'apport anglais renforcera notre situation. Il n'en est rien, absolument. Il l'embrouille et nous anémie. Nous ne serions plus libres de réagir sincèrement vis-à-vis de Berlin. Tous nos gestes de ce côté-là seraient désormais astreints à une règle inventée à Londres pour les Anglais. Sous le régime du traité de Versailles pur et simple, nous avons pu occuper Francfort. Sous le signe du pacte, nous avons dû respecter la Ruhr. Que serait-ce, le pacte une fois signé?

Cet instrument apparaît en effet comme d'autant plus dangereux qu'unilatéral dans son jeu, il est bilatéral pour son adoption. Ce n'est qu'après avoir accepté les conditions rhénanes, polonaises, russes, allemandes, orientales et européennes de l'Angleterre, c'est-à-dire renoncé pour toujours à un ensemble de monnaies d'échange et de sécurités, que nous serons admis au bénéfice de la tutelle et du contrôle britanniques.

La dernière fois que M. Poincaré a pu à ce sujet s'exprimer librement dans la presse, il n'a pas eu tort de prononcer le mot de *trompe-l'œil.* Les raisons qu'il a exposées alors sont parfaitement saines. Après avoir insisté sur notre droit, en cas d'alliance, à contrôler l'*effort militaire* anglais, après avoir honni toutes conventions qui ne seraient pas réciproques, M. Poincaré ajoutait : « S'il était vrai du reste qu'en retour de cette alliance, nous dussions nous engager à ne pas prolonger notre occupation des territoires rhénans, ou même à l'abréger, et si l'Angleterre ne s'obligeait pas formellement à assurer avec nous, au besoin par la prise de nouveaux gages, la scrupuleuse application du traité, l'alliance ne serait plus qu'un trompe-l'œil. »

Au roi de France maintenant de se souvenir des promesses du duc d'Orléans.

René Johannet.

Les nerfs malades de la Russie.

Lorsque nous étions les alliés de la Russie, la connaissions-nous? Voulions-nous la connaître? Une sorte d'instinct nous le défendait. Le géant avait de vastes parties obscures. A quoi bon les scruter? Peut-être aurions-nous été épouvantés d'y trouver tant de faiblesses. On prêtait ce mot à M. Delcassé, quand il était ambassadeur à Saint-Pétersbourg : « Pour moi, la Russie est une entité diplomatique et militaire. » C'est ce qu'elle était pour la France. Et si elle avait

été autre chose, si nous avions appliqué notre esprit critique aux affaires russes, quelle part de la confiance n'eût pas disparu? Qui sait si, en 1914, la nation eût subi du même cœur le choc de la masse allemande?

M. Paléologue, qui fut le successeur de M. Delcassé à l'ambassade du quai Français, y avait maintenu la tradition de « l'entité » représentée par le tsar. On peut dire que la diplomatie française a eu de l'alliance russe une doctrine presque intangible et fondée sur l'expérience. Cette alliance était celle du tsarisme. Plus de tsar, plus de Russie amie et alliée. C'était un axiome. La justesse en a été montrée par la suite des événements.

Le journal que publie M. Maurice Paléologue (1) est un document d'histoire politique et aussi de psychologie. Nous avions à Petrograde, durant les jours d'épreuve, un observateur du mystère russe qui avait la curiosité de ce mystère. Quelle étrange atmosphère on respirait d'abord ! Dès qu'on pénétrait en Russie, par la porte presque polaire de Tornéo, mille voix chuchotaient sur la steppe glacée : « Raspoutine ! » C'était comme si l'on avait vécu un conte. Pas d'événement qui ne fût attribué au fabuleux moujik, dont le nom, prononcé tout le long du jour, ne l'était jamais qu'à voix basse. Si les Allemands avançaient, Raspoutine avait trahi. S'ils reculaient, Raspoutine était gagné à la cause de l'alliance. Il y avait, dans ce mélange de mythe et de réalité, quelque chose d'enfantin et de terrible. On se sentait dans un monde d'Asie, où la critique perdait ses droits, où la crédulité de l'autocrate avait pour égale la crédulité de ses sujets. Peut-être Raspoutine eût-il été moins puissant si la rumeur publique n'avait exagéré sa puissance. M. Paléologue a suivi ce drame de palais d'aussi près qu'il était possible. Il a réduit la fable à ses proportions humaines. Il en voile seulement les parties indicibles.

Le drame de Raspoutine ajoutait on ne sait quelle horreur de sanctuaire profané, on ne sait quel secret d'iconostase aux pressentiments qui assiégeaient les cœurs dans cette Russie pathologique, à la veille de sa grande subversion.

Ces pressentiments, fallait-il s'y abandonner? C'était renoncer à la Russie, tenir la partie pour perdue d'avance. Devait-on regarder la révolution comme certaine? Moins de dix mois avant, elle l'était encore si peu que des hommes qui passaient pour savoir prendre le vent esquissaient un mouvement à droite. La seule politique qui se recommandait à la France en Russie, c'était d'ailleurs celle qui consistait à rapprocher le tsar de ces Cadets dont l'esprit nationaliste avait eu tant de part à l'entrée de la Russie dans la guerre. La difficulté était de concilier nos égards pour le tsarisme, colonne de l'alliance, avec des avances aux patriotes libéraux qui, malgré tout,

(1) *La Russie des tsars pendant la Grande Guerre*, librairie Plon.

restaient suspects à Nicolas II. Le malheureux tsar n'avait pas l'esprit souple. Ce n'était pas à nous de nous en plaindre. Moins rigidement fidèle aux traditions de son père, il ne l'eût pas été à ses alliés. Mieux doué pour la politique, il eût peut-être cherché à gauche un rajeunissement de sa monarchie, à l'exemple des rois de Piémont et de Prusse au dix-neuvième siècle. Alors il n'eût peut-être que retardé sa chute, mais, pour l'issue de la guerre, c'était tout ce que nous pouvions demander. Cependant nous aurions eu à craindre que, porté aux transactions, Nicolas II ne résistât pas aux conseillers qui lui montraient le salut dans une paix séparée avec l'Allemagne.

Ni l'ambassadeur de France, ni personne, ne pouvait assigner de date à la révolution. Cette révolution n'était, pas plus qu'une autre, écrite au livre du destin. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était d'en observer les symptômes dans le pays le plus difficile à déchiffrer.

Un soir, dans une de ces étranges vieilles maisons de Moscou qui étaient en pleine ville comme des habitations de campagne, avec vingt pièces aux meubles hétéroclites et une nuée de serviteurs sortis d'un roman de Tourguenief, un vieux gentilhomme russe, sautillant et confidentiel, nous disait : « Sa Majesté a voulu une Douma... Une Douma !... Nous n'avons pas compris... Enfin Sa Majesté a voulu... » A Moscou encore, dans de vieilles familles, chez les Samarine, où l'on ne pardonnait pas la destitution du procureur du Saint-Synode sur l'ordre de Raspoutine, le nom du *Gossoudar Imperator* n'était même plus prononcé. Dix mois avant la révolution, cette condamnation générale, cette solitude autour du trône angoissaient l'observateur. Un bref mémoire que nous avions rapporté de Russie contenait cette phrase : « Tel qu'il est, le régime, dont la guerre a accusé les tares, ne compte qu'un nombre infime de défenseurs. » Si le tsar tombait, il devait tomber dans le vide.

Le 1er mai 1915, l'ambassadeur de France notait une conversation avec le général comte Stackelberg, bon Russe malgré son origine allemande. « Voyez comme notre position est tragique, disait le général. Nous ne pouvons pas faire la paix sans nous déshonorer. Et la continuation de la guerre nous conduit à une catastrophe. » Ainsi les avertissements n'avaient pas manqué. Ils n'avaient pas été négligés. Mais à quoi bon? Si la France s'y était conformée, si elle avait, un an ou deux ans trop tôt, cessé de croire à la Russie, c'était le découragement. Il valait mieux avec Nicolas II, puis avec Milioukof, avec Kerensky lui-même, s'en tenir à la formule de M. Delcassé : « La Russie, entité diplomatique et militaire. »

Le journal de M. Paléologue est captivant parce que, sous « l'entité », l'ambassadeur a noté les aspects et les mouvements d'une âme confuse et d'une chair trouble. La mysticité russe a trouvé en lui et dans les circonstances les plus tragiques — la fin d'un monde — un observateur aigu. L'esprit de fatalisme, de résignation, de sou-

mission et de sacrifice, qui explique tant de choses de la révolution, y est montré comme le vice et la volupté d'un peuple. Quelle notion exacte peut-on avoir de la Russie quand on oublie que 15 millions de Russes appartiennent au *rascol*, la plus étrange des sectes, si réactionnaire que, pour elle, Pierre le Grand, introducteur des mœurs européennes, a commencé le règne de l'Antechrist? Ces singularités sont lumineuses et M. Paléologue ne les néglige pas. Les nerfs malades de la Russie expliquent une large part du phénomène bolcheviste.

JACQUES BAINVILLE.

Les tribulations de l'Albanie.

Le 19 novembre 1921, le Conseil de la Société des Nations, réuni à Paris au Petit-Luxembourg, enregistrait la paix entre l'Albanie et la Serbie : le gouvernement yougoslave reconnaissait la décision de la Conférence des ambassadeurs et s'engageait à évacuer les régions de l'Albanie occupées par les Serbes. La guerre prenait fin pour les Albanais : elle avait commencé en 1019, avec leur révolte contre les Turcs.

L'Albanie avait proclamé son indépendance le 28 novembre 1912 ; la Conférence des ambassadeurs, tenue à Londres en 1912-1913, la lui reconnut mais avec un territoire et une population diminués de moitié, au profit de la Serbie et de la Grèce. Cette Albanie mutilée eut alors à soutenir les invasions serbe, monténégrine et grecque, avec leurs conséquences *balkaniques*, dans toute leur laideur : le volumineux rapport de la Commission Carnegie est là pour en témoigner. Un an après que son indépendance eût été proclamée, une invasion serbe lui coûtait cinquante villages, détruits entre Dibra et Elbasan. Peu après, les Grecs lui brûlaient trois cents villages, dans les provinces de Koritza et d'Arghyrokastro, laissant cent mille hommes sans abri.

Pendant la Grande Guerre, l'Albanie garda officiellement sa neutralité, mais elle n'en prodigua pas moins son concours à la cause des Alliés. « L'Albanie a droit à la reconnaissance de la France et à celle de la Serbie », écrit le général Salle dans la *Revue militaire* (Nancy) du mois d'octobre. « Au cours de cette guerre, dit le mémorandum présenté par la Serbie à la Conférence de la paix, en 1919, le gouvernement provisoire de l'Albanie, avec la majeure partie du peuple albanais, s'est rangé du côté de l'Entente, en aidant, suivant ses moyens, la cause commune des Alliés ; en agissant ainsi, il ne pouvait pas ne pas espérer la garantie de sa liberté. » Ces mots étaient répétés par le délégué serbe devant le Conseil de la Société des Nations, à Genève, le 25 juin 1921. M. Briand qualifiait les Alba-

nais de « fidèles alliés ». « L'Albanie fut payée de sa générosité par l'invasion autrichienne et bulgare, qui pesa durement sur le nord et le centre du pays », dit encore le général Salle.

L'armistice conclu, les Albanais mirent leur espérance dans la Conférence de la paix. Ils espéraient non seulement se voir confirmer dans leurs droits acquis en 1913, mais escomptaient la restitution d'une partie au moins des territoires qui leur avaient été arrachés.

Ils devaient vite reconnaître leur illusion : la Conférence de la paix d'abord, puis celle des ambassadeurs, ne firent qu'étudier des projets de démembrement. L'Albanie servait de monnaie d'échange pour régler des différends internationaux. Pas une fois, les intérêts de l'Albanie ne furent envisagés en eux-mêmes.

Les Albanais en étaient réduits à s'organiser par leurs propres moyens. Le 25 janvier 1920, ils tenaient une grande réunion, dite Congrès de Lushnia, d'où sortaient un gouvernement national, une « constitution », une chambre de députés, et surtout la volonté de vivre et de lutter.

Janvier 1920 marque le point de départ de la vie nationale albanaise active. L'Albanie avait à surmonter des difficultés inouïes. Elle n'avait ni armée, ni police, ni gendarmerie, ni diplomatie. Point de représentants à l'étranger. Surtout le trésor était vide, ou, pour mieux dire, il n'y avait pas de finances. Néanmoins, l'administration fut modernisée et améliorée, la sécurité assurée. On réalisa l'unité territoriale. Peu à peu, au fur et à mesure que les troupes d'occupation (italiennes et françaises) se retirèrent, toutes les parties de l'Albanie furent réunies sous le même gouvernement.

Pendant que les Albanais étaient ainsi occupés sur les bords de l'Adriatique, les Serbes (qui détenaient depuis 1918 une large zone albanaise, avec une ligne *d'armistice*, qu'ils prétendaient fixée par le général Franchet d'Espérey) les attaquaient soudain par derrière (septembre et octobre 1920). Coût : cent cinquante-huit villages détruits à coups de canon ou incendiés, huit cents personnes brûlées vives ou égorgées, près de quarante mille habitants chassés de leurs foyers, dont dix mille moururent de maladie et de privations (constatations de M. Marcuard, délégué de la Croix-Rouge internationale de Genève, envoyé en mission en Albanie au mois d'août 1921).

L'Albanie s'adressa à la Société des Nations où elle avait été admise en décembre 1920. Elle demandait qu'on invitât les Serbes à évacuer les territoires qu'ils occupaient indûment depuis 1918 et qu'ils avaient horriblement dévastés. Elle demandait aussi que la Grèce se retirât d'un coin de la frontière méridionale qu'elle avait envahie au mois de mai 1920, lors du départ des troupes françaises.

Le Conseil de la Société des Nations, réuni le 25 juin 1921, ne prit aucune décision ; il remit la question aux mains de la Conférence des ambassadeurs. Tandis que la Conférence étudiait la question,

les Serbes attaquaient de nouveau l'Albanie, d'abord secrètement, en qualifiant leurs bandes de Mirdites, c'est-à-dire d'Albanais rebelles (révolte purement imaginaire), puis avec des troupes régulières.

Pour la deuxième fois, les Albanais portèrent plainte devant le Conseil de la Société des Nations, qui se réunit le 2 septembre 1921, sans prendre de mesure plus efficace que la première fois.

Toutefois, le 5 novembre, comme la résistance des troupes albanaises commençait à fléchir, la Conférence des ambassadeurs prenait une décision : l'Albanie était de nouveau proclamée indépendante et souveraine, son gouvernement reconnu *de jure* et ses frontières fixées. Au nord et à l'est, des rectifications avaient lieu au profit de la Serbie ; les frontières méridionales étaient conservées intactes. C'est cette décision que la Société des Nations enregistrait le 19 novembre.

On se demandera la raison de ces rectifications, de ce sacrifice d'une région purement albanaise de cinquante mille âmes, en faveur de cette Serbie qui détient la moitié de l'Albanie où on lui reproche la mort de plus de quatre-vingt mille habitants. M. Fisher s'est chargé de la donner : « Nous aurions pu rendre à l'Albanie ses frontières de 1913, auxquelles elle avait droit ; mais nous avons pensé qu'il valait mieux donner à la Serbie les points stratégiques, puisqu'elle est la plus forte et qu'elle a une armée mieux organisée. »

LUMO SKENDO.

LES LETTRES

UN ROMAN DE M. ROLAND DORGELÈS « SAINT MAGLOIRE »

Si, avant la guerre, on avait eu l'idée de placer M. Roland Dorgelès, d'après ses premiers essais, je crois bien qu'on l'aurait rangé, un peu trop vite d'ailleurs, parmi les écrivains légers. M. Roland Dorgelès s'était révélé, en effet, par quelques reportages pleins de fantaisie, par des contes spirituels dans des magazines parisiens ; on le connaissait comme un excellent échotier. La guerre est survenue et nous a révélé un Dorgelès tout différent, qui possède la notion du tragique de la vie, et qui a écrit avec *les Croix de bois* l'un des deux ou trois ouvrages qui dominent la production des romans inspirés par la grande tourmente.

Qu'avons-nous aimé dans *les Croix de bois?* L'horreur de la guerre et l'héroïsme que la guerre suscita s'y trouvent exprimés sans dissertations vaines. Voilà un livre qui nous conte tout simplement, en conservant la vraisemblance de la vie, l'existence douloureuse, tragique mais joyeuse aussi, à de certains moments, d'un bataillon sur le front. Nous sortions de lire *le Feu* dont le naturalisme est pesant et irréel. Tous les détails y ont été laborieusement accumulés pour nous faire part de cette évidence : à savoir que la guerre est une chose affreuse. Or, avec M. Dorgelès, nous avions l'ouvrage d'un écrivain qui ne redoutait pas de faire luire le soleil même sur une nature bouleversée par un long cataclysme ; ses soldats ne s'abîmaient pas dans une amère contention d'esprit, pour en venir à tenir des discours

que la plupart eussent été bien incapables d'imaginer ; mais au contraire, ils ne se privaient pas, à l'occasion d'être gais, même au sein de l'horreur. Bien que la guerre ait réveillé en M. Dorgelès, comme en beaucoup d'autres, des tendances naturalistes, nous nous trouvions avec lui en présence d'un réaliste qui avait le sens de la vie et de son mouvement, qui continuait d'aimer celle-ci malgré ses plus terribles instants. En ne voulant peindre que la simple vérité, M. Dorgelès réussissait à rendre mieux qu'un autre des impressions affreuses, et son horreur avait l'avantage de demeurer vraisemblable parce qu'elle ne cessait pas d'être humaine.

Quelques pages de son recueil de nouvelles, *le Cabaret de la Belle Femme*, nous en apprenaient plus sur la psychologie du soldat que des volumes de documents. Les nouvelles de ce petit recueil faisaient vivre des personnages que nous croyions reconnaître, tellement ils étaient véridiques. Nous aurions même pu mettre un nom sur le visage du héros charmant du *Poète sous le pot de fleurs*. De telle autre nouvelle, *les Poissons rouges*, se dégageait un comique émouvant et amer. En somme, M. Roland Dorgelès n'avait décidément rien perdu de la fantaisie, de la légèreté qu'annonçait l'écrivain d'avant la guerre ; il avait seulement changé de domaine, et il s'était enrichi. Mais une question aussitôt se posait : que nous donnerait désormais cet écrivain, quand il abandonnerait des sujets aussi exceptionnels? D'autant qu'alors, il faudrait bien faire intervenir pour le mettre à sa place, certaines considérations d'écriture, d'art, qui n'avaient pu nous apparaître que secondaires, en présence d'ouvrages inspirés par des événements dont nous étions encore bouleversés.

M. Roland Dorgelès ne pouvait plus se contenter du premier sujet venu. Il pensa donc qu'il devait se donner à un grand livre qui montrerait le malaise d'une société encore ébranlée, sa souffrance de manquer d'un idéal qu'elle serait peut-être impuissante à accueillir s'il s'offrait à elle. Il a donc écrit *Saint Magloire*, en imaginant la venue à Paris d'une sorte de thaumaturge, à la vérité assez étrange, Magloire Dubourg, à qui ses prodiges accomplis chez les noirs du centre de l'Afrique ont fait une réputation de sainteté. Magloire Dubourg arrive, précédé d'une véritable légende, si bien qu'une foule immense l'accueille en l'acclamant, quand il débarque à Marseille. Serait-il donc celui que le monde attend et qui ramènera la paix dans les âmes et sur la terre? Magloire Dubourg est le frère d'un romancier populaire, François Dubourg, et en vérité, sa vie ressemble assez à un extraordinaire roman d'aventures, bien plus mouvementé que tous ceux qui ont dû sortir du cerveau de son frère François. Ce « saint » par la volonté populaire a du moins une supériorité sur

les saints authentiques du calendrier, c'est qu'il n'a pas eu besoin d'attendre sa mort pour que sa sainteté fût reconnue par l'univers. Il paraît d'ailleurs ne point douter de son éminente qualité, et on ne saurait dire qu'il se fasse remarquer par son humilité. Magloire donne, au contraire, l'impression de ne pas cesser un instant d'être en représentation. Mais quelle est exactement la doctrine de Magloire? En vérité, elle est assez confuse, et se ressent du désordre des idées de son siècle ; ce n'est pas, au reste, ce qui doit plaire le moins aux masses. On sait, d'abord, que ce missionnaire laïque et volontaire vivait en bonne intelligence avec les Pères blancs, et, en vérité, Magloire semble avoir tout de même quelques sympathies pour l'Église catholique, si l'on veut bien considérer qu'il prie volontiers dans les églises, et encourage ceux qu'il prêche à s'y rendre. Ce n'est cependant qu'une apparence, car s'il enseigne, à certains moments, le pur Évangile, à d'autres instants, il en offre une interprétation qui serait plutôt d'un fondateur de religion nouvelle, et où se mêlent en une bizarre doctrine le spiritisme, le bouddhisme et les plus extravagantes utopies humanitaires. Si M. Roland Dorgelès a entendu nous montrer qu'il ne suffit pas d'avoir bon cœur, de se croire un saint, d'être magnétiseur et éloquent pour réformer le monde, son *Saint Magloire* le prouve avec une certaine force. Mais est-ce bien cela qu'il a songé à nous dire?

Tantôt saint Magloire prêche aux hommes qu'ils doivent songer d'abord à leur perfectionnement spirituel, et le reste leur viendra par surcroît ; tantôt, il fait figure d'agitateur révolutionnaire, si bien que les âmes simples auxquelles il s'adresse finissent par ne plus y comprendre grand'chose. Sa prédication plus ou moins mal entendue amène des grèves violentes. Son influence immédiate n'empêche pas la fille de son frère de se suicider à la suite de chagrins d'amour ; un ancien pupille de l'Assistance publique, qui est jardinier chez son frère, devient un assassin. Je sais bien que M. Roland Dorgelès a entendu, sans doute, dénoncer certains crimes de la société, qu'on trouverait à l'origine d'autres crimes, et il a voulu nous montrer l'impuissance d'un saint Magloire à les empêcher. Mais ce saint Magloire, dont la doctrine est déjà bien vague, manque vraiment par trop de bon sens. Ainsi, comme la peste décime Paris, et particulièrement les quartiers ouvriers, Magloire ne trouve rien de mieux que de faire émigrer vers les Champs-Élysées et l'avenue du Bois, les populations des faubourgs, ce qui, naturellement, aide à la propagation de l'épidémie et amène des pillages et des émeutes qui plongent le bon Magloire dans la consternation. Il arrive à commettre ainsi de si extraordinaires erreurs que tout le monde finit par se lasser

de ses initiatives et de sa présence ; sans compter que le public remarque qu'il est vraiment en trop excellents termes avec le pouvoir, qui tolère ses prédications, ses manifestations les plus diverses. Tout le monde en vient, enfin, à être tellement fatigué de Magloire qu'il est prié de retourner chez ses nègres.

Et l'on se demande une fois de plus ce que M. Roland Dorgelès a entendu nous démontrer avec cet ouvrage conçu comme un apologue et dont la réalisation fait penser aux romans « évangéliques » d'Émile Zola ! A-t-il entendu nous faire assister à l'échec que doit attendre la prédication d'un saint dans notre société? A-t-il voulu seulement nous montrer un homme évidemment assez extraordinaire? Désira-t-il nous laisser entendre que les nègres, auprès de qui le succès de Magloire avait été plus grand, nous sont supérieurs? On pourrait lui répondre que nous n'assistons jamais qu'à l'échec, chez nous, de la prédication de Magloire Dubourg dont la doctrine, qui lui est en somme toute personnelle, ne saurait jamais engager que lui-même, et à dire vrai, n'offre pas un intérêt particulièrement vif.

Ce qui est probable, c'est que M. Roland Dorgelès a désiré écrire, en effet, un conte philosophique, en employant les procédés du roman naturaliste. Il a eu en cela une ambition dont il faut le louer, comme méritera toujours de l'être un écrivain qui veut faire sortir le roman des chemins vulgaires. Il est possible que, quelque jour, un certain genre de conte philosophique plus vivant, plus direct, moins purement intellectuel que celui du dix-huitième siècle, remplace le roman tel que le dix-neuvième l'a compris. C'est même là une des possibilités qui s'offrent à la régénération de notre roman. Ainsi, le roman de mœurs n'aurait été qu'une étape vers des œuvres d'une conception plus générale. Mais encore faut-il qu'un conte philosophique ait un sens précis. A ce propos, on est bien obligé de se souvenir d'un récit du même genre, paru quelques années avant la guerre : *Il est ressuscité*, dans lequel Charles Morice avait imaginé de faire apparaître dans notre société un personnage autrement significatif que Magloire Dubourg, puisqu'il s'agissait du Christ lui-même. Naturellement, ce conte y gagne de prendre un grand sens. Tout se passe d'ailleurs dans le roman de M. Dorgelès d'une tout autre manière, excepté le dénouement qui, dans les deux œuvres, est assez semblable. On se rappelle que, dans l'œuvre de Charles Morice, la présence du Christ ne provoque à Paris, directement ou indirectement, aucune émeute. Le Christ n'y fait pas de miracle ; il n'y revient pas pour recommencer la Passion. Le Christ ne *recommence* pas. S'il accomplit un miracle, c'est un miracle nouveau qui ne regarde que le fond des âmes. Tout le monde redevient, en effet, honnête et en tous

les hommes ressuscite l'amour. Il en résulte bientôt des perturbations effroyables dans la société. La prostitution cesse ; les cabarets se vident ; la Bourse ne fait plus d'affaires ; la vie parisienne est suspendue. Naturellement, les pouvoirs publics s'inquiètent de cette révolution d'un nouveau genre que terminera une faillite générale. Et le soir du 25 décembre, le préfet de police, après en avoir conféré avec le président de la République, vient enjoindre à Jésus de s'éloigner. Jésus ne se fait pas prier. A son départ, au *ouf!* de soulagement que pousse le préfet répond en écho un autre formidable *ouf!* qui vient, en s'enflant, des énormes immeubles et des larges avenues de la capitale.

En somme, Charles Morice confrontait dans son conte la société moderne avec l'idéal chrétien dont, malgré tout, quoi qu'on veuille prétendre, elle s'inspire dans ses lois et ses principes de morale quotidienne. Il entendait nous dire que notre société n'est que la caricature d'une société chrétienne, aussi est-elle condamnée à rejeter cet idéal chrétien dans son absolu.

C'est en vain qu'on voudrait trouver un sens aussi précis au roman de M. Roland Dorgelès. Mais il faut du moins tenir compte à M. Dorgelès d'avoir cependant eu un grand dessein, même si l'on ne peut savoir exactement lequel. Et puis, il n'en reste pas moins qu'on retrouve, en plus d'une page, ces qualités inestimables de conteur que nous avions tant aimées dans *les Croix de bois* et dans les nouvelles du *Cabaret de la Belle Femme*. Cet écrivain est un réaliste que le naturalisme guette encore. Et comme il est arrivé souvent à des naturalistes, il a voulu écrire, lui aussi, son roman philosophique et social, et pas plus qu'eux, il n'y a réussi.

GEORGES LE CARDONNEL.

LES BEAUX-ARTS

LE SALON DES INDÉPENDANTS

Le Salon de 1922, fort intéressant à beaucoup d'égards, est d'abord remarquable par la répartition des ouvrages exposés. On a groupé les peintres par ordre alphabétique et tiré au sort les salles. C'est rompre avec une méthode de classement par affinités (plus ou moins électives) dont l'exposition de l'an dernier avait fait éclater l'arbitraire et l'abus. Sous le prétexte fallacieux de faire l'éducation du public, on donnait, en réalité, une leçon aux critiques qui trouvaient les envois des « maîtres » rangés par ordre de mérite sur les cimaises. Cette façon de leur préparer la besogne avait paru trop prévenante et, pour ma part, j'estime qu'on a fort bien fait de changer de méthode. La nouvelle a ses inconvénients qui ne manqueront pas d'apparaître à l'usage. En tout cas, on ne peut nier qu'elle ne soit conforme à l'esprit du *Salon des Indépendants.* Or, ce Salon a fait ses preuves : chaque année, de son apparent désordre, quelque nouveauté digne d'intérêt s'est dégagée. Il n'est pas mauvais que la critique et le public soient invités à faire preuve d'initiative et à choisir. Il n'est pas mauvais non plus, dira-t-on, que le public soit guidé dans son choix. Fort bien, mais alors que les maîtres se déclarent, que les disciples et les apprentis les reconnaissent et acceptent des leçons et des directions, qu'une sélection soit faite et que les bons ouvrages soient publiquement désignés à l'attention des visiteurs. Pour cela, il faut un jury et des récompenses. Or le Salon des Indépendants a pour objet fondamental de supprimer l'un

et l'autre. Il importe de savoir ce que l'on veut et de prendre parti. Sans afficher pour la discipline le bruyant enthousiasme des fauves repentis et qui veulent faire oublier des exploits antérieurs trop compromettants, je suis partisan de l'ordre, même si la justice et l'égalité absolues doivent pâtir quelque peu de sa restauration. J'applaudirai donc à celle du jury, mais à une condition : c'est que les faux maîtres de l'École, qui n'enseignent que le néant, incapables qu'ils sont de montrer à peindre aux jeunes artistes, cèdent la place à de plus qualifiés et de plus capables. Or cela n'est possible que par un petit coup de force qu'un ministre, si indépendant qu'on le suppose, et si bien informé qu'il puisse être, est impuissant à faire. De même qu'il n'appartient pas au chef d'orchestre de l'Académie nationale de musique de contraindre à jouer dans tel ou tel mouvement, voire même en mesure, des fonctionnaires nantis d'un statut et dûment syndiqués.

Il faut reconnaître, au demeurant, que la critique fait de son mieux pour suppléer au jury défaillant. Elle pourrait faire davantage, en se montrant plus sévère et surtout moins accueillante à la publicité lorsque celle-ci est ingénieusement déguisée. Le cabotinage d'un Picabia, cachant sous les dehors d'un mystificateur fantaisiste l'amertume d'une carrière faite d'avortements, a rencontré trop de complaisances.

Déjà, il ne se trouve plus guère personne qui avoue avoir été amusé par Dada et nous voyons des peintres continuellement occupés à faire oublier ce qu'ils étaient la veille ou l'avant-veille. M. Metzinger se souvient vaguement d'avoir été cubiste : seul M. Leger a la mémoire fidèle, trop fidèle, et persiste stoïquement. Sauf quelques naïfs et laborieux rébus qui ont l'air d'avoir été oubliés là depuis deux ans, on ne voit plus guère que des échantillons de ce cubisme de paravent et de trumeau dont le meilleur représentant est M. Gernez. Comme il était aisé de le prévoir, le cubisme, par son côté physique, rejoint l'art décoratif, celui des estampes de Henri Rivière, et de cette peinture plate, genre pochoir, qui parut seule idoine, voici quelque vingt ans, à l'ornement des écoles primaires. Les bons paysages sont comme toujours très nombreux aux Indépendants, et dans les genres les plus variés. C'est un des agréments particuliers à ce Salon, et qui font défaut, par exemple, au Salon d'Automne où tous les paysages rentrent dans trois ou quatre formules connues. En dépit de nombreuses gaucheries, il y a ici beaucoup plus de goût, de liberté, d'initiative, et même d'imagination. Certes, l'ignorance y éclate plus souvent qu'il ne faudrait, mais il n'y règne toutefois pas ce morne glacis d'indigence intellec-

tuelle et cette uniformité dans les modes esthétiques dont on finit par être excédé.

On citera *le portrait* de M. Jacques Thévenet par lui-même comme une révélation. Pourtant les dessins exposés par ce jeune artiste au Salon d'Automne avaient été loués ici même et ils n'avaient pas passé inaperçus. C'est un très bon morceau de peinture, d'un caractère simple, et qui dans une gamme agréable, bien qu'un peu trop floue par endroits, offre une fermeté d'accent et d'expression tout à fait remarquable. M. Gimmi expose plusieurs toiles composées avec autant de goût que d'ingéniosité. Il a de l'imagination et une liberté d'esprit bien rare en ce temps de contraintes et de disciplines sans objet.

Les envois de M. André Mare témoignent de la juste admiration qu'a vouée ce peintre à l'art allègre de M. Roger de la Fresnaye ; le paysage de M. Galanis ne me plaît qu'à demi, il y a trop d'exemples, dans ce Salon, de savoureuse naïveté pour qu'on en goûte pleinement un pastiche, si ingénieux qu'il puisse être. Mais le *Portrait d'enfant* est charmant et peint dans une manœuvre délicate et très sûre. Le nu de M. Sabbagh est commun et celui de M. Gromaire très inférieur à une figure d'homme fortement établie. Les rares qualités de ce coloriste vigoureux ne perdraient rien à plus de simplicité et d'abandon. M. Favory montre comme toujours des dons étonnants : l'inutilité de forcer un talent réel ne manquera pas de lui apparaître. Rien pourtant ne le destinait à la froideur académique, sinon le fâcheux désir de faire de la peinture de maître, prématurément. M. de Waroquier est plus souple, moins stylisé que naguère. M. Ramey, toujours un peu cotonneux, a de l'éclat. M. Charles Dufresne, toujours inégal, montre auprès de passages brillants des faiblesses déconcertantes et un désordre qui n'est pas toujours un effet de l'art. Même dans les natures mortes, il séduit par tel ou tel détail, du goût le plus rare et le plus exquis ; mais trop souvent l'ensemble paraît lâche et d'un dessin indécis. M. Alix ne saurait encourir les mêmes reproches. Il n'a que trop de vigueur et de volonté. On goûtera dans ses *Baigneuses* cette touche ferme et cette densité de coloris qui donnent à ses ouvrages une carrure sympathique et un jeu très savant de clair-obscur. Lorsqu'il appliquera ses dons à des objets choisis plus près de sa sensibilité et à des sujets d'une imagination plus émue, ce peintre fera merveille.

L'*Etude pour la boxe* de M. Luc-Albert Moreau est plus et mieux qu'une étude, c'est presque un tableau, et pourtant ce n'en est pas un, car le sujet semble un peu arbitrairement resserré dans un cadre trop étroit. On admirera surtout la solidité du dessin qui paraît si

naturelle et qui est le résultat d'une recherche poussée, le vibrant accord de tons qu'offre le personnage debout, et surtout les fonds d'une justesse et d'une vérité saisissante en sa simplicité voulue.

Je ne goûte qu'à demi la composition du tableau de M. Boussingault ; l'ensemble en est un peu dansant. Mais il s'y rencontre des beautés et des bonheurs dont peu de peintres sont favorisés. L'épaule, le manteau de la figure principale sont exprimés avec une maîtrise décisive et une souplesse sans égale. Je plains les jolies femmes qui acceptent les fards de M. Van Dongen, dans le temps qu'un Boussingault leur ménagerait de si délicates flatteries.

Entre tant de paysages agréables, ceux de M. Vasseur doivent être mis hors de pair, pour le sentiment et pour l'exécution, d'une délicatesse étonnante et qui se rit des formules. On a plaisir à signaler de tels ouvrages qui ne doivent rien à aucun jargon pictural plus ou moins en vogue. Ceux de MM. Durey, Trébillon, Hodé, Francillon, Thordike, Marcel Roche, André Ibels sont capables de retenir l'attention. Parmi les fantaisistes, moins nombreux que de coutume, mais non pas moins curieux, je citerai Mlle Pierrot avec la *Visite à l'accouchée*, image coloriée avec esprit, Mme Sakharof, Mme Fuss Amoré, Mlles Plessis, MM. Péronne, Van Hasselt, et surtout M. J.-E. Laboureur, graveur justement réputé, dont la peinture discrète et fine éclipse beaucoup de tableaux tapageurs et prétentieux.

Deux grands paysages marins, aérés et décoratifs, de M. Paul Signac, éclairent tout une salle d'un bouquet d'étincelles qui déjà porte les couleurs d'une autre époque et révèle son style secret.

A la sculpture, les *portraits* de Mme Chana Orloff sont amusants et sa figure d'un jeune enfant, taillée en bois avec une virtuosité parfaite, atteste les progrès surprenants réalisés par cet artiste. Le nom de Mme Suzy Naze, dont les dessins rappellent Jonkind, est encore à retenir, et cet art est de meilleur aloi que celui de toutes les dames qui, démarquant Marie Laurencin, s'essayent dans l'érotisme mièvre et maniéré et font l'ange ou l'enfant avec une rouerie insupportable. Les plus funestes sont Mmes Lagut et Perdriat.

ROGER ALLARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. MAURICE MAUNOURY

En 1899, *le* 1er *juin, Waldeck-Rousseau prenait le pouvoir pour sauver la République, que menaçait la réaction. La réaction, c'était la résistance nationale à l'affaire Dreyfus, sur laquelle l'histoire est fixée. Waldeck-Rousseau sauva donc la République contre l'idée nationale, c'est-à-dire qu'il instaura solidement le règne d'un parti dit « républicain » qui prétendit désormais exploiter la France à son profit. Ce parti, devenu rapidement le parti radical-socialiste, a transigé souvent avec sa doctrine; avec ses intérêts personnels, jamais. Il est prêt à tout admettre, hors qu'il soit frustré des avantages du pouvoir. Ces avantages-là résultent d'une majorité qui sait s'affirmer et gouverner; il importe donc de ne pas laisser en d'autres mains le ministère de l'Intérieur où se préparent les élections. Depuis Waldeck-Rousseau, il y a eu des présidents du Conseil qui se sont appelés Combes, Gaston Doumergue, Monis ou Caillaux. Il y en a eu quantité d'autres qui n'étaient pas radicaux et furent même tout le contraire : d'aucuns s'appelèrent Poincaré, Rouvier, Barthou, Ribot ou Georges Leygues. Ils s'entourèrent de nombreux collaborateurs choisis parfois dans les groupes les plus modérés. M. Jean Dupuy, M. Joseph Thierry, M. Lebrun, M. Th. Girard, M. Chéron, M. Étienne, M. Raoul Péret et tant d'autres, qui n'étaient pas radicaux, détinrent des portefeuilles, et non des moindres. On vit même aux affaires, à la faveur de la guerre, M. Méline et M. Denys Cochin. Mais jamais, au grand jamais, les radicaux-socialistes, depuis Waldeck-Rousseau, n'abandonnèrent l'Intérieur à d'autres mains. Pendant quelques mois, après M. Combes,*

M. Rouvier avait cru pouvoir appeler M. Étienne place Beauvau; il dut bientôt le remplacer par M. Dubief, à qui succédèrent M. Clemenceau, M. Monis, M. Caillaux, M. Steeg, M. Klotz, M. René Renoult, M. Peytral, M. Malvy et M. Pams, sans omettre M. Aristide Briand, républicain socialiste; et, chose encore plus surprenante, depuis la défaite du 16 novembre 1919 qui les a décimés, les radicaux-socialistes, situation paradoxale, parvinrent à maintenir à l'Intérieur M. Steeg et M. Pierre Marraud, en sorte que la rue de Valois a régné vingt ans sans interruption place Beauvau, sauf le temps que M. Mandel imposa, sous le nom de M. Pams, une politique d'union nationale qui permit les élections du 16 novembre. L'avènement au ministère de l'Intérieur de M. Maurice Maunoury marque donc une date mémorable dans les fastes de la troisième République. Les modérés du bloc national, qui n'ont pas su prendre le pouvoir, — j'entends le ministère de l'Intérieur, — ni par eux-mêmes, ni par des hommes qui leur fussent sympathiques ou favorables, ont cette fois réussi du moins à chasser de la maison leurs pires ennemis et à empêcher qu'on continuât à se préoccuper exclusivement, place Beauvau, de préparer la revanche des élections de 1919. C'est un résultat.

Les modérés, qui n'ont pas su se grouper, s'organiser, dégager une volonté commune qui se fût aisément imposée, avaient le choix entre trois solutions : gouverner, se laisser gouverner, exiger la neutralité. La première solution, ils ont montré qu'ils étaient incapables de l'adopter. Si M. Bonnevay ou Lefebvre du Prey, d'ailleurs, eussent été ministres de l'Intérieur, ils y eussent soigneusement préparé la réélection des radicaux, par scrupule et par aveuglement. Quant à imposer le choix, à l'Intérieur, d'hommes comme M. Colrat ou M. Tardieu, ils n'avaient pour cela ni la clairvoyance ni l'aspect politique, ni la discipline, ni l'énergie qu'il eût fallu. Se laisser gouverner, c'est ce à quoi ils ont consenti longtemps, par veulerie, égoïsme, indiscipline et sottise, jusqu'au jour où il leur fut démontré que leur vie même n'était plus qu'une question d'heures, et qu'il n'y avait plus un moment à perdre pour se ressaisir. Ils demandèrent donc, — et ils obtinrent, — que le ministre de l'Intérieur ne fût choisi ni parmi leurs amis, ni parmi leurs ennemis, et ils ratifièrent le choix de M. Maurice Maunoury.

M. Maurice Maunoury est un charmant homme, beaucoup trop modeste, et mal connu des jeunes parlementaires. Comme il ne paraît point à la tribune, n'écrit pas dans la presse et ne hante pas les couloirs, rien ne le signale à l'attention. La plupart savent qu'il est un grand travailleur, qu'il préside la commission des finances et que sa santé est délicate. C'est tout. Ils ignorent les origines politiques de M. Maurice Maunoury, sa carrière, ses attaches et ses tendances. Pour ceux qui

savent qu'il est député d'Eure-et-Loir, la connaissance de ce détail augmente la confusion de leurs données, car la plupart confondent M. Maurice Maunoury avec son homonyme M. Gabriel Maunoury, également député d'Eure-et-Loir. De 1912 à 1919, M. Gabriel Maunoury, qui est progressiste et libéral, représenta la première circonscription de Chartres, où il succédait à M. Lhopiteau, radical. Pendant la même période, et même un an plus tôt, M. Maurice Maunoury, qui était de la gauche radicale, représenta la deuxième circonscription de la même ville, où il succédait au vicomte de Saint-Pol, progressiste. M. Gabriel Maunoury est un chirurgien éminent, et le propre frère du général Maunoury. M. Maurice Maunoury est bien des choses, mais s'honore surtout d'être ancien élève de l'École polytechnique, et n'a aucune parenté avec son collègue et homonyme, ni, par conséquent, avec le général.

M. Maurice Maunoury, qui est un modeste, n'avait jamais souhaité d'être représentant du peuple. Mais, dans le pays chartrain où les deux fractions du parti républicain se disputent les sièges, les républicains plus avancés ne pouvaient trouver un meilleur candidat à opposer au comte de Saint-Pol, bon diable, cultivateur, populaire, et qui avait conquis de haute lutte sa circonscription. En 1906, M. Maurice Maunoury porta donc dans la deuxième circonscription le drapeau radical, que tenait dans la première circonscription M. Lhopiteau; il fut battu cependant à deux cents voix de majorité, et M. de Saint-Pol conserva son siège. Mais en 1910, M. Maunoury fut plus heureux et les deux cents voix se déplacèrent en sa faveur. Ce fut dur. Ce le fut plus encore en 1914, M. Royneau, qui était lui-même un agriculteur fort populaire, approcha de très près M. Maurice Maunoury. Il ne put arracher aux radicaux la deuxième circonscription, alors que M. Gabriel Maunoury venait de conquérir la première, et M. Mignot-Bozérian celle de Châteaudun. M. Royneau, qui avait tenu contre M. Maurice Maunoury le drapeau des modérés, trouva d'ailleurs une légitime compensation dans son élection au Sénat, où il s'inscrivit, à la surprise générale, dans le groupe de M. Lhopiteau.

M. Maurice Maunoury avait été vivement secondé, dans cette affaire, par M. Paul Deschanel, lequel n'aimait pas le marquis de Saint-Pol et, bien que n'étant pas radical lui-même, secondait volontiers les radicaux du département, dans les luttes soit législatives, soit sénatoriales.

Réélu, M. Maurice Maunoury ne s'était signalé à l'attention des initiés qu'en occupant pendant vingt-quatre heures le ministère des Colonies dans l'éphémère ministère Ribot, de juin 1914, balayé par les radicaux d'alors, qui n'admirent point ce paradoxe d'un Cabinet opportuniste issu d'une Chambre radicale, donnant ainsi un exemple aux élus du 16 novembre.

Vinrent les élections de 1919. Parmi les cinq députés sortants de l'Eure-et-Loir, M. Violette fit bande à part. Les quatre autres décidèrent de ne pas se combattre mutuellement. Ils firent même, un moment, liste commune. La question religieuse les divisa bientôt, et, à la suite d'une réunion tumultueuse, MM. Deschanel et Maurice Maunoury se représentèrent ensemble, laissant libres de se représenter, ensemble aussi, et sans les combattre, MM. Gabriel Maunoury et Mignot-Bozérian, qui s'adjoignirent M. Durand-Béchet. Tous cinq furent élus : M. Viollette, on le sait, fut parmi les vaincus du 16 novembre. M. Maurice Maunoury s'inscrivit à la gauche républicaine démocratique (groupe Barthou), où le suivit, d'ailleurs, M. Mignot-Bozérian. M. Gabriel Maunoury vint, naturellement, à l'entente, et M. Durand-Béchet n'alla nulle part. Quant à M. Paul Deschanel, il appartient à l'histoire.

M. Maurice Maunoury, membre écouté et assidu de la commission des Finances, devint président de cette commission lorsque M. Raiberti fut ministre de la Guerre, en décembre 1920. Peu après, on dut l'opérer et lui couper la jambe. M. Maurice Maunoury, bien qu'il ait soixante ans, a servi en 1914 comme chef d'escadron d'artillerie. Il avait à la jambe une plaie qui s'envenima et il fallut l'amputer.

Cette opération, courageusement supportée, eut des suites assez heureuses pour que M. Maurice Maunoury pût conserver la présidence de la commision des Finances, où l'avait longtemps suppléé M. Dariac. Le président de la commission des finances est par définition, on le sait, un personnage consulaire. M. Maurice Maunoury n'avait donc qu'à le vouloir pour devenir ou redevenir ministre. Maintenant, pourquoi l'Intérieur? Il est permis de supposer qu'il a cédé aux instances de ses amis, connaissant d'une part, son républicanisme éprouvé, et, d'autre part, sa modération naturelle et sa haine des luttes de parti et que ceux-ci, dans leur désir d'apaisement, leur volonté de dissiper un malentendu déjà trop long en faisant de la place Beauvau un terrain neutre, ont jugé que nul n'était plus qualifié pour cette œuvre.

S'il est logique de consentir au ministère Poincaré, venu pour une autre œuvre, cette trêve de la politique intérieure, M. Maurice Maunoury est l'homme de cette situation, très difficile et très délicate parce que nouvelle. Les radicaux n'accepteront pas aisément de ne plus être des maîtres obéis, et les modérés, longtemps contenus, se font peut-être du rôle de M. Maunoury une idée qui n'est conforme ni à son passé, ni à ses tendances, ni à son caractère. Les radicaux, avec M. Maurice Maunoury, n'imposeront plus leur volonté souveraine et leurs intérêts à l'Intérieur. Mais les gens de l'Entente n'y seront pas, non plus, les maîtres. Ils n'y ont même pas — et il faut qu'ils le sachent — un homme à eux.

***

La Vie de Paris : la nouvelle année.

J'ai connu le temps où la fuite d'une année, le commencement d'une autre donnaient lieu dans Paris à de véritables réjouissances. La ville tout entière prenait un air de fête. Le Boulevard, couvert de ses petites baraques, était gai. Le Marché aux fleurs de la Madeleine avait une joyeuse animation. Les boutiques de Chevet, de Potel et Chabot ou de Corcelet, rappelaient les antiques bombances et les vieilles rôtisseries. On pouvait s'y approvisionner sans laisser entre les mains de la caissière une année de ses revenus !

Tout cela est bien fini et Paris a vu partir tristement cette année 1921 avec son cortège de déceptions et de misères. Il semble que les enfants eux-mêmes aient adopté les façons de voir de Flaubert, qui, à neuf ans, écrivait à son ami Ernest Chevalier : « Tu as bien raison de dire que le jour de l'an est bête !... » J'ai vu plusieurs arbres de Noël chargés de jouets et de friandises, brillant de mille bougies, et tout argentés de givre. Les bambins à qui ces merveilles étaient révélées ne laissaient point percer sur leur visage cette naïve extase qui enchantait nos parents. Ces beaux yeux puérils, qui se posent avec tant de confiance sur les gens et sur les choses semblent aujourd'hui moins ardents. Pressentent-ils inconsciemment, les pauvres petits, le triste avenir que leur préparent nos folies et le sabotage systématique de tout l'ordre que nos aïeux s'étaient efforcés d'introduire dans le monde?

Pourquoi sommes-nous tristes? se demandait, il y a trente ans, un philosophe frappé de l'angoisse qui se dégageait alors de la littérature à la mode, des pages de Pierre Loti et de Guy de Maupassant. « Une femme voilée, écrivait M. France, est en chemin depuis la naissance du monde : elle se nomme la Mélancolie. Pourtant il faut être juste. Nous avons ajouté, certes, quelque chose au deuil de l'âme et apporté notre part au trésor universel du mal moral... » Depuis trente ans que de singuliers progrès nous avons faits dans cette voie !...

Au temps où M. France composait sa *Vie littéraire*, la mélancolie était surtout dans les livres, dans les œuvres d'art. La neurasthénie n'avait encore gagné que les plus affinés, les plus délicats : les artistes plus ingénieux à se tourmenter et plus habiles à souffrir ! Paris se relevait de la défaite et retrouvait la joie de vivre. Aujourd'hui il y a une disproportion trop grande entre nos forces, les espérances dont nous nous sommes bercés et la réalité ! Notre tristesse n'a rien de philosophique. Elle est simple, rude et claire. Elle nous vient de nos instincts contrariés et insatisfaits.

Quand Pascal écrivait jadis : « On ne recherche la conversation et le divertissement des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir », il faisait allusion à la grande inquiétude de notre

destinée, à notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près ! Aujourd'hui, si nous poursuivons avec tant d'ardeur le plaisir et la distraction c'est que trop de soucis nous chassent de chez nous, trop de tracas matériels nous rendent la solitude insupportable ! Peu de personnes, au milieu de tant de catastrophes, ont le courage de regarder le présent en face et de songer à l'avenir ! Peu de nos contemporains ont une vie morale assez profonde pour trouver en eux une consolation à leurs déboires ou bien aux coups dont le sort les menace !

Les penseurs de la démocratie nous enseignent que nos instincts, nos organes, notre nature physique, tout ce qu'ils appellent notre être, nous conseille de chercher le bonheur sur la terre, et que l'humanité s'en fût depuis longtemps rapprochée, si de vains fantômes ne nous eussent détournés du chemin qui conduit à la joie. En déchirant la voûte théologique du ciel nous devions détruire du même coup les antiques superstitions qui enchaînent l'homme à la tristesse et à la souffrance ! Hélas ! Nous avons cédé aux suggestions obscures de la chair et du sang. Nous avons brisé tous nos freins dans notre soif implacable d'amusements. Nous nous sommes donnés tout entiers à ce *joyeux instinct* qui devait nous emporter vers des jouissances certaines, et nous sommes plus tristes que jamais ! Le plaisir nous paraît amer, et la vie s'est faite plus rude. Rien ne tempère les appétits qui s'affrontent. Rien n'arrête dans les cœurs l'insatiable cupidité qui les entraîne ! Si l'historien des mœurs entreprenait l'analyse des sentiments qui caractérisent ce début de l'année 1922, peut-être ne trouverait-il à retenir que le développement de l'esprit de lucre, l'âpreté au gain, déterminés par ces fêtes traditionnelles. Il noterait le prix auquel s'est élevé le bouquet de violettes aux environs de Noël et du Jour de l'an ; et cette constatation expliquerait en partie l'aspect morne de ces Parisiens privés de se répandre, comme ils aiment, en gentillesses, en gracieuses offrandes, en menues attentions, par la dureté des temps !

Un journaliste demandait un jour au comte Robert de Montesquiou, qui vient de mourir, ce qu'il pensait de la politesse française à l'heure actuelle, et s'il croyait qu'elle évoluerait au cours du vingtième siècle, en admettant qu'elle existât encore. De son ermitage du Vésinet, M. de Montesquiou déclara qu'il se garderait bien de répondre avec précision à une telle question puisque « la négative équivaudrait à *l'ordre de suicide*, que dis-je?... à *l'injonction d'assassinat* »; car, « ne vaudrait-il pas mieux, ajoutait-il, faire mourir les enfants, dans le flanc de leur mère, que de les voir naître au jour du sans-gêne, dans un monde dont ils seraient à la fois les *victimes* et les *tourmenteurs*? » Et l'auteur des *Hortensias bleus* conta à son interlocuteur cette anecdote :

« Renan expliquait les miracles fameux par les seules vertus thaumaturgiques de la sympathie. Un jour, j'envoyai, à une dame fort

malade, un bouquet de violettes de Parme blanches. La dame se leva, marcha, guérie incontinent, elle, par la haute puissance de la délicatesse des fleurs et, un peu, de l'envoi. Quand de tels prodiges ne seront plus possibles, qui nous donnent à exercer la grâce et à en éprouver les effets, il n'y aura plus qu'à mourir en demandant à Dieu de nous ressusciter dans la planète où ces gestes font de l'effet encore... »

M. de Montesquiou a pris ce parti extrême. Il est mort à Menton, huit jours avant Noël, édifiant par sa résignation et la hauteur de ses sentiments l'archiprêtre qui l'assistait. C'est une bien curieuse figure qui disparaît de la scène du monde, une figure comme on peut penser que nos neveux n'en verront jamais! Avant d'être le poète des *Elégies guerrières*, dont certaines pièces ont une beauté qui défiera le temps, il était un grand seigneur dans une aristocratie expirante. Il en avait conservé les belles manières, le goût inné, le ton et la fatuité. Il faisait penser à Brummell avant de rappeler Byron. Dans le pêle-mêle social où nous vivons, ses facultés dépassaient sa destinée. Son nom empêchait que le faubourg Saint-Germain, aussi bien que la foule, le tinssent pour un vrai poète. Une bonne anthologie suffira à reviser ce jugement pour la postérité. Mais de son vivant, c'est en fait de goût et d'élégance extérieure qu'il exerça vraiment une audacieuse dictature. Empire fragile et désuet, car le *goût* que nous admirions en lui, que lui permit-il, au milieu de notre démocratie, d'être d'une façon incomparable, sinon un metteur en scène extraordinaire de riens futiles et majestueux? M. de Montesquiou excellait à créer des cadres admirables pour des existences devenues impossibles en nos jours, pour des sentiments, hélas! périmés!

C'est de ce désaccord, — poussé jusqu'à la lutte, — avec ses contemporains qu'était né, sans doute, chez M. de Montesquiou, cette susceptibilité aiguë qu'on appelait sa méchanceté! Comme le prince de Kaunitz, il se serait volontiers, dans les dernières années de sa vie, écrié fastueusement : « Je n'ai pas un ami », mais il fût entré bien du *dandysme* dans cette affirmation!

Il est vrai qu'il a été accompagné à sa tombe par un tout petit nombre de personnes. Étions-nous une cinquantaine autour de ses exécuteurs testamentaires?

Le service divin fut célébré dans une toute petite église de Versailles, Sainte-Élisabeth. L'air y était imprégné du parfum des lilas, des roses et des violettes. Il y en avait une infinité et l'on eût pu croire que la sainte patronne de la paroisse avait renouvelé son miracle pour le poète qui toute sa vie chercha

...près du lacrimatoire
De l'encrier, dans lequel l'ombre se fait pleur,
La consolation fragile de la fleur.

Il n'y avait point d'armes ni d'écussons sur le catafalque ni sur les tentures. De belles voix d'hommes et de femmes se mêlaient dans

les prières liturgiques. Un saint prêtre officiait sans emphase. Et l'on sentait que tout cet ordre avait été établi, voulu, par cet extraordinaire maître des cérémonies qu'avait été M. de Montesquiou.

Ensuite un minuscule cortège se forma et conduisit sa triste dépouille au cimetière des Gonards, silencieux et recueilli, sur la pente boisée qui domine cette « Palmyre où dort la Royauté ». Mme Delarue-Mardrus récita un poème émouvant et le docteur Couchou fit un discours dans lequel il nous apprit que l'année 1922 ne se passerait pas sans que nous voyions paraître par ses soins le premier volume des mémoires de l'auteur des *Délices de Capharnaüm*. C'était sa volonté. Je le sais, mais je le regrette, car ce *Mémorial*, brillant de trop de vérités, n'aura d'attraits sérieux qu'alors que nous serons tous disparus. Aujourd'hui il ne servira qu'à attrister et à peiner trop de gens, sans profit pour aucune grande cause.

Toujours plein de contradictions, M. de Montesquiou avait placé sur sa tombe une prestigieuse représentation de l'ange de la mort, un doigt porté devant ses lèvres pour conseiller le silence !...

Ce serait d'ailleurs une bien curieuse histoire à conter que celle de la publication des mémoires posthumes ! Lesquels furent jamais édités conformément à la volonté du mort? Pas même ceux de Chateaubriand qui, pourtant, en avait lui-même reçu le prix de ses éditeurs ! Souvenez-vous de ce qu'on fit des papiers de Talleyrand, des mémoires de Vieil-Castel ! Quel sort réserve-t-on au journal des Goncourt? Nous ne possédons ni le texte intégral de Saint-Simon, ni celui du cardinal de Retz.

Mais une telle histoire dépasserait le cadre de cette chronique où il me reste à dire quelques mots des fêtes de Molière célébrées à l'occasion de son tricentenaire : c'est la pensée française elle-même qui y fut exaltée. L'esprit de Molière ne présente-t-il pas dans toute sa pureté l'instrument intellectuel départi à notre race?

La France entière, de Montaigne à l'auteur du *Petit Bob*, se retrouve et se glorifie dans Molière. Le gouvernement doit être loué d'avoir pris l'initiative de ces cérémonies, et nous eussions été unanimes à blâmer notre grand Maître de l'Université s'il avait manqué de présider une de ces réunions. Mais pourquoi les invitations envoyées par la direction des Beaux-Arts n'ont-elles touché que de graves personnages fourrés d'hermine, des bonnets carrés? Leur assemblée eût bien réjoui Molière !

Le Théâtre-Français a cependant donné de belles représentations, et le foyer des Comédiens, cet illustre salon peuplé de tant d'aimables fantômes, a repris, durant la semaine consacrée à Molière, un peu de son animation d'antan. Le foyer de la Comédie fut longtemps le plus spirituel des cercles de Paris. Il faut en faire revivre les traditions d'esprit, de politesse et d'élégance sous l'invocation de Molière.

LUCIEN CORPECHOT.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La conférence de Cannes et la démission de M. Briand. — *La conférence de Cannes s'ouvre, le* 6 *janvier, par un discours de M. Lloyd George qui expose les vues de son gouvernement sur l'urgence de la reconstitution économique de l'Europe.*

Il est décidé, dans cette première séance, qu'une conférence internationale économique aura lieu à Gênes, dans le courant du mois de mars. L'Allemagne et la Russie seront appelées à y participer.

En attendant, l'Allemagne est invitée à envoyer des représentants à Cannes pour s'expliquer sur sa capacité financière (7 *janvier*).

Un radiotélégramme en date du 8 *annonce que les Soviets acceptent la proposition de la conférence.*

D'autre part, une délégation allemande, présidée par M. Rathenau, quitte Berlin pour Cannes (9 *janvier.*)

Au cours de la séance du 9, *on discute, sans arriver à se mettre d'accord, les garanties à exiger de l'Allemagne pour l'assainissement de ses finances, ainsi que la répartition des sommes qui doivent être versées par le Reich en* 1922.

On discute également les conditions d'un pacte de garantie anglo-français. Lord Curzon demande, comme première condition de la conclusion de ce pacte, la liquidation de toutes les affaires en litige entre les deux nations (*questions navales, questions d'Orient, de Tanger, etc.*).

Le projet d'un consortium bancaire, œuvre de M. Loucheur, est adopté. Le 10 *janvier, la conférence adopte des résolutions fixant les modalités du consortium.*

Ce jour-là, l'opinion française s'alarme des conditions du pacte avec l'Angleterre, du coup porté aux réparations subordonnées à la reconstitution économique de l'Europe, et de l'invitation des Soviets à Gênes. Ces inquiétudes se traduisent au Parlement par des motions des commissions des Affaires étrangères et des Finances. A la Chambre même, une motion de M. Léon Daudet invitant ses collègues à délibérer sur la situation avant d'être mis en présence d'un fait accompli, rassemble le tiers des députés inscrits.

Le 11 *janvier, tandis que le Conseil suprême entend des explications assez vagues de M. Rathenau, la commission sénatoriale des Affaires étrangères envoie à M. Briand une motion signée de M. Poincaré exprimant le vœu que les droits de la France à ses réparations demeurent intangibles.*

On publie l'aide-mémoire que la délégation britannique de Cannes envoie à Londres sur le projet du pacte de garantie. Il en résulte que la garantie anglaise doit jouer en cas d' « *une agression allemande, non provoquée, contre le sol français.* » *Si la paix était rompue ailleurs* (*en*

Europe orientale, par exemple), l'Angleterre ne se croirait pas obligée d'intervenir.

L'inquiétude grandit dans de telles proportions que M. Briand part précipitamment pour Paris (11 *janvier). On apprend que le président de la République a adressé au président du Conseil des dépêches où il exprime son regret et ses appréhensions de ce qui s'est fait à Cannes. Le* 12 *janvier, au Palais-Bourbon, M. Briand, sentant qu'il n'a plus la confiance de la Chambre, n'attend même pas un vote. et annonce qu'il se retire. Le soir même, M. Raymond Poincaré est appelé à l'Elysée et chargé de constituer un nouveau ministère.*

Le 13, *après le départ de la délégation française, le Conseil suprême de Cannes tient une dernière séance. Il décide que les résolutions pour lesquelles l'accord a été réalisé seront définitives.*

De son côté, la commission des réparations accorde, dans certaines conditions, à l'Allemagne un délai provisoire pour les échéances du 15 *janvier et du* 15 *février.*

Le 14, *une entrevue a lieu, à l'ambassade d'Angleterre, à Paris, entre M. Poincaré et M. Lloyd George.*

Le ministère Poincaré est définitivement constitué, le 15 *janvier. Les chefs radicaux ont refusé d'en faire partie.*

La conférence de Washington. — *Les négociations pour la conclusion d'un accord entre la France, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et le Japon, destiné à assurer la paix dans le Pacifique, ont abouti le* 9 *janvier. Par cet accord, les quatre puissances garantissent le* statu quo *dans le Pacifique.*

Empire britannique. — *Le Dail Eireann irlandais accepte, par* 64 *voix contre* 57, *le traité avec l'Angleterre. M. de Valéra, « président de la République irlandaise », donne aussitôt sa démission* (7 *janvier). M. Arthur Griffith est élu président du Dail Eireann.*

Espagne. — *Le cabinet Maura donne sa démission* (11 *janvier).*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27402.